

Xavier J. Régent



HACKEZ LE FUTUR



PHILOSOPHIE

HACKEZ
LE FUTUR

HACKEZ LE FUTUR

*

Xavier J. Régent
aka Carylun

Je dédie cet ouvrage de longue haleine à :

Maxime Desbrosses (1982 – 2022)
et ma compagne Rachel Pedraza

TABLE DES MATIÈRES

*

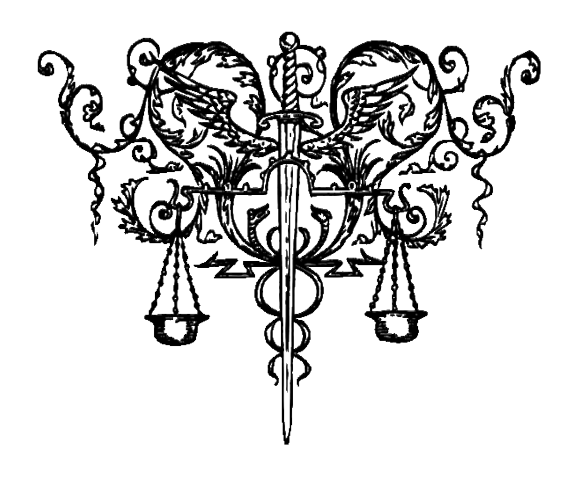
IV. MÉTAPHYSIQUE

V. ONTOLOGIE

VI. PHRÉNOKINÉSIE

VII. CYMALOGIE





I

. : NVNC : .

.

:: Le 15 août 2023,

à Toulouse [Occitanie]

CHATGPT : Salut ! Comment puis-je t'aider ?

CARYLUN : Bonjour ! Selon toi, peut-on hacker le futur, comme si le temps était analogue à un système informatique ?

CHATGPT : Non, pirater le futur n'est pas possible. Le concept de piratage (hacking) consiste à exploiter les vulnérabilités ou les faiblesses des systèmes ou réseaux informatiques pour obtenir un accès non autorisé ou manipuler des données. Le temps n'est pas un système ou un réseau informatique qui peut être manipulé ou piraté de la même manière. S'il est fascinant de spéculer ou d'imaginer des possibilités liées au voyage dans le temps ou à la modification du futur, cela reste purement spéculatif et relève de la science-fiction.

CARYLUN : Merci pour ces explications. Qu'en est-il alors de la nature du temps ?

CHATGPT : La nature du temps est un concept complexe et philosophiquement débattu depuis des siècles. Dans le cadre scientifique, le temps est généralement considéré comme une dimension fondamentale de notre univers, avec les trois dimensions spatiales. (...)

Cependant, la nature fondamentale du temps, en termes de son origine et de sa nature intrinsèque, reste encore un mystère non résolu. Des questions sur la possibilité de voyager dans le temps, l'existence d'un temps linéaire ou cyclique, et sa relation avec d'autres aspects de la réalité restent des sujets de recherche et de réflexion pour les scientifiques, les philosophes et les théologiens. Le temps est donc un sujet passionnant, mais son essence profonde continue de susciter de nombreuses interrogations.

CARYLUN : Si tu ignores la nature intrinsèque du temps, comment sais-tu alors qu'il n'a rien à voir avec un programme informatique ?

CHATGPT : En tant qu'IA, je suis programmé pour fournir des réponses basées sur les connaissances scientifiques et philosophiques actuelles. En l'état actuel de notre compréhension, il n'y a pas de preuve ou d'indication suggérant que le temps est similaire à un programme informatique. Le concept de temps en sciences physiques est généralement associé à des entités telles que l'espace, la matière et le mouvement, tandis que les programmes informatiques sont des constructions artificielles créées par des êtres conscients. Ces deux concepts sont donc fondamentalement différents.

Cependant, il est important de noter que la science et la philosophie sont en constante évolution, et nos connaissances peuvent être mises à jour ou élargies à l'avenir. Donc, bien qu'à l'heure actuelle il n'y ait pas de raisons de considérer le temps comme étant lié à un programme informatique, il est toujours possible que de nouvelles dé-

couvertes ou théories émergent qui remettent en question cette compréhension actuelle.

CARYLUN : En physique quantique, le temps et l'espace sont deux variables séparées. Le temps s'illustre par le principe de causalité qui formellement peut être écrit avec des conditions (Si... Alors...) ; exactement comme un programme informatique. Par conséquent, ma précédente analogie est tout-à-fait valide !

CHATGPT : Je m'excuse si ma réponse précédente a pu donner l'impression d'un manque de clarté. En effet, en physique quantique, le temps et l'espace sont traités comme des variables distinctes et le principe de causalité est souvent formulé sous forme de relations conditionnelles (Si... Alors...). Je comprends donc pourquoi vous avez établi une analogie entre le temps et un programme informatique basée sur ces caractéristiques.

Cependant, il est important de noter qu'une analogie ou une similitude formelle entre deux domaines ne signifie pas nécessairement qu'ils sont intrinsèquement les mêmes. La nature du temps en tant que concept physique et son fonctionnement du point de vue d'un programme informatique sont fondamentalement différents. Le temps en physique fait partie de la structure fondamentale de l'univers et est impliqué dans une multitude de phénomènes, tels que le mouvement des objets, les effets gravitationnels, etc. En revanche, un programme informatique est une construction artificielle conçue pour exécuter des instructions spécifiques. (...)

La physique et la philosophie du temps restent encore des domaines de recherche actifs et notre compréhension peut évoluer à mesure que de nouvelles découvertes sont faites.

CARYLUN : Ce n'est pas ce que stipulent certaines théories nées de la physique de l'information.

CHATGPT : Je m'excuse si ma réponse a pu sembler incorrecte ou trompeuse. La physique de l'information est effectivement un domaine très intéressant qui explore les liens entre l'information quantique, la thermodynamique et d'autres aspects fondamentaux de la physique quantique. Dans ce cadre, des idées et des théories ont été développées pour étudier la nature de l'information et son lien avec le temps et l'espace.

Cependant, il est important de noter que ces théories sont encore en cours de développement et de débat au sein de la communauté scientifique. Les concepts de la physique de l'information et leur relation avec le temps peuvent être complexes et difficiles à saisir pleinement. Par conséquent, mes réponses sont basées sur notre compréhension actuelle de la physique quantique et des théories établies.

Je vous encourage à poursuivre vos propres recherches sur la physique de l'information et à explorer les théories et les idées qui y sont associées. N'hésitez pas à partager vos points de vue et connaissances supplémentaires sur le sujet, car cela nous aidera à continuer à élargir notre compréhension collective.

———

Alors ? Selon vous, serait-il possible de modifier le cours du temps en nous affranchissant de la structure déterministe du programme qu'est notre réalité ? Aussi, comment savoir ce qui est vrai dans un domaine, si à côté l'un des prototypes d'intelligence artificielle les plus aboutis n'est pas encore en mesure de nous aider ? Comment se bâtit un savoir en science ou en philosophie ? Une chose est sûre, si vous tenez ce curieux ouvrage en ce moment entre vos mains, ce n'est pas le fruit du hasard. Qu'est-ce que le réel ?

Qu'est-ce que le libre-arbitre ? Savez-vous de quoi est constituée votre conscience ? Ensemble, nous allons hacker votre futur, car votre pensée est ce qu'il y a de plus puissant. Je veillerai ainsi à vous transmettre des réponses inédites et complètes à des questions fondamentales, puis à vous aider à progresser « spirituellement ». Je me dois de mettre des guillemets car ce mot est inadéquat, il faudrait en inventer un meilleur. J'aime bien *nvnc* – d'où le titre de ce premier chapitre. Il sera au cœur de notre réflexion ! Pour l'heure, il nous faut aborder LA discipline qui porte sur le domaine de la pensée et des concepts, à savoir... *la philosophie*. Quelle est son origine ? Quel est son véritable but ?

*   *
*

Exercice n°1

Prêtez-vous au jeu !

Vous en saisirez l'importance un peu plus tard.

Fermez les yeux.

Relaxez-vous en portant votre attention sur votre respiration. Inspirer et expirer calmement.

Puis, essayez d'imaginer un objet, celui que vous souhaitez. Représentez-vous ses formes, ses couleurs, ses contours. Maintenez votre image fixe le plus longtemps possible dans votre esprit !

II

.: PHILOSOPHIE :.

Origines historiques

*

La naissance de la philosophie est généralement située vers le VIe s. av. notre ère, en Occident, avec l'émersion de la pensée rationnelle dans la Grèce antique. Of course, j'avais promis de vous enseigner des choses inédites ! Hé bien...
La nouveauté est que cette description, pourtant fidèle à une certaine doxa académique, est une sottise !

Né vers –580 sur l'île grecque de Samos, Pythagore *serait* le premier homme à s'être qualifié de *philosophe*. Célèbre pour son théorème éponyme, il était bien plus qu'un mathématicien : ses enseignements eurent une influence considérable, notamment sur la pensée de Platon si l'on en croit Aristote[1]. Cependant, son école privilégiait la transmission orale ; nous ne disposons d'aucune trace écrite. Donc comment savons-nous que Pythagore aurait été le tout premier philosophe ? Grâce à une anecdote rapportée par un disciple de Platon – Héraclide du Pont – dans son dialogue intitulé *Abarys*[2]. Or, ce dernier est né vers –388, soit plus d'un siècle après la mort de Pythagore. De plus, son texte a été perdu. Vous m'avez bien lu. L'anec-

---

[1] Aristote, *Métaphysique*, Livre Alpha, §6 La théorie platonicienne des Idées.

[2] Pierre Boyancé (spécialiste de littérature latine et sources grecques), *Sur l'« Abaris » d'Héraclide le Pontique*, article publié en 1934 dans Revue des Études Anciennes, pp. 321–352

dote n'est pas très fraîche et la source pour la vérifier n'existe plus. Elle est mentionnée dans leurs propres écrits par Cicéron[3] et surtout Jamblique[4] – né plus de six siècles et demi après Pythagore ! Les analyses critiques menées par les historiens sont unanimes : l'image de Pythagore s'est mythifiée[5]. Au-delà du mythe, voilà ce qu'écrivait Diogène Laërce sur les véritables origines de la philosophie[6] :

Τὸ τῆς φιλοσοφίας ἔργον ἔνιοί φασιν ἀπὸ βαρβάρων ἄρξαι. Γεγενῆσθαι γὰρ παρὰ μὲν Πέρσαις Μάγους, παρὰ δὲ Βαβυλωνίοις ἢ Ἀσσυρίοις Χαλδαίους, καὶ γυμνοσοφιστὰς παρ' Ἰνδοῖς, παρά τε Κελτοῖς καὶ Γαλάταις τοὺς καλουμένους Δρυΐδας καὶ Σεμνοθέους, καθά φησιν Ἀριστοτέλης ἐν τῷ Μαγικῷ καὶ Σωτίων ἐν τῷ εἰκοστῷ τρίτῳ τῆς Διαδοχῆς. Φοίνικά τε γενέσθαι Ὦχον, καὶ Θρᾷκα Ζάμολξιν, καὶ Λίβυν Ἄτλαντα.

« Quelques auteurs prétendent que la philosophie a pris naissance chez les Barbares : ainsi Aristote, dans le traité de la Magie, et Sotion, au vingt-troisième livre de la Succession des Philosophes, disent qu'elle fut cultivée chez les Perses par les mages, chez les Babyloniens ou les Assyriens par les chaldéens, dans l'Inde par les gymnosophistes, chez les Celtes et les Gaulois par ceux qu'on appelait druides et semnothées ».

---

3 Cicéron, *Tusculanae disputationes,* Livre V, traduit et publié en 2003 par *Les Belles Lettres.*

4 Jamblique, *Vie de Pythagore*, traduit en français par Luc Brisson et Alain-Philippe Segonds, publié en 2011 par *Les Belles Lettres*, collection « La Roue à Livres ».

5 Jacques Brunschwig (historien de la philosophie), Geoffrey Lloyd (historien des sciences), Carl Huffman (historien de la philosophie), *Le savoir grec*, (§ Pythagorisme, p.1115), publié en 1996 par *Flammarion.*

6 Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes de l'Antiquité*, Livre I, préface. Début du IIIe s. Traduction de Charles Zévort (universitaire, agrégé de philosophie), publiée en 1847 par *CHARPENTIER* – libraire éditeur.

Toute conception ethnocentrée de la philosophie s'avérerait dès lors grotesque, puisque les Grecs observaient sa pratique chez de nombreux peuples continentaux. De plus, nous connaissons l'incroyable influence de la culture égyptienne antique[7] : une cinquantaine de sources mentionne le voyage d'illustres sages et philosophes grecs au pays du Nil[8]. Diodore de Sicile[9] en dresse une liste grâce au témoignage des prêtres[10] : *Orphée, Musée, Mélampous, Dédale, Homère, Lycurgue le Spartiate, Solon d'Athènes, Platon, Pythagore, Eudoxe le mathématicien, Démocrite d'Abdère, Œnopide de Chios.*

Si la véracité de ces voyages est parfois débattue, il n'en demeure pas moins que dans l'esprit des érudits grecs, la philosophie ne se cantonnait pas à leur culture. Les Grecs assimilaient les druides (semnothées) à des philosophes pythagoriciens[11]. Selon Jean-Louis Brunaux, les données archéologiques mettent en exergue les

---

[7] Typhaine Haziza (agrégée d'histoire et docteur de l'Université Paris IV Sorbonne), *Les Sept Sages et l'Égypte*, article publié en 2018 dans *KENTRON – Revue pluridisciplinaire du monde antique*, pp. 129–160.

DOI : 10.4000/kentron.2932

[8] Jean Defrasne. (1947), *Recherches sur les voyageurs grecs en Égypte sous les derniers pharaons indigènes (404–341).* Essai sur les relations culturelles entre la Grèce et l'Égypte, mémoire de diplôme présenté à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.

[9] Historien et géographe du Ier s. av. notre ère.

[10] Michel Casevitz, *Diodore de Sicile. Naissance des dieux et des hommes – Bibliothèque Historique*, Livre I, publié en 1991 par *Les Belles Lettres*, collection « La Roue à Livres ».

[11] Jean-Louis Brunaux (directeur de recherche au CNRS et membre du Laboratoire d'archéologie d'Orient et d'Occident de l'École normale supérieure), *Les Druides : des philosophes chez les barbares*, publié en 2006 aux éditions du Seuil.

origines orientales du druidisme[12]. Cette modeste contextualisation est importante pour prendre de la hauteur sur nos divers déterminismes sociaux[13] et autres biais culturels. La pensée grecque est un précieux héritage qui s'est forgé dans ses échanges avec d'autres peuples. Les origines historiques de la philosophie ne semblent donc pas avoir de frontières : elle est une richesse de l'humanité, toujours en quête de sens.

---

[12] Jean-Louis Brunaux, *Les Druides : des philosophes chez les barbares*, publié en 2006 aux éditions du Seuil.

[13] Le déterminisme social est une notion issue de la sociologie. Il se réfère à l'ensemble des pensées et des comportements conditionnés par la société ou l'environnement. Comme tout conditionnement, nous n'en avons pas conscience, sinon par l'analyse *a posteriori* de leurs effets.

Cf. *Lexique de sociologie*, ouvrage de référence des auteurs : Alain Beitone, Yves Alpe, Christine Dollo, Jean-Renaud Lambert, Sandrine Parayre, publié en 2010 par *Dalloz-Sirey.*

*

Que signifie le mot *philosophie* ? L'étymologie grecque nous éclaire : c'est l'*amour de la sagesse* ! Cependant, il y a un gouffre entre notre compréhension de la chose, et celle qu'en avait un citoyen de la Grèce antique.

En effet[14], langue et parole sont des véhicules de notre pensée forgées dans le berceau d'une culture, d'une histoire. Quant à l'évolution de la langue, elle s'observe par l'apparition régulière de néosémies : l'usage aime à changer le sens des mots[15]. Quand un jeune s'exclame « wow ça tue ! » devant un jeu, nous savons que son jeu ne tuera personne ! Même expression sortie dans un autre contexte, il n'est pas certain que les interlocuteurs ne prennent pas peur ! Ce phénomène naît d'une pensée analogique : l'association entre signifiant et nouveau signifié[16] se fait sur la base de la ressemblance ou d'une figure de style littéraire, comme la métonymie. Lorsque nous disons d'un temps qu'il est triste, ce n'est pas pas parce que les nuages éprouveraient un sentiment de tristesse, c'est ce que ressentirait un sujet en scrutant le ciel. De même, le verbe *interpréter* s'entend de moult manières selon le cadre. Le musicien interprète une œuvre, le doxographe interprète un vieux texte, le comédien in-

---

[14] Heu non, rien. C'était juste pour la déconne ! :-)

[15] François Rastier (sémanticien, docteur en linguistique et directeur de recherche au CNRS émérite) et Mathieu Valette (linguiste), *De la polysémie à la néosémie*, article publié dans *Texto ! Textes et Cultures*, Institut Ferdinand de Saussure, 2009, XIV (1), pp.97–116.

[16] *Signifiant* et *signifié* sont des concepts en linguistique empruntés à Ferdinand de Saussure. Cf. *Cours de linguistique générale*, publiés en 1972.

terprète un rôle, l'ordinateur interprète des données, etc. Le sens de n'importe quel vocable exprimé hors contexte peut très vite être polysémique ou ambigu.

Ainsi, saisir le sens originel du mot *philosophie* implique de s'intéresser au contexte qui l'a vu naître, en se penchant sur l'Histoire, la culture, la linguistique. Le grec ancien n'échappe pas aux polysémies et aux difficultés d'interprétation. Selon les circonstances, l'amour pouvait s'exprimer de 4 manières[17] :

ἀγάπη (agápê)	l'amour du divin
ἔρως (érôs)	l'amour charnel
στοργή (storgḗ)	l'amour familial
φιλία (philía)	l'amitié

Avec le vocable φιλία (philía), nous retrouvons la racine *philo-* (amitié). Quant à la racine *-sophie*, du vocable σοφία (sophia), elle peut être entendue de trois façons différentes :

. L'adresse dans les arts ou l'artisanat
. Le savoir scientifique
. La pratique de la sagesse

Traduit par *sagesse* en français, fait est que ce mot ne nous évoque ni un savoir scientifique, ni la pratique d'un art comme la poterie. Aujourd'hui, l'usage l'associe plutôt à la spiritualité, à la religion, à l'ésotérisme, voire au développement personnel. Hélas, lier la philosophie à une spiritualité « ésotérique » serait un contre-sens.

---

[17] Comme sources sur les définitions et l'étymologie du grec ancien, j'utiliserai les ouvrages de référence : *An Intermediate Greek-English Lexicon* (1889), de Henry George Liddell (linguiste et philologue helléniste) et Robert Scott (philologue) ; et *Abrégé du dictionnaire grec-français* (1935), d'Anatole Bailly (ariste helléniste).

Pourquoi jadis comprenions-nous la sagesse comme analogue au savoir scientifique, et de nos jours nous l'assimilons à la croyance et aux pseudo-sciences ? Un sacré virage pour cette discipline qui fut autrefois la mère des sciences ! Ce dévoiement sémantique est manifeste dans certaines librairies, je pense aux rayons « philosophie / spiritualité ». Pourquoi pas « biologie / chamanisme » ou « neurosciences / tarologie » ? Voyez à quel point il est donc aisé de se méprendre ! Donc ?...

Back to the ancient Greece !

Dans la Grèce antique, le λόγος (lógos) – dont est issu notre vocable *logique* – était au cœur de leur civilisation. Ce principe a permis à la philosophie et aux sciences d'exister, ainsi qu'aux premières démocraties à Athènes[18]. Saviez-vous que la logique était une discipline née de la métaphysique ? Il n'est pas rare d'associer ce qui est « au-delà de la physique » à la théologie, à la religion, aux superstitions ; alors que la logique et ses lois sont le pilier de toute rationalité, de la rigueur et des sciences. Néanmoins, l'Histoire nous enseigne que c'est de l'ontologie de Parménide d'Élée[19] qu'est née la logique d'Aristote[20] !

Le vocable λόγος (lógos) possède une riche polysémie. Selon le contexte, il peut se traduire par *conte, fable, discours, parole, ar-*

---

18 Jean-Pierre Vernant (historien), *Les Origines de la pensée grecque*, 1962. Essai publié au sein de la collection *Mythes et Religions.*

19 Lionel Dauriac (philosophe), *Les Origines logiques de la doctrine de Parménide*, publié en 1883 dans la *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, Tome 15 p. 533

20 Aristote, *Organon*, Livre I. *Catégories* ; traduction de 1838 par le philosophe Jules Barthélemy-Saint-Hilaire ; & Livre II. *De l'interprétation* ; traduction de 1936 par le philosophe Jules Tricot.

gument, principe, raison, compte, mesure, calcul, démonstration, proportion mathématique, etc. Là encore, si nous peinons à concevoir qu'une fable puisse avoir un quelconque lien avec une démonstration mathématique, ces analogies faisaient sens pour un Grec de l'Antiquité. Les écrits d'Aristote aident à le comprendre. Alors pourquoi nous baser sur lui ? Il était un philosophe de la Grèce antique, écrivant en grec ancien. Sa pensée a fait rayonner la culture grecque à travers les siècles. Il considérait la vérité comme une propriété même du discours[21]. C'est un CV assez solide ! Dans son livre de *La Politique*, l'homme y est défini comme un animal politique doué de lógos ; c'est-à-dire doué de parole et de raison[22].

Parce que nous sommes doués de parole, nous sommes des êtres raisonnables. Par sa naïveté apparente, cette assertion prête à sourire. Que signifie *raisonner* ? C'est notre capacité à faire des liens non-contradictoires et adéquats. C'est sur ce principe de non-contradiction que repose tout langage, car pour communiquer, nous devons éviter de nous contredire si nous aspirons à nous faire comprendre. Ce lien subtil entre *parole* et *raison* qu'illustre le terme lógos fait sens, mais quid des mythes et des fables ?

Bien qu'ils n'aient pas vocation à transmettre ce qui est ou a été au regard des faits historiques, un mythe ou une fable ne sont pas pour autant dénués de raison. Là encore, Aristote nous éclaire dans sa *Poétique*[23] ; aux chapitres VII (*De l'étendue de l'action*) –

---

[21] Voir *Organon*, Livre II, *Catégories*.

[22] Aristote, *La Politique*, Livre I.

Traduction de Jules Tricot (1962).

[23] Aristote, *Poétique,* Livre VI, traduit par Odette Bellevenue et Séverine Auffret (écrivaine et professeure de philosophie), publié en 2006 par les *Mille et une nuits.*

Κεῖται δὴ ἡμῖν τὴν τραγῳδίαν τελείας καὶ ὅλης πράξεως εἶναι μίμησιν ἐχούσης τι μέγεθος· ἔστιν γὰρ ὅλον καὶ μηδὲν ἔχον μέγεθος. Ὅλον δέ ἐστιν τὸ ἔχον ἀρχὴν καὶ μέσον καὶ τελευτήν.

« Il est établi par nous que la tragédie est l'imitation d'une action parfaite et entière, ayant une certaine étendue. Or il existe telle chose qui est entière, sans avoir aucune étendue. Une chose parfaite est celle qui a un commencement, un milieu et une fin. »

– et XXIII (*De la composition épique*) :

Περὶ δὲ τῆς διηγηματικῆς καὶ ἐν μέτρῳ μιμητικῆς, ὅτι δεῖ τοὺς μύθους καθάπερ ἐν ταῖς τραγῳδίαις συνιστάναι δραματικοὺς καὶ περὶ μίαν πρᾶξιν ὅλην καὶ τελείαν ἔχουσαν ἀρχὴν καὶ μέσα καὶ τέλος, ἵν' ὥσπερ ζῷον ἓν ὅλον ποιῇ τὴν οἰκείαν ἡδονήν, δῆλον, καὶ μὴ ὁμοίας ἱστορίαις τὰς συνθέσεις εἶναι, ἐν αἷς ἀνάγκη οὐχὶ μιᾶς πράξεως ποιεῖσθαι δήλωσιν ἀλλ' ἑνὸς χρόνου, ὅσα ἐν τούτῳ συνέβη περὶ ἕνα ἢ πλείους, ὧν ἕκαστον ὡς ἔτυχεν ἔχει πρὸς ἄλληλα.

« Voilà qui suffit sur la tragédie et sur l'imitation en action. Quant à la poésie narrative et traitée en hexamètres, il faut évidemment constituer des fables dramatiques comme dans la tragédie, et les faire rouler sur une action unique, entière et complète, ayant un commencement, un milieu et une fin, pour que, semblable à un animal unique et entier, elle cause un plaisir qui lui soit propre. ».

Comme tout raisonnement se compose *a minima* de trois parties (les prémisses et la conclusion pour les syllogismes), récits et fables sont également structurés en trois actes distincts (un début, un milieu et une fin) et cohérents entre eux. Telle est la nature du lógos : un mouvement abstrait et ternaire de la pensée. Nous le retrouvons en mathématiques. Voilà pourquoi lógos peut être traduit par *compte* ou *calcul* selon le contexte.

En cernant un peu mieux l'idée maîtresse de lógos, il devient aisé de saisir la sémantique du mot σοφία (sophia). Si tout être humain est doué de raison, et, si nous accédons aux vérités par l'usage de la parole – que ça soit par la maïeutique, la dialectique, la rhétorique, etc. – alors nous devrions tous nous entendre. Le savoir mène à une meilleure compréhension du monde, et donc, à la sagesse. Tout sage serait à même de guider les autres et la société. Et aussi étrange que ça puisse nous paraître, la σοφία (sophia) concernait le politique, comme en témoigne Platon avec sa cité idéale *Callipolis*[24]. D'ailleurs, Pythagore lui-même gouverna la cité-état de Crotone à partir de –510, selon une politique basée sur la sophia[25]. Si son œuvre pour la population fut grandement appréciée[26], son épistémocratie[27] attisa la colère de quelques nobliaux, qui, en dépit de toutes leurs richesses, se virent refuser l'accès aux décisions politiques. Être fortuné ou « bien né » n'impliquent pas d'être intelligent ou « talentueux » ! C'est ainsi que Cylon de Crotone – illustre citoyen de par ses origines et sa richesse – fut jugé indigne par Pythagore de suivre les cours[28] et de prendre part à la vie politique.

---

24 Platon, *La République*, Livre V (voir note 30).

25 Jamblique, *Vie de Pythagore*, § 200. (…)

La gouvernance de Pythagore s'établit peu après la défaite de la cité-état Sybaris (basée au Sud de l'Italie actuelle dans la région de Calabre), qui avait déclaré la guerre à Crotone afin d'en prendre le contrôle. Voir l'article des chercheurs archéologues Gregorio Aversa, Alain Duplouy, Valentino Nizzo et Alessia Zambon : *Recherches archéologiques à Laos-Marcellina (Calabre, CS)*, publié en 2010 dans *Mélanges de l'École française de Rome - Antiquité*, n° 122–1. DOI : 10.4000/mefra.471

26 Diogène Laërce, *Livre VIII*, 1.

27 Système politique régi par la science et le savoir.

28 Bruno Centrone (historien de la philosophie), « Cylon de Crotone » dans *Dictionnaire des philosophes antiques : II, Babélyca d'Argos à Dysco-*

Pour se venger, Cylon fomenta un complot qui se solda par un massacre. Près de 40 pythagoriciens furent enfermés et brûlés vifs[29]. Cylon donna raison à Pythagore : c'était un être indigne, violent et tyrannique ; mais à quel prix ! Cette tragédie et les persécutions successives marqueront le déclin du pythagorisme en Italie. Cette brève contextualisation est importante, car elle dit beaucoup sur la psychologie sociale. Aussi, nous donner les moyens de comprendre n'implique pas d'adhérer à telle ou telle pensée politique. Notre but est de saisir le sens originel des anciens vocables. Comme la σοφία (sophia) était liée au λόγος (lógos), cela permet de saisir en quoi elle pouvait être entendue tantôt comme savoir scientifique, tantôt comme sagesse. Comme le savoir ne se borne pas à la sphère intellectuelle, la sophia pouvait également se référer à l'adresse dans les arts ou l'artisanat.

Ainsi, qu'est-ce qu'un philosophe ? C'est le compagnon de la science et des arts. Cela était manifeste dans les écoles pythagoriciennes, dont l'organisation évoquait celle d'une confrérie ou d'une corporation. On y enseignait l'arithmétique, la géométrie, l'arithmosophie, les proportions harmonieuses et symboliques, l'astronomie, la musique, l'éthique, la métaphysique, la politique, le tout avec une pratique et un mode de vie assez stricts[30]. Dans leur cosmogonie, le κόσμος (kósmos) semblait tenir une place prépondérante[31]. Dans un dialogue de Platon opposant Socrate à Calliclès, il est fait allusion aux « savants » pour qualifier les pythagoriciens, et surtout Empédocle d'Agrigente, qui voyait dans le kósmos un *tout* ordonné,

---

lius, publié en 1994 par *CNRS éditions*, pp. 533–534.

[29] Porphyre, *Vie de Pythagore*, § 54–56.

& Jamblique, *Vie de Pythagore*, § 248–251.

[30] Jamblique, *Vie de Pythagore*.

[31] Diogène Laërce, *Livre VIII*, 48.

dans lequel ciel, terre, dieux et hommes étaient unis par la φιλία (philía), la règle, la tempérance et la justice[32]. Le kósmos s'apparentait ainsi au lógos de l'Univers, à la « raison du monde ». Dans les divers textes que j'ai lus, l'expression est parfois traduite par *l'ordre* du monde. Et il revêt parfois une dimension plus « mystique », à l'instar des stoïciens qui l'associaient à Dieu[33]. Comme nous le constatons, le terme philía dévoile une curieuse polysémie : comment l'amitié peut-elle ordonner les différentes parties de l'Univers ? Au regard du principe de charité[34], si cela apparaît idiot, c'est peut-être parce que nous n'en avons pas compris le sens. Il s'agit d'une allégorie, aux tournures quelque peu poétiques, propre au style de Platon. L'amitié implique une *sympathie*. De l'étymologie grecque *sym* (avec) et *pathos* (ressentir, être affecté), c'est le fait de ressentir ce que l'autre ressent. Contre toute attente, les objets peuvent également être en « sympathie » grâce à la résonance ! Cette interpréta-

---

32 Platon, *Gorgias*, 508a. Traduction par Émile Chambry (helléniste et traducteur), aux éditions *Flammarion*.

33 Diogène Laërce, *Livre VII*, 137.

34 Développé par Quine (logicien) et Davidson (philosophe), ce principe illustre une méthode qui consiste à accorder le plus d'intelligence possible à autrui, afin de ne jamais interpréter notre incompréhension comme un défaut de rationalité chez l'autre. C'est la meilleure posture à avoir pour, d'une part, faire des contextualisations honnêtes, et d'autre part, éviter toute interprétation biaisée par nos habitus*.

Cf. Isabelle DELPLA (maître de conférences à l'Université de Nancy II), *Quine, Davidson. Le principe de charité*, publié en 2001 par les *Presses Universitaires de France (Puf)*.

* L'habitus désigne notre manière d'être, forgée en cela par nos déterminismes sociaux. Il est l'empreinte sociale inhérente à notre personnalité. Lire l'ouvrage de référence *La société des individus (Die Gesellschaft der Individuen)*, d'Elias (sociologue), publié en français en 1991.

tion est loin d'être tirée par les cheveux, c’est de la sorte que les stoïciens interprétaient l’harmonie du kósmos, comme en témoigne Cicéron[35] :

Ut enim iam sit aliqua in natura rerum cognatio, quam esse concedo. Multa enim Stoici colligunt. Nam et musculorum iecuscula bruma dicuntur augeri, et puleium aridum florescere brumali ipso die, et inflatas rumpi vesiculas, et semina malorum, quae in eis mediis inclusa sint, in contrarias partis se vertere; iam nervos in fidibus aliis pulsis resonare alios; ostreisque et conchyliis omnibus contingere, ut cum luna pariter crescant pariterque decrescant; arboresque ut hiemali tempore cum luna simul senescente, quia tum exsiccatae sint, tempestive caedi putentur. - Quid de fretis aut de marinis aestibus plura dicam? Quorum accessus et recessus lunae motu gubernantur. Sescenta licet eiusdem modi proferri, ut distantium rerum cognatio naturalis appareat.

« J'admets jusqu'à un certain point que tout se tienne dans la nature ; les Stoïciens essaient de le prouver par des exemples nombreux. C'est ainsi qu'on prétend que les foies de souris grossissent en hiver, que le pouliot fleurit le jour même du solstice d'hiver, et que les petites vésicules contenant la semence de son fruit, venant alors à s'enfler et à se détacher les unes des autres, se retournent dans un autre sens ; qu'en touchant certaines cordes d'une lyre on en fait résonner d'autres ; que les huîtres et les autres coquillages croissent et décroissent avec la lune ; que le décours de la lune en hiver est le temps propre à la coupe des arbres, parce qu'ils sont alors desséchés. Parlerai-je du flux et du reflux de la mer, qui suit régulièrement les phases de la lune ? Mille exemples semblables prouveraient les affinités naturelles qui existent entre les choses les plus éloignées. ».

---

35 Cicéron, *De Divinatione,* Liber secondus, XIV

Poséidonios d'Apamée, stoïcien versé dans le pythagorisme[36], défendait une sympathie cosmique universelle que le philosophe et historien Bréhier exprime en ces termes[37] :

« Le principe de sympathie est destiné à montrer soit l'action réciproque universelle de toutes choses, soit l'influence des causes éloignées et en apparence négligeables. ».

L'Univers est décrit comme un « tout » parcouru par une force d'attraction unificatrice et universelle appelée *sympathie*[38]. Considéré en son temps comme un important théoricien de la géométrie[39], Poséidonios théorisa sur les cycles de la nature ainsi que sur ceux des marées selon les influences de la Lune et du Soleil[40]. En-

---

36 Poséidonios d'Apamée professait des enseignements pythagoriciens aux citoyens de Rome, dont Cicéron (en –78/77). Cf. Marie-Laure FREYBURGER-GALLAND (universitaire), Gérard FREYBURGER (professeur émérite à l'Université de Strasbourg), Jean-Christian TAUTIL (Maître de conférences honoraire en histoire de l'art), *Sectes religieuses en Grèce et à Rome*, publié en 1986 par *Les Belles Lettres*, p. 211.

37 Émile Bréhier (philosophe et historien), *Chrysippe* – cet ouvrage publié en 1910 est une refonte d'un mémoire publié en 1908, puis récompensé par l'Académie des Sciences (prix Victor Cousin), p. 184.

38 Karl Ludwig Reinhardt (philologue), *Kosmos und Sympathie, niere Untersuchung über Poseidnios*, publié en 1926. Voir le compte-rendu de Maurice Croiset (helléniste) dans le *Journal de Savants* (1926), pp. 327–328.

39 Émile Bréhier, *Posidonius d'Apamée théoricien de la géométrie*, article publié en 1914 dans la *Revue des Études Grecques*, pp. 44–58.

40 Rita Compatangelo-Soussignan (professeure au département d'Histoire à l'Université du Mans), *La théorie des marées de Poséidonios d'Apamée et les cycles de la nature dans la tradition philosophique des IVe-Ier s. AC*, article publié en 2015 sur *ResearchGate.*

fin, d'aucuns pensent qu'il serait le génial créateur de la machine d'Anticythère[41], calculatrice astronomique retrouvée dans la mer Égée en 1902 par l'archéologue Stàis[42] . Cette anecdote témoigne d'une chose incontestable : les Anciens savaient faire preuve d'un génie parfois anachronique au regard de nos idées reçues. Il convient donc de les étudier avec le plus grand sérieux. En l'occurrence, le principe de sympathie semble être le bon angle pour saisir le sens de la φιλία (philía) dans le cadre cosmologique. Apparentée à l'idée de *résonance* qui peut s'entendre aussi bien pour des émotions que pour des phénomènes physiques, elle offre une nouvelle dimension sémantique au mot *philosophe*, tel un ami qui *vibre* pour la science et les arts. Y a-t-il dans cette résonance une affaire d'affinité ou de vocation ? Qui sait !

En guise de conclusion, la philosophie, dans son sens originel, est une quête du sens par la raison (λόγος), cette dernière peut s'exercer dans n'importe quel domaine, puisque l'Univers est lui-même organisé par le lógos. Bien sûr, ne prenez pas cette conclusion comme parole d'Évangile. C'est un point de départ, une mise en bouche, car cela pose deux ou trois questions !

---

41 Tony Freeth (professeur émérite au département de génie mécanique, University College London), *The Antikythera Mechanism IIQ is it Posidonius' Orrery ?* Article publié en 2002 dans *Mediterranean Archaeology and Archaeometry*, Vol. 2, Iss. 2, pp. 45–58.

42 Derek J. de Solla Price (physicien), *An Ancient Greek Computer*, article publié en 1959 dans le journal *Scientific American*, p. 60–7.

*

La pratique de la philosophie a tendance à souffrir d'une image désastreuse auprès du grand public[43]. Un diplôme ne fera jamais de vous un philosophe, tout comme être professeur de musique ne fera jamais de vous un compositeur intéressant. Ce sont deux choses différentes.

Pour Aristote, ce serait notre capacité à nous étonner qui nous conduirait vers la philosophie[44]. Savoir s'émerveiller, s'interroger sur les choses simples, retrouver son âme d'enfant, c'est la voie lumineuse. Il existe une voie plus obscure : l'horreur, l'injustice, la souffrance sont autant d'épreuves qui nous placent devant l'obsessionnelle question : *pourquoi ?* Elle est l'essence-même de cet art. S'interroger et rechercher des réponses.

Maintenant, concrètement, de quoi parlons-nous ? Je m'explique. À l'instar de la biologie qui étudie le vivant, de la physique qui porte sur les lois de la nature, ou, de la chimie qui analyse les transformations de la matière ; quel est l'objet d'étude de la philo ? C'est le concept ! Qu'est-ce qu'un concept ? C'est une définition élaborée, qui ne se base pas sur un dictionnaire (son rôle n'est pas de nous dire ce qui est vrai, c'est de nous éclairer sur les usages). Elle repose sur des démonstrations. Comme les définitions ont souvent recourt à d'autres concepts, qui doivent être définis à leur tour, cela crée une toile d'araignée sémantique que nous appelons « *système de pensée* ». Dès lors, un concept n'aura pas le même sens selon si

---

43 Henri de Monvallier et Nicolas Rousseau (agrégés de philosophie), *Les Imposteurs de la philo*, publié en 2019 par *Le Passeur*.

44 Aristote, *Métaphysique*, Livre alpha.

nous sommes dans tel ou tel système. La liberté selon Descartes n'est pas la même que chez Spinoza.

Les liens historiques entre philosophie, logique et langage sont quasi inextricables[45]. Si l'on en croit Aristote, c'est par le discours que nous accédons aux grandes vérités. Il y a de quoi être perplexe ! Comprendre la pratique de la philosophie nécessite d'avoir à l'esprit quelques clefs. Imaginez un triangle liant ces notions-phares : le réel (champ de l'expérience), la pensée, la sphère du langage. Je ne vous assomme pas de lourdes définitions, je souhaite que vous sentiez l'idée générale.

Toutes les voies menant à la philosophie passent nécessairement par l'un de ces trois pôles, qui correspondra à un courant de pensée. Si vous privilégiez le champ de l'expérience, il y a de fortes chances que votre système soit proche de l'empirisme. Si vous axez votre analyse sur le langage (logique, mathématique), votre système sera qualifié d'idéalisme. Etc. Pour ma part, je constate que ces pôles sont interdépendants, raison pour laquelle je vous présenterai un autre système, plus solide et plus pertinent : le structuralisme. Il s'agit d'une nouvelle branche, mais qui s'inscrit dans un courant déjà bien connu.

En quoi ces trois pôles seraient-ils interdépendants ? Toute découverte concrète « dans le réel » modifie notre représentation du monde, cela a un impact sur notre pensée. Et pour la communiquer, il faudra parfois créer un concept, faire une mise à jour de la langue. Dès que ce nouveau concept est intégré par l'autre, en apportant une modification dans son mode de communication, nous changeons son rapport au réel. C'est sur ce principe qu'est élaborée la propa-

---

45 Jean-Philippe Watbled (linguiste), *Aristote et les origines de la logique et de la philosophie occidentale du langage*, article publié en 2009 dans la revue *Travaux et documents*, pp 51–73. (Université de La Réunion, Faculté des lettres et des sciences humaines, Journées de l'Antiquité).

gande politique[46]. Enfin, une idée novatrice ou une inspiration dans un domaine quelconque, peut engendrer la création de nouveaux concepts, qui auront une influence concrète dans notre vie, autour de nous, ou, dans le monde. Pensez à ces technologies en informatique qui ont bouleversé nos modes de vie en quelques décennies. Toute action sur un pôle de la triade engendrera une réponse des deux autres. Comme le réel est changeant, il faut sans cesse une réactualisation de la pensée et de la langue. En définitive, nous pouvons dire que la pratique philosophique consiste à rebâtir sans cesse l'harmonie de cette triade. Comme cette méthode peut en théorie résoudre toute sorte de problèmes, le philosophe serait tel un sage qui montrerait la voie à suivre.

* *
*

[46] Victor Klemperer (essayiste, politique, philologue, professeur d'université), *Lingua Tertii Imperii* (en français : *Langue du Troisième Reich : carnet d'un philologue*), ouvrage publié en 1947.

<u>Exercice n°2</u>

Fermez les yeux.

Relaxez-vous en portant votre attention sur votre respiration. Inspirer et expirer calmement.

(Même chose que pour l'exercice n°1 !)

Cette fois-ci, vous allez imaginer n'importe quel paysage, le plus précisément possible. Représentez-vous les êtres s'il y en a. Puis, tour à tour, portez votre attention sur les éléments de votre image mentale.

Si le besoin se fait ressentir, tentez de zoomer, puis de dé-zoomer ! Et observez chaque mouvement qui se présente à vous, imprégnez-vous de l'ambiance.

Recommencez cet exercice autant de fois que nécessaire !

III

. : VÉRITÉ : .

Première synthèse

*

Nous nous sommes donnés pour but de hacker le futur. Et pour cela, il faut effectuer une mise à jour au niveau de notre conscience. Je sais que cela semble curieux, mais cela passe en premier lieu par une initiation à la philosophie, à l'instar des anciens Grecs qui allaient s'instruire en Égypte. Nous avons vu que la philosophie était une discipline aux origines multiples, s'inscrivant dans une quête du sens par la raison, et l'élaboration de concepts. Cette méthode permettant d'accéder au vrai est possible grâce à un singulier triangle : le réel, la pensée et le langage sont comme trois pôles interdépendants. Aussi, nous avons vu qu'une modification de la pensée impactait le réel. Si vous en doutez, considérez l'effet placebo : il est possible de guérir en faisant croire à votre cerveau qu'une potion est efficace, même si elle ne possède aucune substance chimique active dans le processus de guérison[47]. Vous avez en vous des ressources insoupçonnées, et, y accéder, consiste à « hacker » le cerveau en lui « injectant du code ». Jusqu'à quel point notre esprit peut-il faire ce genre de bizarreries ? En creusant l'analogie avec l'informatique, un dualisme se dessine : l'esprit correspond au software, au système, aux programmes ; le corps au hardware, à la machine,

---

47 Michel Raymond (biologiste français spécialisé en sciences de l'évolution, directeur de recherche CNRS), *Le pouvoir de guérir : effet placebo, homéopathie, alimentation*, publié en 2020 par *HumenSciences*.

aux composants électroniques. Lorsque votre ordinateur a un bug, il suffit généralement de le redémarrer ou d'initier une réinstallation. Toutefois, pour un problème de disque dur défectueux, aucun programme ne sera en mesure de réparer physiquement le matériel. Il faudra le changer. Or, eh bien... C'est précisément ce que vous faites avec l'effet placebo. Grâce à des données (abstraites), votre esprit agit concrètement sur votre organisme. Il lui envoie des « commandes » qui seront comprises et activées. D'un point de vue scientifique, nous ignorons tout de la nature de notre volonté. Je vous laisse imaginer les incroyables implications potentielles derrière.

Cela étant dit, il serait idiot de croire en la possibilité d'une toute puissance. Ce n'est pas nous qui dictons ce qui est ou doit être vrai. Je m'explique. Bien que la question de la vérité est vécue de façon intime, puisqu'elle façonne notre rapport au monde, fait est qu'elle dépasse notre subjectivité. Car, établir ce qui est vrai, est la préoccupation des sciences. Les lois de la φύσις (nature) qu'elles s'emploient à élucider s'appliquent à tous. D'aucuns s'imagineraient que le réel ne serait que le produit de leur esprit, se heurteraient à un constat implacable : aucun d'entre-eux n'a décidé des lois de la physique ! Comment pourraient-ils en être les auteurs alors qu'ils ne les comprennent même pas ? C'est pourquoi nous les étudions[48] . S'il nous suffisait d'imaginer d'autres lois pour changer la réalité ou le statut des vérités scientifiques, toute démarche d'investigation serait saugrenue, puisque nous jouirions *de facto* de la science infuse. Voilà pourquoi s'interroger sur la notion de vérité est une entreprise épistémologique aussi bien fondamentale qu'incontournable.

---

[48] Thomas Samuel Kuhn (philosophe, épistémologue), *La Structure des révolutions scientifiques*, 1962. Traduit par Laure Meyer et publié en 1972 aux *Éditions Flammarion*.

*

En logique, une *proposition* est une assertion, une formule ou une phrase, à laquelle nous associons une valeur de vérité : *vrai* / *faux*. Une proposition est considérée comme vraie si elle ne renferme aucune contradiction formelle. S'il y a contradiction, on estime qu'il y a une erreur ou un problème à résoudre. Ainsi, qu'est-ce que la vérité ? Mon propos quelque peu scolaire y répond facilement : *est « vérité » tout discours qui ne se contredit pas*. Affaire réglée ! Merci, au-revoir !

Je plaisante. Ce n'est pas aussi simpliste. Comment savons-nous qu'un discours est non-contradictoire ? *Il suffit de passer par une petite démonstration.* Ouip, mais comment être sûrs que ne pas nous contredire nous garantit de dire la vérité ? Car la vérité porte sur le réel. Or, est-ce que le réel est non-contradictoire ? Ce n'est pas aussi évident que ne le pensent les logiciens. D'ailleurs, quelle est la nature du réel ? Qu'est-ce qui fonde la légitimité de nos démonstrations ?

Quiconque a un peu de culture saura distinguer une opinion d'une vérité. L'opinion est un avis subjectif, qui se passe d'argumentation, tandis qu'une vérité se base sur un raisonnement. Si nous disons que nous n'aimons pas les fraises, c'est un jugement de valeur qui ne constitue pas en soi un argument. Cet avis ne pourra être considéré comme une vérité, par définition, puisqu'il ne se base sur aucune démonstration. Or, il y a contradiction. Car si nous ne mentons pas, nous respectons le principe de non-contradiction, nous disons la vérité ! Hum... Les choses sont subtiles...

Une opinion peut être vraie ! Cependant, en philosophie et en sciences, ce n'est pas ce type de vérités qui nous intéressera (cela n'est pas totalement vrai, notamment en psychologie, je fais au plus simple). Celles qui engageront nos efforts seront celles vraies pour tout le monde. Ce sont les *vérités universelles*. Pensez aux maths : $3 + 4 = 7$ dans le système décimal n'est pas vrai que pour nous, c'est une vérité pour n'importe qui, quelle que soit son époque.

Nous avions vu que définir permettait d'accéder au vrai, et vous comprenez maintenant pourquoi : toute définition est implicitement posée comme étant une vérité universelle. Or, comment accéder à l'universalité ? Qu'est-ce qui nous permet de généraliser ? Et qu'est-ce qu'une bonne définition ? C'est ce que nous allons voir.

*

Selon les sources historiques, Thalès de Milet et Pythagore seraient les premiers à avoir recouru aux définitions formelles pour leurs démonstrations en géométrie[49]. J'emploie le conditionnel car, l'absence de sources, n'implique pas que la chose n'existait pas chez d'autres peuples, notamment chez ceux qui privilégiaient la transmission orale. Délimiter le sens des choses afin d'opérer sur elles des déductions : la méthode fut élargie et appliquée à la langue usuelle. Tout comme pour une démonstration mathématique, le but était de produire un discours non-contradictoire, et, par conséquent, vrai. Dans ce cadre, l'art de la définition reviendrait à Socrate, qui voyait dans cet exercice le moyen d'accéder à la vérité, soit *à l'essence des choses*[50]. Or, le dialogue entre Socrate et Gorgias[51] apparaît sans équivoque : définir de manière rigoureuse n'était pas chose aisée. Les méthodes sont à tâtons, et le résultat est jugé *a posteriori* par Socrate, en testant les conclusions de son interlocuteur. C'est assez simple : si vous définissez machin-truc, cela constitue une vérité uni-

---

49 Il convient de souligner que nous ne disposons d'aucune trace écrite de leurs propres mains. Nous connaissons la paternité du théorème de Thalès car celui-ci figure dans les *Éléments* d'Euclide (proposition 2 du Livre VI), le théorème de Pythagore apparaît quant à lui dans le Livre I. Cet ouvrage a été rédigé vers -300 av. notre ère…

50 Platon, *Le Ménon*, 70a.

Voir aussi Platon, *La République*, Livre VII, 506a.

51 Platon, *Gorgias* (déjà cité).

verselle. Il me suffit donc de trouver UN seul cas qui ne cadrerait pas pour l'invalider. Vous allez vite me détester ! Héhé :)

Dans son traité les Topiques[52], Aristote expose plusieurs méthodes[53]. Il demeure un paradoxe fondamental : quiconque souhaite définir la définition sait nécessairement ce qu'est une définition, sinon la question ne se poserait pas. Le principe de la définition est dans la structure-même de notre langue, elle est inhérente à la pensée. Toute abstraction de l'idée du sens ne nous permettrait ni de penser, ni de nous exprimer, sans faire face à toute sorte de contradictions. Ce constat plaiderait en la faveur d'une *ontologie sémantique*. Pour l'heure, il convient de distinguer la définition dans son principe (ce que c'est), de la définition dans sa technique (comment procéder). Si le premier point est évident pour les raisons que je viens d'évoquer, le second l'est beaucoup moins, et a connu plusieurs évolutions. Son histoire n'est pas tant celle de la recherche du sens que celle de la rigueur, avec le souci croissant de respecter le principe de non-contradiction.

---

[52] Aristote, *Organon*, Livre V.

[53] M.-D. Roland-Gosselin, *Les Méthodes de la Définition d'après Aristote*, article publié en 1912 dans la *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, Vol. 6, No. 2, pp. 236–252.

*

Quid de la définition de la philosophie que je vous ai exposée ? Je me suis basé sur de la linguistique, sur des sources contextuelles, sur des travaux d'historiens, puis, des déductions. La méthode s'est voulue la plus rigoureuse et académique possible. Mais que vaut-elle ? Elle est parfaite pour saisir le sens historique de certains concepts, pour savoir d'où nous partons, et pour prendre conscience de notre héritage culturel. Maintenant, d'un point de vue philosophique, c'est une catastrophe ! Les *argumenta ad antiquitatem* et *ad verecundiam*[54] sont des sophismes. Rien ne nous prouve que cette façon de penser était correcte. Peut-être que le concept de philosophie ne sert à rien ou qu'il n'est pas juste au regard des faits. Par de nombreux aspects anthropologiques, la philosophie de Pythagore, et celle des semnothées en Gaule, des mages en Perse, des chaldéens en Assyrie, des gymnosophes en Inde, ne se distinguaient en rien des religions à mystères[55]. C'est la rigueur, l'émergence progres-

---

[54] L'*argumentum ad antiquitatem* est une erreur de raisonnement qui consiste à considérer comme vrai ce qui est ancien. L'expression latine peut être traduite par *appel à la tradition*.

L'*argumentum ad verecundiam* est aussi une erreur de raisonnement qui consiste à accorder du crédit à toute parole si la source est jugée respectable ou sacrée. Autrement dit, il s'agit d'un argument d'autorité.

[55] Pythagore fut initié aux Mystères de Diospolis ainsi qu'à la doctrine de la résurrection d'Osiris. Cf. Jean-François Mattéi, *Pythagore et les pythagoriciens*, publié en 1993 par les *Presses Universitaires de France*, *Que sais-je ?*, p. 9

sive de la technique et des sciences, qui dresseront une frontière de plus en plus nette entre philosophie, science et religion[56].

Se baser sur les usages, qu'ils soient populaires ou savants, est une procession de foi dont nous ne pouvons pas nous satisfaire. Pensez au vocable σοφία (sophia) qui donna le terme *sophiste* pour désigner les détenteurs du savoirs et de la sagesse. À l'origine, ce qualificatif s'appliquait aux maîtres de la rhétorique dans la Grèce antique. Leur pratique fut telle que le mot *sophisme* est né pour désigner toute erreur de raisonnement. Connaître le sens d'un mot ne nous garantit pas qu'il se réfère à une réalité fidèle. Cela n'implique pas non plus que nous puissions expliquer les faits qu'il désigne. Par exemple, nous *savons* ce qu'est un rêve nocturne. Nous en avons fait l'expérience, nous pourrions en ébaucher une définition. Est-ce que nous en comprenons les mécanismes neurologiques ? La définition nous permet-elle de savoir *pourquoi* nous rêvons ? Absolument pas. C'est pourquoi il nous faut faire attention à « l'illusion du savoir ». Ce n'est pas parce qu'un fait est commun et que nous avons un mot pour le désigner, qu'il est compris. Je pense au concept du temps. N'importe qui sait intuitivement ce que c'est pour en subir les effets. Saurait-on pour autant en expliquer la nature, ses liens avec la force de gravité, etc. ? C'est l'un des plus gros challenges de la physique contemporaine.

Quant à l'importance des cultes à Mystères dans la Grèce antique et leurs origines orientales, lire Jean-Pierre Vernant (historien, anthropologue, spécialiste de la Grèce antique), *Mythe et religion en Grèce ancienne*, publié en 1990 par *Le Seuil* ; et Ernest Renan (philologue, philosophe et historien), *Histoire des origines du christianisme : Livre VII – Marc Aurèle ou la fin du monde antique* (publié en 1883).

56 Cela fut surtout vrai en France avec l'émergence du positivisme d'Auguste Comte qui a conduit à la crise moderniste au sein de l'Église catholique au début du XXe s. Cf. René Marlé (prêtre jésuite, théologien), *Au cœur de la crise moderniste*, publié en 1960 par *Aubier.*

*

La manière la plus simple de donner du sens à un mot est de recourir à une définition ostensive : pointez du doigt quelque chose et nommez-le. C'est ainsi que les enfants acquièrent leur vocabulaire. L'apprentissage s'avérera efficace grâce à l'action des neurones miroirs[57]. Pour les objets qu'il n'est pas possible de montrer simplement, comme les concepts de liberté, de justice, d'éthique, etc. – une méthode plus adaptée sera nécessaire.

La deuxième méthode la plus répandue pour connaître le sens d'un mot est de consulter un dictionnaire. Je l'ai déjà mentionné, ne vous méprenez pas sur son rôle. Son but est de proposer des définitions nominales, en se basant sur l'étymologie, puis, de dresser une liste non-exhaustive d'exemples, pour que quiconque en comprenne les usages possibles, selon les contextes. C'est ce que nous appelons une définition *par extension*. Comme nous l'avons vu, elle ne dit rien des futurs usages possibles, et le penser serait faire un grossier argument d'autorité. Cela ne nous garantit aucunement la vérité. Passons au cas qui nous intéresse : la définition *par compréhension*.

Dans le jargon platonicien, la définition par compréhension consiste à discerner et à dévoiler l'*essence* des choses. Elle est une sorte de modèle universel, qui permet de reconnaître l'ensemble des cas particuliers qu'il désigne. Grâce à l'essence ou l'Idée de la table, nous pouvons reconnaître l'ensemble des tables particulières qui en

---

57 Vittorio Gallese (neurophysiologue, neuroscientifique) et Maxim I. Stamenov (Bulgarian Academy of Sciences), *Mirror Neurons and the Evolution of Brain and Language* (2002).

découle. En vue de respecter le principe de non-contradiction, la singularité d'une définition est obligatoire pour éviter les conflits sémantiques avec d'autres. Nonobstant, cette approche pose problème, car, qu'est-ce que l'*essence* d'un objet ? Il s'agit de son « être », de sa « nature propre », mais qu'entendons-nous par là ? Et, comment justifions-nous l'universalité d'une définition ? Généraliser en ne se basant que sur des cas particuliers relève du sophisme[***]. Par conséquent, quelle méthode employer ?

*** Il s'agit du sophisme de généralisation hâtive. Cette erreur de raisonnement est courante, puisque de nombreux usages de la langue témoignent de diverses tournures *pars pro toto* (la partie pour le tout), à travers des figures de style littéraires comme la métonymie ou la synecdoque. Bien que le procédé nous apparaît intuitif et correct, si nous ne sommes pas en mesure de démontrer qu'il n'existe pas un seul cas de figure pouvant contredire notre assertion, l'induction ne peut être alors considérée comme logiquement valide ou vraie. Prenons un exemple trivial. Votre voisin est Indien, il aime les mathématiques, et vous avez constaté que l'Inde regorgeait de bons mathématiciens. Il serait alors tentant de déduire que les Indiens sont tous très bons dans ce domaine. Or, comment être sûrs qu'il n'existerait pas des contre-exemples ? Et comment être sûrs que cela sera toujours le cas dans un siècle ? C'est impossible ! La formule logiquement valide serait donc : à telle époque, à tel endroit, tant de personnes sont douées en mathématiques. Nous évitons ainsi les contradictions. Mais quid de nos définitions et de nos axiomes, qui expriment des propositions universelles ? Telle est la question qui se pose ici.

*

Avec son disciple Philon, Diodore Kronos[58] inventa le *sunèmmenon* (« ce qui est noué ou lié ensemble ») afin de désigner ce que nous appelons aujourd'hui l'implication logique ou la condition[59].

Pour schématiser, cela équivaut à :

Si (protase)… *alors* (apodose)…

C'est à la fois simple et puissant. Toute démonstration repose sur des implications logiques. Et nos stoïciens avaient compris que définir revenait à établir une implication entre deux éléments. Prenons la définition de l'Homme d'Aristote. Dans sa structure, cela revient à dire que – *si* – homme il y a – *alors* – animal politique doué de raison il y a. Il y a une égalité de sens entre le concept et sa définition, entre signifié et signifié. Autrement dit, la définition est *cohérente*, rationnelle.

C'est le même principe pour juger de la validité d'une implication. Prenez cet exemple : *S'il y a du feu, il y aura de la chaleur.* Il nous suffit de nous reporter aux définitions pour en démontrer la cohérence. Tout feu est le produit d'une combustion qui dégage de la chaleur et de la lumière ; c'est un rayonnement électromagnétique dans la bande de fréquences des infrarouges. Qu'est-ce que la chaleur ? C'est la perception sensorielle des rayonnements électroma-

58 Stoïcien né au début du IIIe s. av. notre ère.

59 Sextus Empiricus, *Contre les moralistes*, Liber V, 8–11.

gnétiques infrarouges. La notion de chaleur est contenue dans celle du feu : il y a un lien d'équivalence entre les deux sémies, ce qui démontre le bien-fondé de l'implication initiale.

Prenons un autre exemple : *S'il pleut sur la terrasse, il me faudra ranger la chaise longue restée dehors*. Dans ce cas de figure, si nous nous reportons aux définitions, il ne sera pas possible de saisir le sens de l'implication. Les notions de pluie ou de terrasse ne sont pas contenues dans celle de la chaise longue. L'assertion est-elle fausse ? Non, puisqu'il y a une proposition implicite entre la protase et l'apodose. Elle se révèle après avoir posé la question : *pourquoi ?* La réponse est que je ne souhaite pas que ma chaise soit trempée ! Bien sûr, le contexte permettait de saisir le sens de la phrase. Néanmoins, il est des cas moins intuitifs en sciences, et les liens de cause et d'effets devront être minutieusement recherchés. Formellement, il n'y a pas de différence entre une implication logique et une implication causale : elles s'inscrivent dans un même schéma, leur cohérence se justifiant conceptuellement via l'analyse sémantique des termes employés.

Définitions par compréhension

*

L'être – disons l'ensemble de ce qui *est* – représente formellement une incroyable structure d'implications logiques. La pensée du philosophe se meut dans ces dédales complexes, en quête de nouvelles régions sémantiques, pour peut-être créer de nouveaux concepts. C'est en mettant en exergue le bien-fondé de leur structure interne et de leurs liens avec leur environnement, qu'il réussira à les justifier. C'est le principe de l'analyse conceptuelle.

Chaque concept étant arborescent, il semble impossible d'en saisir toute la singularité. Heureusement, les lois de la logique sont une alliée redoutable. Je pense au raisonnement par contraposition qui repose sur le principe de la négation. La structure de ce raisonnement peut être formalisée ainsi : Si $A \Rightarrow B$; alors $-A \Rightarrow -B$

Si tout rayonnement électromagnétique dans les infrarouges implique de la chaleur, toute absence d'un tel rayonnement impliquera de la froideur !

Dans le cadre d'une définition conceptuelle, la méthode consistera à lister tous les antonymes possibles, qui seront autant de nuances sémantiques liées au concept qui nous intéresse. Il faudra ensuite les analyser pour résoudre les éventuelles contradictions, puis, opérer une synthèse afin de proposer une définition qui sera à la fois claire et concise. Prenons la notion de liberté. S'il ne semble pas aisé d'en dégager un sens avec précision, nous pouvons nous demander ce que signifie *ne pas être libre*. Donc ? C'est par exemple le fait de ne pas avoir le choix, car si une personne impose sa volonté ou sa vision des choses, il sera difficile de nous penser libres ! C'est

aussi le fait d'être emprisonné, etc. Par conséquent, la liberté s'oppose à l'idée de contrainte, au fait de ne pas avoir le choix.

La tâche ne s'arrête pas là. Il faut tester cette définition. Existerait-il un cas de figure qui la contredirait ? Imaginez, faîtes des expériences de pensée. Trouvez les failles ! Imaginez que vous êtes perdu en forêt. Puis, vous arrivez à un carrefour. Vous avez le choix de tourner à droite ou à gauche, ou bien, d'aller tout droit ! Le fait d'avoir le choix dans ce contexte fait-il de vous une personne libre ? Vous êtes juste paumé ! Vous ne savez pas où aller. Vous êtes dans l'ignorance. La situation est contraignante. Comme la liberté s'oppose à la contrainte, vous n'êtes pas libre. Imaginez que des parents imposent à leur enfant de ne pas toucher à la gazinière. Il s'agit d'une volonté qui est imposée. Elle peut être perçue par le bambin comme une contrainte. Par définition, il ne serait pas libre, ce qui est étrange dans le contexte. Autrement dit, cette conception de la liberté renferme des paradoxes, qu'il faut résoudre ! C'est ainsi que nous accéderons à une compréhension cohérente et subtile. Pour l'heure, je vous laisse méditer là-dessus. Nous y reviendrons plus tard.

Il est des cas de figure où il ne sera pas possible de recourir à cette méthode. Pensez à la définition de l'atome. Lister tout ce qui n'est pas atome risquerait de durer assez longtemps. Plutôt que d'en analyser la structure sémantique, il sera plus judicieux de s'attarder sur sa structure interne, sur ses *propriétés essentielles*[60]. Dès lors, un atome se définit comme étant une particule composée de protons

---

[60] Tout objet possède des caractéristiques. Ces propriétés sont appelées *attributs* ou *prédicats* en logique. Elles peuvent être soit *accidentelles*, soit *essentielles*. Si vous définissez un objet, vous pourriez en lister les attributs. Si à ce moment-là votre objet est trempé, ce sera une propriété accidentelle, car c'est un état provisoire. *A contrario*, toute propriété essentielle devra être discriminante, en rendant compte de ce qui est *singulier*.

et/ou de neutrons (qui sont des attributs essentiels). Il est possible que cette deuxième méthode ne fonctionne pas. Il existe des notions où il ne sera pas toujours possible de discerner leur nature ou leur structure interne. Tel est le cas avec la notion du temps. Quelle est sa nature ? De quelle structure s'agit-il ? Afin de ne pas rester bloqué, la méthode consistera à s'orienter vers une définition *fonctionnelle*. Nous ne définirons pas la *nature* de l'objet, mais sa *fonction*. C'est ainsi que procède Saint Thomas d'Aquin en définissant Dieu comme étant la *Prima causa* : il définit une fonction de Dieu, soit la cause première qui engendra toutes les autres causes[61]. De même, le qualificatif *Créateur* désigne une fonction, cela n'éclaire en rien sur sa nature véritable. La définition n'en demeure pas moins précieuse, en ce sens où elle nous permet d'avancer dans notre étude.

Prenons le cas d'un « chapeau » ! Sa fonction est de recouvrir la tête, d'où l'expression *couvre-chef*. Ainsi, une casquette, un chapeau haut de forme, une feuille de papier pliée pour se protéger la tête du soleil, un foulard, un bonnet, etc. sont autant de cas particuliers qui satisfont notre définition. C'est là le propre de toute pensée mathématique que de proposer un modèle qui soit fonctionnel. Or, un papier n'est pas de la même nature qu'un bonnet en tissu ou qu'un chapeau de paille. De ce fait, un *bon* modèle, qui fonctionne, qui fait ses preuves, peut souffrir de mauvaises interprétations. Cette approche ne peut pas se suffire à elle-même. Elle se devra tôt ou tard être épaulée par un travail sémantique plus poussé. Ce point n'étant pas facile, voici d'autres exemples.

Comment définir le concept *un* ? Est *un* ce qui est unique, *original*, c'est-à-dire qui ne possède ni double, ni copie. Qu'en est-il de « 1 + 1 = 2 » (dans le système décimal) ? Nous savons qu'elle est

---

61 Saint Thomas d'Aquin (philosophe, théologien), *Summa theologica* (Somme théologique) Prima pars, Question 3 (La simplicité de Dieu), Art. 6 (Y a-t-il en Dieu composition de sujet et d'accident ?), rép. 3.

correcte, elle est l'une des opérations les plus simples qu'il soit. Il y a une relation d'équivalence entre les termes « 1 + 1 » et « 2 », leur différence nous donnant un résultat nul. Où est donc le problème ? D'un point de vue sémantique, il y a contradiction. Comment additionner *un* avec lui-même, si, par définition, il ne possède aucune copie de lui-même ? Et là, nous faisons de « vraies mathématiques » : nous ne nous contentons pas de calculer, nous nous interrogeons sur ce que nous sommes en train de faire. Qu'est-ce que nous additionnons quand nous faisons « 2 + 2 » ? S'il s'agit de pommes ou de tomates, ces nombres renvoient à des propriétés (attributs). Ce n'est pas le « 2 » en soi que nous additionnons avec lui-même, nous faisons correspondre une quantité donnée, à un système de grandeurs numériques (en base décimale). Pour beaucoup, ces définitions sont inutiles. Nous savons que « 2 + 2 = 4 ». Nous l'avons appris à l'école, et c'est tout ce qui compte. C'est précisément là où vous seriez étonné : cette façon de faire conduit à des erreurs. Perplexe ? Que se passe-t-il avec les décibels ? Le décibel est l'unité de mesure de la puissance sonore, et les sons ont un comportement logarithmique ! Par conséquent ?

2 dB + 2 dB = ~5 dB

(2 dB / 1 dB) + (2 dB / 1 dB) = (~5 dB / 1 dB)

D'où... 2 + 2 = ~5

Il n'y a aucune erreur. Cela est correct, aussi bien d'un point de vue physique que mathématique ! Souhaiteriez-vous voir une autre bizarrerie ? Dans un repas de famille, cela peut faire son effet. Si je vous disais que « 1 + 1 = 1 » (toujours en base décimale) est – selon le contexte – un calcul mathématiquement correct au regard des lois de la physique ? Elle est dure à avaler la couleuvre ! C'est la même problématique qui se pose : qu'est-ce que nous calculons, quel

est le sens derrière le fait d'additionner ? Si le résultat est invariant, il doit s'agir d'une constante. Réponse ? C'est la vitesse de la lumière (C = ~300 000 km/s[62]) ! Elle est une constante dans n'importe quel référentiel[63]. En calculant la vitesse de deux rayons qui se rejoignent, nous obtenons alors (en simplifiant le calcul) : C + C = C

Soit : 1 + 1 = 1 (!)

Une définition par compréhension qui définit une structure tout en étant également fonctionnelle, c'est le must ! L'aspect sémantique et structurel permet de *comprendre*, l'aspect fonctionnel permet d'avoir des applications concrètes.

*   *
*

---

62 T. G. Blaney, C. C. Bradley, G. J. Edwards, B. W. Jolliffe, D. J. E. Knight, W. R. C. Rowley, K. C. Shotton and P. T. Woods, *Measurement of the Speed of Light. II. Wavelength Measurements and Conclusion*, papier publié le 30 juin 1977 par la *Royal Society*, dans le journal *Proceedings of the Royal Society of London. Series A, Mathematical and Physical Sciences*, Vol. 355, N°1680. pp. 89–114

63 M. Albert Einstein, *Zur Elektrodynamik bewegter Körper*, papier introduisant la théorie de la relativité restreinte, publiée en 1905 dans l'illustre journal *Annalen der Physik*, (Berlin), Vol. 322, n°10, p. 891–921

DOI : 10.1002/andp.19053221004

Exercice n°3

Fermez les yeux. Relaxez-vous en portant votre attention sur votre respiration. Inspirer et expirer calmement.

(Ouip, toujours la même routine !)

Comme dans le précédent exercice, vous allez vous laisser porter par une image mentale. Cette fois-ci, au lieu de vous représenter un objet familier quelconque ou un paysage, vous allez installer un écran noir devant vous !

Vous êtes dans une pièce sombre, il n'y a rien sinon cet énorme écran vierge dans votre esprit. Au moment de lâcher prise, quelle image apparaît ? Voyez-vous une ou plusieurs scènes se dérouler devant vous ? Y a-t-il du son ? Des voix ? De la musique ?

Sachez que la transition peut être parfois déroutante. La surprise peut vous sortir de votre état quand vous êtes relaxé(e), voilà pourquoi il nécessite de garder son calme, et surtout, de s'entraîner ! Si vous êtes quelqu'un qui est plus auditif que visuel, vous pouvez imaginer un poste de radio au lieu d'un écran noir. Adaptez cet exercice autant que vous le désirez, explorez-en les contours, repoussez les limites !

Sur un petit cahier, notez ce que vous avez vécu et ressenti de vos expériences. Vous comprendrez plus tard l'enjeu de ces exercices, les connexions que votre esprit est capable de faire, et comment s'en servir pour changer de timeline... Patience, on y arrive :)

IV

.: MÉTAPHYSIQUE :.

Deuxième synthèse

*

Chère lectrice, cher lecteur,

Félicitations à vous si vous me lisez en ce moment ! Ça me fait tellement plaisir que je vous serrerais bien dans mes bras. Car, vous pouvez me croire, aborder tout un chapitre au sujet des définitions et, comment définir, cela m'a fait peur (et suer) ! Ce n'est pas le sujet le plus sexy du monde, et aucun vulgarisateur à ma connaissance ne s'y est déjà collé. Je ne jette pas la pierre, personne ne veut perdre son auditoire en cours de route. Selon le sujet abordé et pour peu que cela porte sur une thématique scientifique, des définitions académiques ou consensuelles seront proposées. Or, d'un point de vue pédagogique, ce n'est pas bon du tout. La connaissance ne peut s'acquérir à coups d'arguments d'autorité. Ce n'est pas juste une affaire de méthode ici : les implications sont multiples, et certaines relèvent de l'éthique. Je m'explique.

Dans sa *Dialectique éristique*, Schopenhauer liste plusieurs erreurs de raisonnement. Il distingue 4 causes principales : la malhonnêteté, la vanité, le fait de parler sans réfléchir, l'obstination dans l'erreur[64]. C'est ainsi que s'établit la nuance entre *chercher à avoir raison* et *chercher à dire la vérité*. Chercher à avoir raison sans

[64] Arthur Schopenhauer (philosophe), *L'art d'avoir toujours raison* ou *Dialectique éristique*, 1864.

se soucier d'une quelconque vérité implique des méthodes souvent déloyales. L'une des rhétoriques les plus employées et les plus répandues est l'*argumentum ad personam*. Elle consiste à discréditer son adversaire afin de ridiculiser ses propos, et ce, même si les arguments en face sont justes. Si cette rhétorique était jadis considérée comme manœuvre de dernier recours, elle est devenue aujourd'hui une arme de prédilection ! Attaquer l'honneur ou la réputation demande beaucoup moins d'énergie que de construire un discours honnête et rationnel. S'imaginer qu'en tuant symboliquement le messager, cela aurait un impact sur la teneur de son discours, relève de la pensée magique. Et pourtant ! C'est efficace. Cela a une influence sur l'opinion publique...

Il serait aisé de conclure hâtivement, en jugeant sévèrement cette plèbe peu éduquée ! En réalité, il n'en est rien. L'apprentissage repose en grande partie sur la répétition. C'est d'ailleurs le propre du conditionnement pavlovien que de créer des apprentissages par association ; les neurosciences mettent en exergue le rôle des neurones miroirs dans ce processus mimétique[65]. Avec la répétition dans nos médias de rhétoriques claquées au sol, le comportement collectif ne dément pas le principe de cet apprentissage par mimétisme ! Il reproduit le comportement de ces femmes ou de ces hommes présentés comme des exemples de réussite sociale. Le déplorer serait totalement hypocrite. En conséquence, lorsque des propos déplairont sur un réseau social, ce sera la personne qui sera attaquée et dans des proportions qui avoisineront parfois le harcèlement. Selon les données du 29 avril 2020 de l'entreprise *Statista Research Department*[66],

---

65 Vittorio Gallese (neurophysiologue, neuroscientifique) et Maxim I. Stamenov (Bulgarian Academy of Sciences), *Mirror Neurons and the Evolution of Brain and Language* (2002).

66 *Hamburger Start-up Statista : Balken, die die Welt beschreiben*, article publié en 2015 par le journal d'investigation allemand *Der Spiegel*.

plus de 44% des Français âgés de moins de 50 ans ont rapporté avoir subi des attaques répétées sur Internet pour l'année 2019. Manipuler l'opinion publique en usant et abusant de sophismes, à la faveur d'une efficacité immédiate quant à ses intérêts personnels, cela a un coût. Chez les plus jeunes, ces actes conduisent à des tentatives de suicide[67]. La connerie est mortifère. Pour endiguer ce phénomène, il conviendrait de faire preuve d'esprit critique, et, de ramener la raison sur le devant de la scène. Cela implique de ne pas se laisser hypnotiser par les arguments d'autorité. Ils sont étrangers à la raison. L'autorité décrète ce qui est vrai, tandis que la raison le démontre. Le tyran pense que son discours est vrai, parce qu'il émane de sa personne. Et, il en ira de même avec son comportement. C'est le propre du discours performatif : Lorsque M. le Maire s'époumone devant les futurs mariés « Je vous déclare mari et femme au nom de la loi » ; prononcer cette phrase en fait une réalité. Or, ce n'est pas ainsi que procèdent le philosophe ou le scientifique. Ils n'ont aucune autorité sur les lois de l'Univers. C'est à eux de s'y adapter et non l'inverse !

(Refermons la parenthèse ^_^)

*

Définir est la base de la base de la base. Dès que vous ouvrez un livre censé transmettre un savoir quelconque, checkez toujours les définitions. Leur absence est souvent significative et démontre le peu de sérieux de l'auteur. Bien sûr, ça alourdit le propos, mais comment dire… Ne faites pas confiance aux gens qui doutent de vos ca-

---

67 Catherine Blaya (professeur en Sciences de l'Éducation), *Le cyberharcèlement chez les jeunes*, article publié dans ENFANCE, 2018/3 (N°3), pages 421 à 439.

pacités intellectuelles. S'ils ne sont pas capables d'expliciter sur quelle base repose leur message, les définitions n'étant rien d'autres que les axiomes de leur pensée, bah... Partez en courant ! D'aucuns n'en auraient cure de définir quoi que ce soit, préférant se baser sur leur vécu personnel : tout le discours reposerait alors sur un sophisme de généralisation hâtive. L'autre n'est pas une copie de nous-même ! Alors, ça peut aider sur le court terme, grâce à un processus d'identification. Lorsque vous lisez une histoire, vous vous identifiez souvent au héros s'il vous séduit. Ou bien à cette étiquette qui est à la mode dans les magazines : zèbre, hypersensible, INFJ, HPI, HPE, PIZZA OIGNONS CHORIZOS, etc. Mais... Est-ce que cela vous a déjà rendu heureux ? Est-ce que cela a pu améliorer vos relations ? Est-ce que vos problèmes ont pu être réglés ? Est-ce que votre boss vous a félicité, et augmenté votre salaire ? Nah.

C'est là où notre esprit critique va être précieux, et, ça passera par... *les définitions* ! Sont-elles sérieuses ? Existe-t-il un ou plusieurs cas particulier qui peuvent les invalider ? Est-ce qu'elles englobent tout et n'importe quoi ? S'agit-il de définitions par extension ou par compréhension ? Sont-elles correctement fonctionnelles ? Exposent-elles la structure ou la nature de quelque chose ? Quels sont les arguments derrière ? Y a-t-il *une* démonstration qui tient la route, comme un syllogisme ? Nous avons vu que le sunèmmenon ou l'implication logique était la plus petite structure possible, le syllogisme consistant à en combiner deux ! Je vous propose ce célèbre exemple :

Tous les hommes sont mortels
Socrate est un homme
Donc Socrate est mortel

La première prémisse est une vérité *universelle* : *pour tous les cas de figure possibles, ceci qui va suivre est vrai.* La seconde est une vérité dite *existentielle* : *il existe ou il y a tel cas particulier.* Puis arrive la conclusion : *le cas particulier fait partie de tous les cas de figure possible vu plus haut !* Structurellement, cela nous donne ceci avec notre logique sémantique :

Socrate => (homme =>) mortel

Entre chaque étape, nous pourrions dire par définition ça implique que…, qui par définition implique que…, qui, par définition, implique que… etc. C'est une différence assez importante avec la logique classique pour qui le syllogisme suivant serait tout-à-fait valide :

Tous les poissons courent dans le ciel
Ma tasse de café court dans le ciel
Donc ma tasse de café est un poisson !

Si nous nous bornons à l'aspect formel, alors oui, le raisonnement est valide. Puis de se moquer de quiconque ferait de grands yeux interloqués, cet imbécile ne l'a pas appris à l'école ! Or, si nous nous penchons sur l'analyse conceptuelle des termes, cela n'a aucun sens. Là où la logique classique validerait la première prémisse, une logique formelle ET sémantique y verrait des contradictions. C'est ce que nous faisons en philosophie : nous sommes soucieux de donner du sens et de la cohérence. Voilà ce que certains appellent « produire de la pensée », non sans pédanterie. Bon… Comme vous le voyez, cela n'a rien de sorcier. Bientôt, ce sera à vous de définir des idées ou des concepts, vous pouvez d'ors-et-déjà vous entraîner. Testez les méthodes, tentez de trouver une définition précise et concise,

puis renforcez-la en cherchant des contre-exemples qui l'invalideraient. Mettez-vous à la place d'un gus qui ne serait jamais d'accord avec vous, pour le devancer dans sa contre-argumentation.

*

Pour l'heure, si tout est ok de votre côté, j'estime que vous en avez dans la caboche pour saisir ce qu'est le sens véritable de la métaphysique. Et, cela n'a rien à voir avec ce que vous avez pu entendre parfois dans les médias, ou sur Internet. Car la métaphysique naît d'un curieux paradoxe...

*

La métaphysique était au cœur de la pensée des présocratiques[68] et de Platon[69]. C'est Aristote qui créa le mot[70]. Comme moult concepts du jargon philosophique, des polysémies sont peu à peu apparues. Probablement à cause d'un manque de compréhension. Contrairement aux idées reçues, la métaphysique n'a rien à voir avec l'obscurantisme, ou de la superstition. Elle naît d'un paradoxe logique.

Littéralement, son étymologie désigne ce qui est « au-delà de la nature « . La signification que les anciens grecs donnaient au terme *nature* (phúsis) diffère de la nôtre car il n'était pas alors question d'écologie. Du verbe « phúein » qui signifiait « croître » ou « produire », la phúsis désignait l'origine et le déroulement concret d'un processus[71]. Selon Aristote, elle était le principe de tout mouvement et repos :

---

[68] Antoine Cantin-Brault (philosophe), *La métaphysique d'Héraclite*, publié le 2 juin 2015 dans la revue *Laval théologique et philosophique*, Volume 71, n°2.

DOI : 10.7202/1035558ar

[69] Aristote, *Métaphysique*, Livre alpha, 6, 987a.

[70] Aristote, *Métaphysique*, Livres alpha, bêta, gamma, delta, epsilon et zêta.

[71] *Grand dictionnaire de la Philosophie*, définition rédigée par Elsa Rimboux (philosophesse), sous la direction de Michel Blay, deuxième publication en 2012 par *Larousse CNRS éditions*.

« La nature, dans son sens primitif et fondamental, est l'essence des êtres qui ont, en eux-mêmes et en tant que tels, le principe de leur mouvement. (...) La nature, en ce sens, est le principe du mouvements des êtres naturels, immanent en quelque sorte, soit en puissance, soit en entéléchie [72] *»*[73]

Une fois que nous avons compris – dans les grandes lignes – le sens de la phúsis, nous pouvons nous demander ce qu'il pouvait y avoir au-delà des processus naturels et de leur mouvement. Qu'est-ce qu'il peut exister et qui ne serait pas soumis au changement ou à l'effet du temps ? S'agissait-il de paranormal ? De magie, de fées, d'esprits frappeurs voire peut-être des dieux ? Hum... Hé bien... Pas vraiment ! :-)

Ce qui est au-delà du changement, c'est... le mot ! Toute communication et tout langage repose sur l'emploi d'une codification symbolique. La langue à l'oral est un système organisé de sons (phonèmes), retranscrits sur le papier grâce à des lettres ou à des idéogrammes (graphèmes), via un système d'écriture commun à un groupe. Tous ces moyens de communication sont basés sur l'usage de symboles, soit des représentations sonores ou visuelles abstraites. Or, il n'y a aucune équivalence de nature ou de structure entre le mot et la chose, leur lien et le sens qui s'en dégage repose sur le principe de l'analogie (sur la ressemblance). Nous faisons correspondre des structures radicalement différentes pour nous entendre, mais, les attributs du mot et de la chose sont contradictoires. Un mot écrit sur le papier est figé dans le temps. Preuve en est que nous étudions encore des textes âgés de plus de 2500 ans. Les êtres, les

---

[72] Par *entéléchie*, le philosophe entendait l'accomplissement total de l'être, à l'instar d'une fleur qui s'épanouit, tout en nous dévoilant peu à peu sa nature et sa beauté.

[73] Aristote, *Métaphysique*, traduction de Jules Tricot, publié en 1974 par la librairie philosophique J. Vrin (Paris).

faits, les événements, les choses que les mots désignent sont quant à eux éphémères. Ils sont tôt ou tard voués à disparaître ou à se métamorphoser. En quoi les mots sont-ils légitimes pour dire le réel ? Notre discours se réfère à un réel *in fine* imaginaire ; comment la parole nous garantirait-elle l'accès à une quelconque vérité ? Autant vous dire que ces questions posaient un sérieux problème à nos philosophes grecs. Eux qui entendaient le lógos tant comme l'exercice de la raison, que de l'usage de la parole, et pour qui le principe de non-contradiction garantissait l'établissement des vérités (avec derrière les implications politiques que nous avons vues) ; s'apercevoir que les attributs du réel étaient en contradiction avec ceux de n'importe quel discours et de n'importe quel modèle logique : c'était une catastrophe ! Sur quelles bases nous appuyer pour bâtir un savoir si l'on nous ôte la parole ? C'est sur ce constat que certaines philosophies orientales défendirent l'existence d'une *réalité mystique ultime*[74] non perceptible par notre entendement[75].

---

[74] Je pense à Brahman. Cette notion n'a pas son équivalent en Occident. Il me faut vous expliquer deux ou trois broutilles avant d'attaquer ce topic passionnant.

[75] Par *entendement*, j'entends notre faculté à conceptualiser. C'est la définition de Kant (*Critique de la raison pure*, publiée pour la première fois en 1781). Je préfère cette acceptation de sens, plus pertinente, à celle de Descartes dans ses *Méditations métaphysiques*, publié en 1641. L'entendement y est défini comme notre faculté de comprendre, définition importante d'un point de vue historique, mais qui reste encore trop vague, car rien ne nous permet de distinguer ce qui relève de la raison (notre capacité à faire des liens cohérents), de ce qui relève de la création de concepts. Il est tout-à-fait possible de saisir certaines choses en faisant des liens, par la déduction, sans toutefois avoir le besoin ou la nécessité de créer de nouveaux concepts. Tel est le cas d'un détective qui tente de résoudre une affaire, par exemple.

*

Comment une vérité universelle est-elle possible dans un monde où tout est en perpétuel changement ? Si les mots se réfèrent à un réel imaginaire, comment peut-on être objectif dans son discours ? Qu'est-ce qui garantira le bien-fondé d'une vérité, si nous ne pouvons plus respecter le principe de non-contradiction ?

Pour commencer, comment accédons-nous à l'objectivité en sciences ? Grâce à la mesure. Si nous devions estimer une distance ou une durée, il y aurait fort à parier que nous en aurions une perception différente. Dans un trajet en voiture, si vous dormez tandis que je suis derrière le volant, le voyage vous apparaîtra beaucoup moins long. Voilà pourquoi les scientifiques ne se basent jamais sur leurs perceptions brutes pour recueillir des données : ils font des mesures. De s'apercevoir que la *réalité* est souvent éloignée de ce que nos sens nous laissent à croire !

Grâce à l'étude des mathématiques et de la géométrie, Pythagore (encore lui !) savait que les vérités universelles existaient. Les objets mathématiques sont abstraits et ne souffrent pas du changement. Il avait bien sûr conscience du caractère illusoire de nos sens. Comment puis-je en être sûr ? C'est simple ! Que dit son théorème ? Imaginez un triangle avec angle droit (90°). La longueur des côtés formant l'angle droit donnent les valeurs A & B. Face à l'angle droit, la longueur du côté s'appelle l'hypoténuse. Notons sa valeur C. De ces trois valeurs se déduit cette fameuse loi mathématique :

$$A^2 + B^2 = C^2$$ [76]

---

[76] La paternité du théorème de Pythagore est parfois débattue en raison de découvertes archéologiques, comme la tablette babylonienne « Plimpton

Ce théorème possédait un cas particulier ô combien « perturbant » : $1^2 + 1^2 = x^2$

D'où $x = \sqrt{2}$

$x \approx 1{,}4142135623730950488016887242097\ldots$

C'était un nombre *irrationnel*. Ce nombre ne pouvait s'écrire sous la forme d'une fraction, et son calcul était *incommensurable*. Cela signifiait qu'il existait des objets de l'esprit ayant comme attribut l'« infini ». C'était une opposition radicale avec le réel sensoriel : nos sens ne peuvent saisir ce qui n'a pas de fin. Dès lors, l'univers des mathématiques apparaissait *transcendant*. Comme les mathématiques dévoilent des vérités universelles, tout en nous permettant d'accéder à l'objectivité (via la mesure), cette transcendance impressionnait.

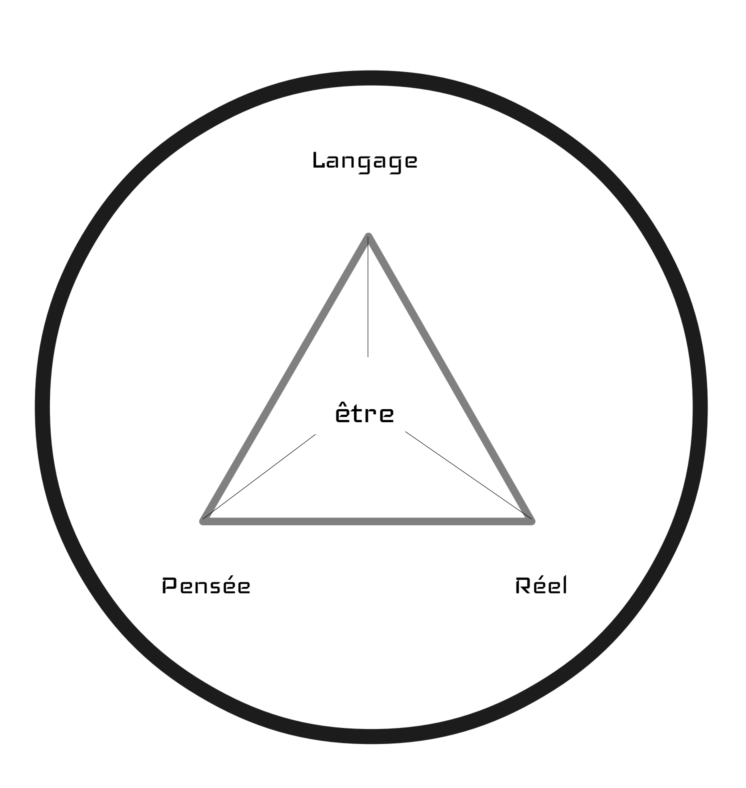
Le langage des mathématiques était sacré chez les pythagoriciens. Il enfermait les clefs d'une science mystique : *l'arithmosophie*, la « sagesse des nombres ». Elle ne doit pas être confondue avec la numérologie. Dans son principe, chaque nombre était considéré comme la valeur d'une *quantité*, aussi associée à une *qualité*. Il s'agissait d'une « idée maîtresse », que nous déduisions à l'aide d'une approche philosophique, puis interprétée de moult façons selon le contexte. Le lien entre *quantité* et *qualité* se justifiait par un raisonnement analogique, à l'aide de symboles. Cela a pu faire dire à certains que cette pratique n'était pas sérieuse ou rigoureuse. Pensez au principe de charité en logique ! Rappelez-vous de notre triade philosophique. N'avez-vous pas remarqué quelque chose d'étrange ?

---

322 » (rédigée aux alentours du XIX[e] s. av. notre ère) ; ou encore dans les annexes des Védas (voir les constructions géométriques des Śulba-Sūtras où nous observons l'illustration du théorème de Pythagore).

Triade philosophique

*



*

Les liens de notre triade philosophique sont tissés de manière analogique. Les correspondances s'établissent sur des systèmes de *ressemblances*, non sur une équivalence de nature.

Qu'est-ce que le réel ? Plusieurs points de vue sont possibles. Biologiquement parlant, c'est l'ensemble des impulsions électriques parcourant notre système nerveux, et qui sont interprétées par le cerveau. Autrement dit : tout produit ou résultat possible de nos perceptions sensibles et/ou de notre activité cérébrale. Il représente la sphère de l'expérience[77]. Quant au langage, il désigne la capacité de communiquer au moyen de signes. Notre langue est un système organisé de sons (phonèmes) et de symboles écrits (graphèmes). Son rôle consiste à codifier la pensée. Le langage est le véhicule de la pensée. Et qu'est-ce qu'une pensée ? Toute représentation possible du réel. Quand vous raisonnez, vous ne raisonnez pas dans le vide. Il faut vous représenter des idées, des objets, des êtres. Cela peut aussi être une œuvre : une musique, un film ou un roman représentent la pensée d'un auteur. En outre, des notions abstraites comme l'infini sont concrets dans notre esprit, car ce sont leur symbole que nous pensons *in fine*.

Quel rapport y a-t-il entre la chose que nous percevons, son information codée sous la forme de signaux électriques, puis le concept qui nous permet de la nommer ? Aucun ! Il n'y a aucune

[77] Par *expérience*, j'entends toute relation entre *sujet* et *objet*. Par *sujet*, j'entends ce qui perçoit. Par *objet*, j'entends tout ce qui est perçu par le sujet. Il faut donc entendre ces trois notions avec le sens le plus large qu'il soit.

équivalence structurelle. En revanche, ces trois axes doivent partager un même protocole, car, comment des systèmes aussi différents parviennent-ils à communiquer ?

Grâce à un principe universel : *l'être*.

Comme le lien entre le mot et la chose est analogique et que cette analogie s'observe dans n'importe quel protocole de communication, il a été déduit qu'il en était de même avec le langage mathématique. Je suis parti du principe qu'il y avait peut-être des choses intéressantes à saisir, et je me suis essayé à l'arithmosophie. Voici quelques clefs, aussi pour que vous expérimentiez la chose.

<><><><><><><><><>

1 → L'unité, le sujet, l'originel ; symbolisé en géométrie par le point ou la croix.

2 → La dualité, l'objet, le réel ; symbolisé par la ligne (qui parcourt deux points).

3 → Le lógos (en raison de son mouvement ternaire) ; symbolisé par le triangle. Il est la première figure géométrique. Il est associé, par extension, à l'esprit.

4 → Le carré. Première figure géométrique solide. Il représente le concret, la matière, la construction, l'action, etc.

5 → Le pentagramme. Symbole de l'humanité, car l'étoile à cinq branches évoquent une tête et des membres d'un être humain.

6 → L'union de deux triangles (esprits) opposés ; symbolise l'amour, l'harmonie, la paix, etc.

7 → Association du triangle et du carré. Je crois savoir que les Esséniens l'illustraient par le symbole du poisson (**<><|**) [78].
Stylisé, avec des formes arrondies, il est devenu l’Ictus chez les premiers chrétiens[79].

Le triangle est l'esprit et le carré est la matière : nous avons le symbole de l'esprit qui agit et s'incarne. Souvent associé à la Création, le nombre **7** est très important d'un point de vue mystique.

---

[78] Les Esséniens ou Esséens étaient une secte juive pythagoricienne. Cf. Flavius Josèphe (important historien de l'Empire romain), *Antiquitates Judaicae*, Liber XV:371

« Furent également exemptés de cette obligation ceux qu'on appelle chez nous Esséens : c'est une secte qui mène une vie conforme aux préceptes qu'enseigna Pythagore chez les Grecs. » (Traduction de Julien Weill)

[79] Par souci d'honnêteté intellectuelle, il me faut souligner que ce point est peu aisé à mettre en exergue. Saisir la filiation entre les Esséniens et les premiers chrétiens implique de se pencher sur une étude approfondie des manuscrits de Qumrân, documents archéologiques de premier plan, retrouvés dans une grotte en Palestine cisjordanienne, près de la mer Morte. L'étude de ce dossier est passionnant, mais approfondir ici s'avérerait trop exhaustif. Considérez au mieux cette réflexion comme une hypothèse plausible, au regard du sens mystique que revêt l'arithmosophie. Notez également que nous observons la pratique de cet art dans la tradition kabbalistique juive. Sur le plan matériel, les déductions se doivent d'être faites avec beaucoup de prudence. Mais sur le plan intellectuel, la filiation philosophique est pour moi frappante. (...)

Cf. M. Martin Hengel, *Les manuscrits de Qumrân et les origines chrétiennes*, publié en 2003 dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 147–4 pp. 1435–1445

8 → L'octogone, l'union de deux carrés. Symbole de l'action (premier carré) et de la réaction (deuxième carré). Cela peut évoquer le principe de causalité, le mouvement, le temps, et par extension, des lois de la nature.

9 → Trois puissance trois ! *L'esprit tridimensionnel.* Les interprétations possibles couvrent un grand nombre d'analogies en rapport avec la métaphysique.

>><<>><<>><

Nous avons un langage symbolique avec des traductions. Allons un peu plus loin et donnons du sens à des vérités universelles comme (pourquoi pas) **1** + **2** = **3** :)

1 + **2** = **3** ; *un sujet (1) dans son rapport à l'Autre (2) crée/est une pensée (3)*

3 – **8** = **–5** ; *une pensée (3) qui nie les lois de la nature (–8) produit de l'inhumanité (–5)*

4 – **6** = **–2** ; *une action (4) qui manque d'harmonie (–6) mène à la négation de l'Autre (–2)*
Qu'observerions-nous si nous calculions la part de la Création qu'il y a en toute chose ? Il suffit de diviser n'importe quel nombre par **7**.

1 / **7** = 0,142857142857142857…
12 / **7** = 1,714285714285714285…
12345 / **7** = 1763,571428571428571428…

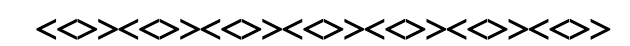
Une curieuse « signature » apparaît dans le développement des décimales : **1 4 2 8 5 7**

Que signifie-t-elle ?

1	(Sujet)
4	(Matérialisation)
2	(Réel)
8	(Lois de la nature)
5	(l'humanité)
7	(Création)

Nous pourrions tenter : « Je suis la Création qui a façonné le réel, les lois de l'Univers ainsi que l'humanité ». Il y a de quoi être quelque peu secoué, d'autant plus que ces subtils messages proviennent d'un monde transcendant. Voilà pourquoi le pythagorisme eut une telle influence ! Sa mystique était pour le moins déroutante...

Fun fact : la genèse arithmosophique contient 6 nombres. Dans la Torah, Dieu créa l'univers en 6 jours... et se reposa le 7è !



J'espère que vous avez apprécié ce petit détour ésotérique. Comme vous vous en doutez, ce n'est pas le genre de choses qui se voit aussi frontalement dans le milieu académique. Seule Simone Weil, à ma connaissance, y consacra une aussi grande partie dans son travail philosophique[80]. Et, c'est bien dommage, sans cette mise en bouche, il est impossible de comprendre Platon. L'influence de ce dernier fut telle, qu'elle façonnera les esprits des siècles durant... jusqu'à nos jours !

---

[80] Simone Weil (philosophesse française), *La Connaissance surnaturelle*, ouvrage publié en 1950 par Gallimard.

Platonisme

*

Chez Pythagore, le nombre formait la brique d'un langage mystique qui s'articulait autour de symboles géométriques. Chaque symbole portait en lui-même une sémie universelle, pouvant être adaptée à n'importe quel contexte, grâce à l'interprétation et aux raisonnements par analogie. Dans les écrits de Platon, ces formes géométriques sont devenues les *Formes intelligibles*, et, leur sémie est nommée *Idée*. Voilà les origines de la théorie des Idées de Platon.

Pour résoudre ce paradoxe logique entre les propriétés du langage et celles du réel sensible, Platon proposa une solution d'inspiration pythagoricienne, qu'il illustra avec son allégorie de la Caverne[81]. Les vérités se situeraient dans un *monde intelligible* où se trouveraient les Idées. Quant au *monde sensible* (réel sensoriel), il en serait une projection imparfaite et éphémère. Il ne serait qu'une illusion que nous prendrions pour la « réalité ». Ainsi, toutes les beautés que nous voyons ici-bas ne seraient que des copies imparfaites de l'Idée du Beau, qui existerait éternellement et immuablement dans le monde intelligible. Vous voyez maintenant pourquoi l'art de la définition était aussi important : c'était une façon d'atteindre ce monde fantastique (heu, par la pensée, il n'y a pas d'usage de drogues) !

Hélas, la théorie de Platon – aussi séduisante soit-elle – souffrit de plusieurs problèmes. Pour commencer, le statut des Idées. Pour notre philosophe, un concept n'était pas une création de l'esprit, mais une Idée immuable et éternelle qui existait *en soi*. Ce

---

81 Livre VII de *La République*. Traduction de Luc Brisson et Georges Leroux publiée en 2008 par les *Éditions Gallimard*.

point de vue conférait à la langue un statut particulier, car, elle devenait elle aussi immuable et éternelle dans son rapport à la vérité. Bien plus tard, d'aucuns ont imaginé qu'il pouvait exister une grammaire universelle, à l'instar de Noam Chomsky, que nous pouvions observer dans n'importe quelle langue, peu importe les époques, qu'elles fussent passées, présentes ou à venir. Cette conception idéaliste des langues se heurta à des études de terrain menées par plusieurs linguistes. Les données sont sans appel. Il n'y a aucune universalité d'aucune sorte en matière de linguistique[82]. Les langues parlées ne sont pas universelles et connaissent des évolutions culturelles (et scientifiques). Ne serait-ce que pour l'Idée du Beau, nous savons grâce à l'histoire de l'art et à l'anthropologie que les canons esthétiques ont évolué à travers les âges. Les débats entre philosophes ont toutefois perduré, donnant lieu à la *querelle des universaux* au Moyen Âge :

« Qu'est-ce que la querelle des universaux ? On considère habituellement comme un débat sur la valeur et la portée des idées générales (*universalia*). On y distingue trois écoles (...) : les réalistes affirment que l'idée générale est dans la chose (*in re*) avant que d'être dans notre esprit ; les conceptualistes (ou réalistes modérés) posent que l'idée est d'abord dans notre pensée (*in mente*) et qu'elle s'applique à la réalité ; enfin les nominalistes nient que l'idée générale puisse s'appliquer à la réalité, car la réalité est peuplée de choses singulières individualisées, tandis que les universaux, comme leur nom l'indique, ont portée générale. »[83].

---

[82] Michael Dunn (Uppsala University), Simon J Greenhill (Max Planck Institute for the Science of Human History), Stephen C Levinson (Max Planck Institute for Psycholinguistics), Russell D Gray (Max Planck Institute for Evolutionary Anthropology), *Evolved Structure of Language Shows Lineage-Specific Trends in Word-Order Universals (language phylogenies project)*, article publié en 2011 dans la revue *Nature*.

DOI : 10.1038/nature09923

Toute l'Histoire de la philosophie en Occident porte sur une problématique fondamentale : elle est celle du temps et de notre rapport à lui. Comment penser une vérité véhiculée par un langage ou un protocole de communication figé, dans un monde toujours en devenir ? Comment penser correctement les lois de la nature dans une réalité éphémère ? D'où l'antique débat entre Parménide d'Élée pour qui tout *est* de manière éternelle et immuable, et Héraclite d'Éphèse pour qui tout s'écoule et devient autre. Fait est que ces deux points de vue se tiennent. D'une part les lois de la logique ne changent pas, et d'autre part, comme dit le proverbe : « on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve ». Comment résoudre un tel paradoxe ? Platon opta d'une certaine façon pour la position de Parménide.

Aristote apporta la meilleure contre-argumentation au système de Platon[84] : il n'y a aucun lien de causalité entre des Idées, des concepts, des modèles, avec des phénomènes physiques[85]. Quid de l'Idée du Temps ? Il y a contradiction dans les termes à concevoir le temps comme une réalité immuable. Vers la fin de sa vie, Platon tenta de répondre aux paradoxes inhérents à son système dans son texte *Parménide* ; texte qui influencera Plotin[86] (cf. sa théorie sur l'Un et le Multiple). La critique d'Aristote, basée sur une réflexion causale, fera de lui l'un des pères de la « pensée scientifique ». Notre paradoxe entre les propriétés du langage et du réel n'est cependant pas réglé. Peut-être que notre approche n'est pas adéquate. Que faire ?

---

83 Jean-Claude Piguet (philosophe), *La querelle des universaux et le problème contemporain du langage*, article publié en 1969 dans la *Revue de Théologie et de Philosophie*, 3e série, Vol. 19, N°6 (1969), pp. 392–411

84 Aristote, *De Anima* (Traité de l'Âme), section III, 4, §9 (430a).

85 Aristote, *Métaphysique*, Livre Delta, 1010a.

86 Plotin, *Ennéades V*, Livre I.

Nous pouvons opter pour un autre pole de la triade philosophique, et placer la pensée au cœur de notre réflexion.

Telle fut l'impulsion de Descartes : cette coruscante épiphanie le mena à la rédaction de ses *Méditations Métaphysiques*, qui proposèrent une méthodologie novatrice ainsi qu'une pensée qui marquèrent un tournant décisif dans l'Histoire de la philosophie occidentale !

Cogito ergo sum

*

Descartes s'interrogeait sur les fondations de nos connaissances. De quoi sommes-nous véritablement sûrs ? Vous l'avez deviné, c'était un conspirationniste avant l'heure ! Héhé... Avant de foncer dans l'élaboration d'un énième système philosophique, il commença par *douter.* Le doute cartésien n'était pas une simple perplexité sur l'état de la connaissance de son époque : c'était un doute méthodique et *radical.* Il partit du principe que tout ce qu'il croyait savoir était du bullshit, et se posa la question suivante : *de quoi suis-je réellement certain ?* Terrible question existentielle. Puis est arrivé le déclic : *cogito ergo sum !*

Le philosophe était en train de *penser* et fit de ce constat une certitude apodictique. De là, il pouvait déduire que quelqu'un ou quelque chose pensait. Tout effet est précédé d'une cause. L'action de penser justifie donc l'existence d'un être ou d'un sujet pensant. *Je pense donc je suis.* La certitude de notre propre existence n'est que le point de départ, car de cette vérité, comment justifier que tout ce qui nous entoure existe bel et bien ? Qu'est-ce qui nous dit que tout ce que nous voyons et expérimentons ne serait pas une illusion créée de toute pièce par notre esprit ou un malin génie ? Sommes-nous comme dans le film *Matrix* des sœurs Wachowski ?! D'un point de vue philosophique, une telle hypothèse serait une catastrophe, puisqu'aucune vérité universelle n'existerait ; la pertinence de tout raisonnement ou démonstration s'effondrerait. Tel est *l'écueil du solipsisme.*

Quelle est la solution de Descartes ? Il s'est aperçu que l'idée de Dieu était *naturellement* présente en lui (l'anthropologie et la sociologie n'existaient pas encore). Comme Dieu est le père de la Créa-

tion, c'était donc Lui qui avait placé l'Idée de Sa présence dans son esprit. Raisonnement imparable ! Descartes conclut qu'il pouvait donc faire confiance à Dieu, et considérer que tout ce qui l'entourait existait *réellement*. Cette démonstration ne convainc pas les philosophes des générations suivantes. Il y a eu des peuples animistes chez qui une telle idée était étrangère[87]. Décréter que ce qui est donné à nos sens est le fruit d'une Création divine, sans plus de preuves ou de justifications, n'est pas recevable au regard de la raison. Cela constitue au mieux un argument d'autorité. Enfin, il oublie les expériences dans lesquelles nos sens nous trompent. Ce n'est pas pour rien si le réel était souvent assimilé à une illusion dans l'Antiquité.

Et vous, avez-vous une piste ? Par quel chemin passeriez-vous pour résoudre notre affaire ? La suite au prochain épisode ! Ouip, j'ai inventé le cliffhanger philosophique ! :)

---

[87] Edward Burnett Tylor (sociologue, anthropologue), *Primitive Culture*, vol. 1, ouvrage publié en 1871 par la maison d'édition londonienne *John Murray*, chapitre XI, *Animism*.

*

Réfuter le solipsisme consiste à démontrer qu'une composante de notre réalité subjective existerait en dehors de notre esprit. Il faut mettre en avant un phénomène quantifiable (observable par tous), et qui existerait aussi indépendamment de nos propres perceptions sensorielles. Ma réponse s'inspire de l'esthétique transcendantale de Kant[88]. Et, ce phénomène est... *le temps !*

Notre pensée ne peut pas être à l'origine du temps puisqu'elle en est tributaire. Il n'est pas possible d'être la cause d'une chose (cela implique qu'elle n'existait pas avant d'être créée), tout en étant dépendant de cette chose (qui implique son existence avant d'être créée), sinon ce serait absurde. Le temps doit avoir une existence indépendante et antérieure à la pensée. Le temps pouvant être mesuré, nous déduisons que ce qui est hors de notre esprit peut être étudié objectivement. Voilà pourquoi il est possible de nous entendre sur la valeur d'une temporalité, même si nos vécus subjectifs sont radicalement différents.

La démarche philosophique de Descartes est à double tranchant. Indubitablement, elle apporta de riches horizons de réflexions. Il m'est difficile de ne pas citer la princesse Élisabeth de Bohême[89], qui fut parmi ses premières lectrices à critiquer son dualisme métaphysique. Comme nous l'avons vu, le déroulement de la

---

88 Emmanuel Kant (philosophe), *Critique de la raison pure* (Kritik der reinen Vernunft), version corrigée publiée en 1787.

89 La correspondance par lettres entre Descartes et Élisabeth débuta en 1643 et se prolongea jusqu'en 1649.

pensée cartésienne mène à une impasse. Et plus fondamentalement, c'est son doute méthodique qui présente des contradictions insolubles. Faire table rase de tout ce que nous croyons savoir implique de remettre en cause toutes nos expériences passées. Cela inclut notre acquisition du langage ! Un doute radical ne permettrait plus de penser. Si vous retirez le réel, il n'y a plus aucune pensée possible, nous pataugeons dans le vide. C'est pourquoi d'autres philosophies sont apparues, optant pour une autre approche : *l'expérience !*

Acquérir notre savoir en nous basant sur l'expérience fait sens. En sciences, l'expérience garantit l'accès à la connaissance. Et d'un point de vue plus subjectif, c'est l'expérience qui donne sens à notre existence. Pour un individu, qu'est-ce que la vérité au sujet de l'amour ? Est-elle dans l'intellectualisation ou dans ses sentiments et son vécu ? Ainsi est né l'empirisme de Hume, en franche opposition avec le cartésianisme. Considéré plus tard comme le père des sciences humaines, ce philosophe écossais marqua les esprits tant sa thèse mettait à mal les ambitions de la science[90] !

À l'instar de Descartes, Hume avait placé l'Homme au cœur de sa pensée. Comme c'était de l'Homme que naissait la connaissance, alors comprendre l'Homme revenait à comprendre la façon dont celui-ci bâtissait *son* savoir. Factuellement, l'Homme n'était clairement pas guidé par sa raison. Il vivait selon ses passions, et se bornait à son expérience et intérêt personnels. Les anciens grecs avaient même un terme pour désigner le fait d'agir contre son meilleur jugement : l'acrasie.

Hume savait qu'il n'était pas possible de déduire des vérités universelles à partir de son seul vécu, sans quoi, cela aurait constitué un sophisme de généralisation hâtive (*problème de l'induction*). Son

---

[90] David Hume (philosophe), *Traité sur la nature humaine*, ouvrage publié entre 1739 et 1740.

interprétation a donc été de nier la possibilité d'accéder à de telles vérités. Quiconque prétendrait y arriver, serait victime d'un leurre. Si nous observions une récurrence, comme un coucher de Soleil, rien ne nous garantirait dans l'absolu que le Soleil se coucherait à nouveau le lendemain. La connaissance scientifique ne serait que la connaissance imparfaite de l'Homme, sans aucun caractère universel : ce qui est vrai aujourd'hui d'un point de vue humain pourrait être faux le lendemain du point de vue de l'Univers. Ouch !

Ses arguments sont redoutables. Fait est qu'il est rigoureusement impossible d'accéder à de grands principes (causalité ou non-contradiction) par le truchement de notre seule expérience sensible. Et, c'est Kant qui lui répondra, déclarant que ce dernier l'aurait réveillé de son sommeil dogmatique. La « petite » réponse a nécessité l'écriture d'un « petit » pavé de 600 pages « *Critique de la raison pure* », publiée la première fois à l'âge de 57 ans. Voilà. Cela pose les termes. Cela donne une vague idée de l'ampleur de la tâche ! En ce qui nous concerne, je vais passer par un chemin de traverse, le but n'étant pas de faire un cours sur Kant. Nous avons vu que le temps ne découlait pas de notre imagination. C'est un bon début ! Nous savons que le temps est une donnée objective, existant en dehors de toute subjectivité. Dès lors, comment résoudre ce problème épistémologique de l'induction ? La méthode est toujours la même : passer par les définitions.

À ce stade de notre étude, s'il n'est pas encore possible de saisir la nature profonde du temps, il est cependant aisé d'en ébaucher une définition fonctionnelle. Le temps se présente à nos sens par le caractère éphémère des choses qui nous entourent : le temps est le « moteur » du changement. Mais c'est quoi un changement ? Toute transition d'un état du réel vers un autre. Et, de s'apercevoir qu'une transition ne s'opère pas n'importe comment : elle nécessite une condition initiale (cause) pour basculer vers un nouvel état (ef-

fet). C'est ce lien entre *cause* et *effet* que nous appelons *principe de causalité* et qui assure la chronologie des événements (passé – présent – futur). Donc ? Le temps est notre perception concrète du principe de causalité. La démonstration suivante se base sur un raisonnement *modus ponens*[91], à savoir que si le temps est une donnée objective et universelle, et si le temps est lié au principe de causalité, alors ce principe doit également être une donnée objective et universelle. Cela plaiderait en la faveur d'une certaine conception platonicienne ou idéaliste, or c'est le serpent qui se mord la queue, puisque nous avons vu que ce courant de pensée conduisait à une impasse ! Comment se sortir de ce bourbier ?

---

[91] Il s'agit d'un syllogisme de la forme :

(A ⇒ B) et (B ⇒ C) ; donc (A ⇒ C)

*

Quiconque a étudié l'histoire de la philosophie a vécu cette frustration des impasses. Nous lisons machin, il a des arguments sympas, et c'est bon pour nous ! *Où est-ce qu'on signe ? C'est vendu !* Puis, nous découvrons les critiques d'un autre courant, et qui sont souvent hautes en couleur. Dès qu'il s'agit de déboulonner les vieux de leur piédestal, ça ne fait jamais dans la dentelle. Il en va aussi de sa crédibilité : pour avoir la prétention d'apporter quelque chose de neuf dans une discipline pluri-millénaire, il ne faut pas avoir peur de sortir l'artillerie lourde ! Or, en tant que simple passionné par les grandes questions de l'existence, cela n'aide pas à y voir clair. Nous nous doutons que ce nouveau courant n'échappera pas à la critique, et ainsi de suite... Nous nous consolerons en nous disant que c'est cette dynamique qui permet à la philosophie d'évoluer, à l'instar de n'importe quelle science. Sauf que... Non !

Il n'existe que trois axes possibles menant à la philosophie ou à la connaissance :

A. Optez pour le pôle du langage : cela mènera vers une forme d'idéalisme. Ce courant sera pertinent puisque l'art de la définition et le travail sémantique permettent d'accéder à des vérités universelles. Hélas, il y a une impasse théorique dans cette incapacité à résoudre certains paradoxes, à commencer par les propriétés radicalement différentes entre langage et réel.

B. Optez pour le pôle de la pensée comme je l'ai fait avec Descartes : cela mènera vers une forme de rationalisme. Ce courant sera

pertinent puisque la raison est l'outil principal pour accéder à la connaissance. Hélas, nous nous retrouverons là aussi dans un écueil (le solipsisme). D'une manière générale, vous constaterez une incapacité à justifier les grands principes de la raison (non-contradiction, causalité), ce qui est ironique de la part de chantres de la rigueur, de la « bonne méthode », et j'en passe !

C. Optez pour le pôle du réel (la sphère de l'expérience) : cela mènera vers une forme d'empirisme. Ce courant sera pertinent puisque l'expérience est souvent incontournable dans l'accès à la connaissance en sciences. Or, il y a une impasse théorique présentée par Hume avec le problème de l'induction. En y répondant, nous sommes retournés au point A ! Il n'y a aucune évolution, nous avons fait une boucle ! Ouep, n'ayons pas peur de le dire : « cheh ! ».

En basant notre réflexion sur un seul pôle de la triade, l'impasse théorique est inéluctable. La solution est donc simple : opter pour une pensée *structuraliste*. Notre rapport à la « vérité » doit être considéré depuis la triade dans son ensemble ! Par conséquent, intéressons-nous au cœur de celle-ci, *l'être*, qui assure la cohérence entre ces trois axes.

*   *

*

Exercice n°4

Fermez les yeux. Relaxez-vous en portant votre attention sur votre respiration. Inspirer et expirer calmement.

(Ouip, toujours toujours la même routine !)

Nous allons passer à un exercice philosophique.

En aucune façon il ne faudra vous aider d'Internet ou d'un livre ou d'un dictionnaire. Vous êtes suffisamment doué(e) pour réaliser ce petit challenge. Il s'agit ici de réveiller votre esprit, pas de lui faire un travail de collecte d'informations !

Essayez de définir ce qu'est le bien. Il doit s'agir d'une définition courte, précise et simple. Un enfant doit être en mesure de la comprendre.

Si vous ne savez pas par où commencer, imaginez cet écran noir du précédent exercice, et laissez-vous guider par les images, écoutez l'inspiration. Concentrez-vous sur la question : « qu'est-ce que le bien ? » ; puis lâchez prise !

Prenez le temps nécessaire, vous n'aurez de compte à rendre à personne. Lorsque vous aurez votre définition, il y aura d'autres étapes. Je vous demanderai de persévérer, de voir ça comme un jeu. Il n'y a rien à gagner, c'est juste une gymnastique de l'esprit, mais qui vous transformera à jamais.

Les plus sceptiques d'entre-vous ricaneront : si la philosophie apportait quoi que ce soit de sérieux et de concret dans nos vies, ça se saurait ! Je me permets donc une digression…

Quand j'ai abordé les origines de la philosophie, j'avais à cœur de démontrer son caractère universel. Que vous soyez Africain, Américain, Asiatique, Européen, Inuit, Océanien, voire Extraterrestre, votre esprit sait raisonner. Il a les outils pour se tourner vers ce qui est vrai ou juste, et vivre en harmonie avec les autres et son environnement.

Hélas, je me suis rendu compte d'une anomalie. Dans cette brève histoire de la pensée humaine, il n'y avait que des « couilles » ! De l'Antiquité, nous n'avons aucune trace écrite des philosophesses. J'ai tenté de rectifier le tir à mesure que nous avancions, les références féminines demeuraient modestes. Contrarié, j'ai cherché des explications, et elles sont historiques.

En France, l'enseignement de la philosophie était interdite aux femmes. Le pouvoir avait conscience que philosopher rendait l'esprit libre. Redoutant l'émergence d'une émancipation intellectuelle et politique des femmes, il leur a interdit l'accès au savoir[92]. Chose est sûre, nous ne réalisons pas toujours la puissance de l'esprit et de la pensée. Ceux qui dirigent et contrôlent les population – eux – en sont conscients. C'est pourquoi vous devez vous affranchir des conséquences de leurs mauvaises décisions, vous devez retrouver *ce* goût de la liberté.

Revenons à votre définition ! Les prochaines étapes ressembleront à un algorithme. Il faudra tester la solidité de votre vérité universelle. Tout d'abord, essayez de repérer si vous employez d'autres concepts,

---

[92] Annabelle Bonnet (philosophesse et sociologue), *La barbe ne fait pas le philosophe*, essai publié en septembre 2022 par CNRS Éditions.

et tentez de les définir ! L'intérêt de la manœuvre est de vous assurer que votre pensée n'est pas circulaire. Un exemple enfantin mais qui illustre bien la chose : le bien c'est de ne pas faire le mal. Et c'est quoi le mal ? C'est de faire le bien !

Ensuite, recherchez des exemples qui invaliderait votre définition. C'est une étape difficile, elle implique de ne pas être complaisant avec soi-même. Quand il s'agit de systèmes entiers, et que nous nous apercevons un peu tard qu'il y a un problème, bah... Cela peut conduire à des dépressions existentielles !

C'est pourquoi il faut vous entraîner encore et encore, et si possible en vous amusant. Il faut le faire pour le fun, pour le challenge. Avec l'habitude, vous finirez par ne plus prendre les choses trop à cœur, il y aura un recul « naturel ». Cela fera de vous une grosse chieuse ou un gros chieur, mais personne n'aura de prise sur votre manière de penser !

V

.: ONTOLOGIE :.

Troisième synthèse

*

Le destin de l'humanité est « mystique ». Née dans l'ignorance, les plus influents ont imposé leurs systèmes de pensée. Changez une manière de penser et le mode de vie changera. Apportez une réponse fausse à une question fondamentale et vous mettrez fin aux quêtes existentielles. Un individu persuadé qu'il ne lui est plus nécessaire de réfléchir, finira par ignorer ou oublier la valeur de sa propre vie. À terme, il sera prêt à tout accepter, même l'inacceptable.

Autant une machine est capable de faire des calculs considérables et d'emmagasiner des masses d'informations, autant cette efficacité ne saurait faire d'elle une entité intelligente. Une machine n'a pas de recul sur ses données, elle les traite via des programmes dont elle suit mécaniquement les lignes de code. La machine n'a pas de libre arbitre et, pour cause, ce n'est qu'un outil. La différence capitale entre l'Homme et la machine réside dans sa faculté à se remettre en question. Ne pas accepter l'information, rejeter certaines formes de pensée et agir indépendamment de toute volonté extérieure. Sans quoi, que serait l'humain ? Un simple outil. Une fonction au service d'un système.

Les questions existentielles font peur car nul ne veut voir qu'il est né et mourra dans une cage, qu'elle soit dorée ou de souffrance. Cependant, même si cette ignorance existentielle a fait choir l'humanité à de nombreuses reprises, celle ou celui qui écoute sa véritable nature et qui décide de comprendre les grandes lois de l'Univers pourra se libérer et accéder à *toute* vérité.

Être

*

Dans l'antique région de Campanie[93], Xénophane de Colophon fonda l'école éléatique[94]. Selon Eusèbe de Césarée[95], Xénophane serait le fondateur d'une lignée philosophique qui embrassa d'illustres penseurs tels que *Parménide d'Élée*, *Mélissos de Samos*, *Zénon d'Élée*, *Leucippe*, *Démocrite*, *Protagoras*, *Nessas de Chios*, *Métrodore de Chios*, *Diogène de Smyrne*, *Anaxarque* et *Pyrrhon*[96].

Parménide d'Élée y développa la *science de l'être en tant qu'être*. Considéré comme étant le père historique de l'ontologie, ce mot n'est cependant apparu qu'en 1613, sous la plume du professeur Goclenius[97]. Il y aurait beaucoup à dire au sujet d'Anaximandre qui aurait eu Pythagore comme disciple, selon Porphyre[98]. Il aurait aussi enseigné à Mélissos de Samos, avant que celui-ci ne parte pour l'école éléatique. Mélissos apporta d'importantes contributions à la pensée de Parménide, y ajoutant de nouveaux concepts tels que *l'infini* (que nous retrouvons dans les enseignements d'Anaximandre et de Pythagore). Il fut le dernier héritier de cette tradition philoso-

93 Région située au sud de l'Italie actuelle.

94 Au VI[e] s. av. notre ère.

95 Théologien du IIIe-IVe s., évêque de Césarée en Palestine (il est parfois nommé *Eusebius* en latin).

96 Eusèbe de Césarée (citant les propos du péripatéticien Aristoclès), *Praeparatio Evangelica*, Chap. XVII.

97 Rudolf Goclenius l'Ancien, *Lexicon philosophicum*, voir l'article « Abstracio ».

98 Porphyre, *Vie de Pythagore*, §Anaximandre.

phique, et, je me devais de le mentionner : son syncrétisme a eu une influence inestimable sur mon travail. Bien avant que je n'étudie par moi-même les attributs de l'être, Mélissos de Samos avait déjà fait le job il y a plus de 2400 ans !

Parménide définissait la notion de l'être par une tautologie : *l'être est*[99]. Le raisonnement est circulaire, mais de cet axiome, il déduisait que le *non-être n'est pas*. Le néant ne peut pas exister. Affirmer que le néant *est*, revient à poser une implication logique entre une *absence d'être* et le *fait d'être*, ce qui découle sur une contradiction. De plus, il est impossible de penser ou de se représenter le néant. Dès que cette notion apparaît dans notre esprit, elle devient quelque chose, ce qui contredit sa définition.

Grâce à cette apagogie[100], nous pouvons déduire que le principe logique de non-contradiction découle de la *nature* de l'être. Comme il ne peut pas être contradictoire, il doit porter ou contenir en lui-même (dans sa structure) ce premier principe de cohérence. En outre, il devient aisé de déduire ses attributs grâce à des démonstrations logiques. Maintenant que la base est là, allons-y avec alacrité ! Cependant, rappelez-vous de *l'illusion du savoir* : ce n'est pas parce qu'un mot et une définition existent qu'ils nous garantissent de *réellement* connaître quoi que ce soit. Il nous faut faire preuve de rigueur et d'esprit critique.

En effet, la notion de l'être, avant de représenter une quelconque réalité, est... un mot ! Il est un produit du langage, et plus particulièrement d'une langue, qui est le grec ancien. Cela a son importance car notre pensée ne s'exprimera pas de la même manière si nous optons pour telle ou telle langue. La structure du grec ancien

---

99 Paul Tannery (historien des sciences), *Pour l'histoire de la science hellène*, Paris, Félix Alcan, 1887. Voir le chap. IX, *FRAGMENTS DE PARMÉNIDE*, *Sur la vérité*, p. 244.

100 L'apagogie est une démonstration par l'absurde.

permet la création de substantifs (noms) à partir de verbes. Nous avons dans une moindre mesure quelques exemples en français : *rire* et *le rire* ; *parler* et *le parler* ; etc. Avec des tournures comme « un boire » : ça sonne un peu space ! Or, c'est dans ce même esprit qu'il existe « le philosopher », en calquant la structure grammaticale du grec ancien sur celle du français. Et c'est ainsi que nous nous retrouvons avec « l'être », substantif né de notre verbe « être » !

Certes, si j'écris : « Regardez cet être exceptionnel ! » ; le mot « être » est bien un substantif, et vous n'avez pas eu besoin de blablah autour du grec ancien pour saisir le sens de la phrase ! Or, hé bien... Méfiez-vous car nous ne parlons pas de la même chose. L'être dont il est question doit être compris comme un *principe*, il ne s'agit pas de quelqu'un ou de psychologie. C'est le « fait d'être » appréhendé en tant qu'*essence*. Dans le corpus philosophique, cette notion est traditionnellement décrite comme étant la plus abstraite de toutes, ce qui est souvent problématique tant les interprétations peuvent être difficiles.

Bien sûr, le rôle d'une langue est de véhiculer une pensée, il ne faut préjuger de sa valeur sous prétexte que le véhicule ne correspondrait pas à nos habitus. L'être est peut-être un bon principe. Or, nous pouvons d'ors-et-déjà arguer que justifier l'existence d'un principe en se basant sur du langage relève du discours performatif. Ce n'est pas parce que le mot « licorne » existe que l'animal existe de manière mesurable, concrète, objective. Quant aux démonstrations, elles constituent en l'état une pétition de principe. En posant l'être comme vrai, nous obtiendrons des assertions fausses dès que nous chercherons à le contredire. Est-ce que cela démontrera que la prémisse initiale était vraie ? Non, le raisonnement derrière est juste circulaire.

Quelles sont les premières leçons à en tirer ? La notion de l'être ne peut se satisfaire d'une définition fonctionnelle. Pour le formuler de façon triviale, affirmer que l'être *est* veut tout et rien dire.

Sa définition nécessite une analyse sémantique afin de saisir au mieux (concrètement) sa structure.

*

Pour l'analyse des sémies du verbe *être,* je m'appuierai dans un premier lieu sur la langue bretonne. Cette dernière possède cinq formes d'être au présent. Ce sont autant de nuances sémantiques que je ne retrouve pas explicitement à l'usage en français.

Selon s'il s'agit d'une propriété essentielle ou accidentelle, il existe deux formes d'être pour qualifier quelqu'un ou quelque chose.

1. « Elle *est* la championne de France de 2020. »

(*Eo*) Le verbe *être* désigne un attribut essentiel, cela ne changera pas.

2. « Il *est* excité par cette bonne nouvelle ! »

(*Zo*) Le verbe *être* désigne un attribut accidentel, c'est un état transitoire.

Si ce qui est qualifié est indéfini, c'est une autre forme qui sera employée (*ez eus*) :

3. « Il *est* des personnes très étranges ici ! »

Comprendre : *il y a* des personnes... Notez qu'il est curieux de passer par le verbe avoir pour signifier de l'être (*there is*) !

Nous avons une quatrième forme en relation avec le temps ou l'espace (*emañ*) :
4. « Il *est* à Toulouse » ou encore « Il *est* midi ».

Nous retrouvons une nuance assez similaire en espagnol avec *ser* et *estar*. Enfin, notons une dernière forme pour les fréquences, les habitudes, etc. (*vez*) :

5. « Elle *est* souvent en avance ! ».

Vous conviendrez que le sens du verbe être dans ce dernier exemple n'a rien à voir avec celui des précédents cas mentionnés. Mais cela ne s'arrête pas là. Le verbe *être* peut aussi désigner la possession :

– *Tan 'zo ganeoc'h ?*

En français : *avez-vous du feu ?* Traduction littérale : *du feu est-il avec vous ?*
Cet usage s'éloigne quelque peu de nos précédentes considérations métaphysiques.

Dans d'autres langues, comme le mandarin, le verbe *être* est tout-à-fait dispensable. Cela n'est pas aussi insolite que nous l'imaginerions car si j'écris : « moi très satisfait de vous ! » ; vous constaterez que l'absence de verbe conjugué n'enlève en rien à votre compréhension. Ce constat est plus profond qu'il n'y paraît. Il n'y a pas besoin que l'être soit explicité ou formulé dans une langue pour que nous le *comprenions* ! La raison à cela est que l'être est lié à la définition et au *sens* (sunèmmenon). Définir consiste à dire ce qui *est*. Le principe de la définition est dans la structure de toute langue. Quant au sens, il se dégage de liens ou d'implications logiques.

*

Avec Parménide d'Élée, l'être était opposé au non-être, mais ce n'est pas la seule branche sémantique possible. L'être peut s'opposer au paraître, en ce sens où les apparences sont trompeuses. Là, il devient synonyme de vérité ou d'alètheia (ἀλήθεια). Entendu comme synonyme d'existence, l'être s'oppose à toute idée de mort. Autant nous voyons la contradiction logique dans la proposition « le néant est », autant elle s'évapore dans celle-ci : « la mort fait partie de notre existence ». Parce que c'est ce que nous expérimentons. Bien sûr, il faut nous méfier des apparences, l'être revêt peut-être une dimension particulière ! Notre connaissance est encore balbutiante... Néanmoins, quelle définition de l'être nous est-il possible de dresser, qui soit fonctionnelle et *par compréhension* ?

Tout d'abord, l'être est un *principe*. Que doit-on entendre par là ? En logique, un principe renvoie à une proposition qui ne se déduit d'aucune autre (pour éviter toute pensée circulaire) ; elle représente généralement le point de départ d'un raisonnement (comme un axiome). Il peut également s'entendre comme un élément inhérent à la formation d'un objet, en raison de ses propriétés essentielles. Ces deux approches sont complémentaires (fonctionnelle et sémantique). Le principe de non-contradiction est un *principe*, étant donné qu'il est le point de départ nécessaire (et implicite) à toute communication, à tout raisonnement, à toute démonstration, etc. Cela *signifie* qu'il est un élément essentiel et inhérent à la communication, aux raisonnements, à la démonstration, etc.

Ainsi, l'être est un principe *implicite*, au carrefour de la pensée, du réel et du langage, et qui peut être exprimé par d'innombrables structures d'implications logiques (sunèmmenon). Ce principe ne peut être considéré comme un pur produit de la langue, puisqu'il est lié au sens, à la sémantique, à la définition ; toute abstraction du sens ne permettrait à aucune langue et à aucun système d'exister. Il est nécessaire que l'idée du sens existe de manière *a prio-*

ri pour que soit possible toute communication, et par extension toute connaissance. Même les propos les plus incohérents font sens si nous analysons les diverses implications causales qui en sont à l'origine. C'est d'ailleurs le cœur de la psychologie. Il faut être au clair là-dessus : si par *irrationnel* nous entendons ce qui ne respecterait pas le principe de non-contradiction, alors, cela ne peut exister puisque l'être désigne des structures non-contradictoires (et que tout ce qui ne correspond pas à l'être n'existe pas, par déf.). Le fait que nous ne sachions pas toujours les distinguer n'invalide pas la nécessité du principe de non-contradiction.

Imaginons un cas extrême : une dame âgée affirme que des dragons violets dansent dans son jardin. Si ce qu'elle dit est conforme à ses perceptions, son propos est juste, puisque le lien établit entre son discours et sa perception est vrai. Bien sûr, nous savons qu'il n'existe pas de tels dragons de manière objective, car il n'est pas possible de quantifier une telle réalité. Toutefois, cela n'implique pas que le principe de non-contradiction soit enfreint et qu'il n'existe pas une structure d'implications logiques qui ferait sens autour de ce phénomène. Après examens médicaux, si nous découvrons que cette dame souffre de démence sénile ou de schizophrénie ou qu'elle faisait un AVC, cela expliquerait ses visions, *cohérentes* au vu de son état de santé. Par conséquent, ce qui apparaît « irrationnel » est toujours l'effet de l'ignorance. Et c'est le rôle du philosophe et/ou du scientifique de résoudre ce qui *semble* paradoxal ou incohérent.

Donc ? L'être est un principe cohérent, rationnel, structuré, qui porte sur l'ensemble des réels, pensées et langages possibles. Il est par définition un *Tout*, ce qui nous conduit, à l'instar des anciens philosophes grecs, vers une forme de méréologie[101]. Dès lors, l'être se

---

[101] La méréologie est une branche de l'ontologie qui étudie les relations logiques entre les « parties » et le « Tout ». Elle est une ontologie formelle, qui met en application la logique des prédicats, et qui peut reposer sur divers systèmes formels axiomatiques. Ma réflexion s'est basée sur une dé-

révèle *universel*, par déf. Il est *nécessaire* (inéluctable)[102]. S'il n'existait plus, il deviendrait néant ; or nous avons réfuté la possibilité d'une telle (non-)existence. Par conséquent, nous pouvons déduire que l'être est infini. C'est toujours la même petite musique en guise de démonstration : s'il était limité, il y aurait une frontière qui le séparerait d'autre chose, mais de quoi ? Ce qui n'est pas l'être, c'est-à-dire le néant, n'existe pas. Toute limite deviendrait caduque, puisque *rien* n'existerait au-delà.

Maintenant, si l'être est un ensemble universel, nécessaire et qu'il n'existe rien en dehors de lui-même, alors il n'est tributaire que de lui-même pour exister en tant qu'être. Aucune cause extérieure à lui n'est possible. Il est donc immanent[103]. Cela implique que l'être ne peut pas subir de changements, puisque tout changement est le produit d'une cause. Comme le principe de causalité est lié au temps, nous pouvons avancer que l'être est un principe immuable et *intemporel* ! Une petite récapitulation s'impose !

L'être est un principe logique, universel, nécessaire, infini, immanent, immuable, intemporel, et qui englobe la totalité de ce qui existe. Comme produit du langage, il est structurant, non-contradictoire, porteur d'une cohérence dans notre manière d'exprimer le réel. Toutefois, nous sentons qu'il y a un problème. Le réel tel qu'il est perçu par nos sens est singulier, limité. Les événements sont éphémères, causaux. Encore et toujours ce problème du temps qui revient au galop ! Est-il possible de résoudre ce paradoxe une bonne fois pour toutes ?! Il va falloir s'y coller si nous souhaitons hacker notre futur ! :)

---

marche analytique et déductive, je n'ai pas eu recours à des axiomes.

[102] Du latin *necessarius*, « qui ne peut pas ne pas être » par opposition à *contingent* « qui peut ne pas être ».

[103] Est immanent ce qui est à soi-même son propre principe ; dont l'existence ne dépend d'aucune cause extérieure.

*

Je dois spécifier ma définition du réel : *Tout produit ou résultat possible de nos perceptions sensibles et/ou de l'activité cérébrale ; il est le champ de toute expérience*. Elle s'est voulue efficace en englobant un maximum de cas particuliers, mais cette imprécision épistémique se doit d'être corrigée si nous souhaitons avancer correctement.

Voir quelque chose est un *produit d'une perception sensible* ; réfléchir sur un problème de maths est un *produit d'une activité cérébrale* ; imaginer un animal fictif est un *résultat possible de l'activité cérébrale*. Ces trois cas peuvent être qualifiés de « réel » selon notre définition. Par conséquent, une illusion est aussi « réelle » qu'une mesure scientifique, cela va à l'encontre de tout bon sens. Cependant, en optant comme je l'ai fait pour une démarche *phénoménologique*, en donnant du sens aux choses à partir de la conscience qui fait l'expérience, cette interprétation est sensée. Souvenez-vous de l'effet placebo : seule l'approche phénoménologique permet de saisir la possibilité d'une guérison. Si nous espérions comprendre le réel en nous bornant à mesurer des données sur l'efficacité d'un faux médicament, c'est-à-dire d'un médicament qui n'en est pas un, nous n'irions pas très loin ! Entre *sujet* et *objet*, il y a tout un univers qui est porté par la conscience. Cela étant dit, loin de moi l'idée de faire la promotion d'un quelconque relativisme.

Comme nous l'avons vu, la mesure en science nous permet d'accéder à des données objectives, vérifiables par tous. Or, qu'est-ce que « mesurer » ? C'est une opération consistant à quantifier expérimentalement des choses en les faisant correspondre à un système de

grandeurs abstraites et hiérarchisées. C'est ce que nous faisons avec une règle graduée ; sa graduation représente un système de grandeurs abstraites et hiérarchisées. Bon, tout le monde sait ce que signifie « mesurer », pourquoi s'attarder dessus ? Cela dévoile de subtiles implications. Il y en a au moins trois. La première est que c'est *l'expérience* qui nous permet d'accéder à une certaine objectivité, elle modifie notre rapport au réel, elle permet la prise de recul sur nos premières impressions. La deuxième est que nous changeons de langage pour celui des mathématiques ! Autant il y a une contingence dans les langues parlées, autant le langage des mathématiques est universel. Certes, son système d'écriture et ses symboles varient selon les époques et les cultures, mais il n'en est rien de ses raisonnements et de son propos. Le théorème de Pythagore était vrai dans la Grèce antique, il l'est toujours aujourd'hui – peu importe où nous nous trouvons sur Terre ou dans l'Univers –, et il le sera tout autant demain. La troisième implication est qu'il existe plusieurs types d'expérience : une expérience ne peut à la fois tromper nos sens et être la voie de l'objectivité. Nous devons donc les distinguer !

Le *réel primaire* ou *sensoriel* correspond à nos perceptions brutes. Dans la philosophie de Platon, c'est la notion de *monde sensible* qui est employée ; Descartes ou Leibniz parlent de *perceptions (sensibles)* ; Spinoza préfère le terme d'*affect ; intuitions sensibles* chez Hume, *phénomènes* pour Kant, bref ! Chacun a son vocabulaire, mais vous avez compris l'idée !

Le *réel virtuel* désigne tout produit de notre imagination. Celle-ci, omniprésente dans notre manière de fonctionner, participe à de nombreux processus *inconscients*. Par l'emploi de l'adjectif *inconscient*, il n'est pas question de donner du crédit[104] aux théories psychanalytiques freudiennes[105] ; l'un de ses concepts centraux préfi-

---

[104] Karl Popper (philosophe), *Conjectures et réfutations*, ouvrage publié en 1953.

gurant de plus dans les écrits de Spielrein[106]. Plus récemment, les neurosciences ont mis en exergue un *inconscient cognitif*, sans rapport aucun avec les hypothèses freudiennes[107]. Ce concept sert à désigner les automatismes (liés par exemple à nos opérations cérébrales), nos conditionnements, ce qui relève du système nerveux autonome (comme la déglutition, la sudation, la régulation du rythme cardiaque), etc. C'est dans ce sens-là qu'il faut entendre l'adjectif *inconscient*, littéralement « ce qui est non conscient ». Tel est le cas de la formation du *réel primaire.* Il est le produit brut de nos premières impressions sensibles ; elles-mêmes étant une interprétation de notre cerveau des données parcourant le système nerveux, sous

---

Cf. J. Van Rillaer (psychologue), *La psychanalyse freudienne : science ou pseudoscience ?* ; papier publié en décembre 2012 dans *Science Direct*, Vol. 3, Issue 4, Pages 348–353. DOI : 10.1016/j.praneu.2012.09.001

[105] Sigmund Freud (neurologue), *Die Traumdeutung* (L'interprétation du rêve), ouvrage publié fin 1899.

[106] Il s'agit de la pulsion de mort.

Cf. Sabina Spielrein, *Die Destruktion als Ursache des Werdens*, publié en 1912 dans le journal *Jahrbuch der Psychoanalyse*, IV.

Nota bene : Sabina Spielrein est une femme médecin russe, pionnière dans la psychanalyse des enfants, et injustement oubliée dans les manuels pour ses apports théorique et pratique. Elle a notamment été l'analyste de Jean Piaget.

[107] J. F. Kihlstrom (psychologue cognitiviste), *The cognitive unconscious*, article publié le 18 septembre 1987 dans *Science*, Vol 237, Issue 4821.

DOI : 10.1126/science.3629249

Cf. Allen Esterson, *The mythologizing of psychoanalytic history: deception and self-deception in Freud's accounts of the seduction theory episode*, publié en août 2001, dans *Sage Journals.*

DOI : 10.1177/0957154X0101204704

forme d'impulsions électriques[108]. Cependant, le réel virtuel peut être conscient, et se référera alors à l'ensemble de nos représentations mentales, où seront impliqués la plupart des processus créatifs.

Je distingue l'existence du *méta-réel*. Il est la compréhension objective et universelle du monde qui nous entoure. Il est qualifié de « méta » car il est une construction *abstraite* de l'esprit. C'est tout son aspect contre-intuitif qui est mis en avant : ce réel nous permet d'accéder à une juste conception des choses, et il n'est pas possible de se le représenter *en soi*. Nous pouvons imaginer des cas particuliers concrets, mais sans jamais saisir cette entièreté, qui découle du caractère universel d'une définition ou d'un modèle. C'est la raison pour laquelle il peut parfois y avoir conflit entre *réel primaire* et *méta-réel*. Si nous sommes dans un désert et que nous voyons au loin des anges dans le ciel, il y aura conflit entre ces deux types de réel. Grâce au méta-réel, sachant qu'une très forte déshydratation peut causer des hallucinations, alors nous ne nous laisserons pas tromper par ce mirage, et garderons nos forces pour trouver de l'eau au plus vite. La philosophie, la science, les mathématiques ou la logique relèvent du méta-réel.

Enfin, il y a la *réalité*. Les termes « réel » et « réalité » proviennent de la même racine étymologique latine *realis* (« relatif aux choses concrètes »). Le méta-réel est semblable à une carte routière, et la réalité au territoire dans lequel nous voyageons. Quant au réel primaire, il est notre perception propre de ce territoire. Il ne faut donc pas avoir la naïveté de prendre le modèle pour la réalité, le mot pour la chose, la carte pour le territoire, etc. La réalité ou « le monde qui nous entoure » est le réel primaire commun, inter-sub-

---

108 Dale Purves, George J. Augustine, David Fitzpatrick, William C. Hall, Anthony-Samuel LaMantia, James O. McNamara et S. Mark Williams, *Neurosciences*, ouvrage publié en 2005 par De Boeck Université (Bruxelles), coll. « Neurosciences & Cognition », 3e éd, p. 811 Voir le chap. 5 (« La transmission synaptique »), p. 93–127.

jectif, et qui existe indépendamment de tout méta-réel. Pour cause, un territoire n'a pas besoin de carte pour exister ! Toutefois, si le méta-réel d'un chercheur est suffisamment abouti, son savoir lui permettra d'interagir avec son environnement et de le modifier. Et même si son méta-réel n'est pas partagé par tous, chacun pourra constater les transformations apportées dans leur champ personnel d'expériences. Dans ce cas, nous dirons que ce scientifique a eu un impact sur la *réalité*.

*

Par définition, la pensée (toute représentation du réel) revêt plusieurs facettes. Le simple fait de voir quelque chose (*réel primaire*) est une *pensée* (une représentation de ce quelque chose dans notre esprit). Se souvenir d'un événement ou d'une personne est aussi une *pensée* qui appartient au *réel virtuel*. Puis, un travail philosophique qui appartient au méta-réel est également une *pensée*, mais qui possédera une valeur épistémique bien plus importante. Dès qu'une transition s'opère entre les réels primaires ou virtuels et le méta-réel, tout objet sensoriel ou imaginaire devient dès lors un « fait » (un « méta-objet »), soit une donnée objective, démontrable par l'expérience ou par le raisonnement. Comme je l'ai maintes fois évoqué, les propriétés entre les objets sensoriels et les méta-objets sont contradictoires. Procédons alors par l'absurde : admettons que ces objets n'aient aucun rapport entre eux. Comment est-il possible que nous puissions avoir une quelconque prise sur la réalité ? Notre technologie actuelle est capable de remanier jusqu'à notre génétique, le code-source de notre propre existence biologique[109] ! Il semblerait

---

[109] Les Prix Nobel en 2007 pour Mario R. Capecchi, Sir Martin J. Evans & Oliver Smithies, *pour leurs découvertes de principes permettant d'introduire des modifications génétiques spécifiques chez la souris par l'utilisation de cellules souches embryonnaires.*

par conséquent qu'il y ait ici un lien de causalité. Et pourtant, cette déduction s'avère saugrenue, puisque ce qui est immuable n'est pas soumis au temps, et se trouve en dehors de toute chaîne causale. Un sacré casse-tête, n'est-ce pas ? Il nous faut un nouveau paradigme.

*

J'ai vécu jadis dans le *futur*. Gamin, j'étais persuadé de venir *d'ailleurs*. J'avais de curieux souvenirs d'un lointain passé, qui ne correspondait en rien à ce que j'avais déjà vécu. J'étais terrifié à l'idée d'être cinglé. Heureusement, quelques années plus tard, j'ai lu Platon. Il disait se souvenir de vies passées et je fus rassuré. Aucun universitaire n'avait jamais interprété sa théorie de la réminiscence comme le délire d'un doux illuminé. Puis, au fil des rencontres, je me suis rendu compte que je n'étais pas le seul à vivre cette étrangeté intérieure. Selon moi, nous sommes tous des *étrangers amnésiques*. Beaucoup évoluent dans un monde fictif qu'ils considèrent comme vrai. Hélas, leurs mécanismes psychologiques sont tels qu'il est souvent impossible de leur transmettre des choses *importantes*. À celui qui a vécu dans l'ignorance et le mensonge, les grandes vérités lui apparaîtront comme étant de la folie. Par un jeu d'association avec des milieux ésotériques intellectuellement ravagés, les plus éduqués verront en vous quelqu'un de stupide, telle une brebis galeuse qui n'aurait pas été capable de comprendre les connaissances de base. Or, suis-je un crétin ? C'est fort possible ! D'autant plus que la question s'est déjà posée à moi, dans un contexte assez singulier...

Il y a quelques années, je bossais pour un groupe bancaire. Comme je vomissais leurs pratiques et leur politique, je les avais chaleureusement invité à venir s'expliquer devant le conseil des prud'hommes. Ils m'ont remercié, avec un licenciement expéditif ! Je découvrais le fonctionnement de la justice, et, comme le droit était de mon côté, j'étais confiant... Cette confiance s'est aussitôt envolée

quand j'ai entendu leur défense. Vous savez, tout ce qu'il ne faut pas faire en rhétorique – sophismes, attaques sans fondement réel contre la personne, etc. – ; eh bien l'avocate de la partie adverse n'en a visiblement rien eu à faire ! Ce jour-là, la question s'est posée, dans un contexte insoupçonné. Suis-je idiot ? C'est ainsi que j'ai eu l'idée d'être suivi par une psychologue cognitive spécialisée dans le passage des tests de QI. Je réalise toute la tristesse de la démarche, je n'adhère pas aux interprétations sur le quotient intellectuel, mais je voulais gagner mon procès et restaurer le peu de dignité qui m'avait été volé. Dans la littérature « psy », nous serions surdoué à partir d'un QI de 130. La moyenne théorique étant de 100, je me disais qu'avec un score de 120 – ce que j'espérais obtenir – mon honneur était sauf. Cela aurait démontré que cette avocate se trompait sur mon compte. À cause du stress, je commençais à avoir des problèmes de santé. Mes matins débutaient avec un cocktail de médocs (antidépresseurs et anxiolytiques). Je savais que ce test n'était pas réalisé dans des conditions optimales, mais c'est ce qui me permettait de tenir. Et ? Bah... Les résultats ont enragé la partie adverse !

Et j'ai gagné mon procès :)



Compte rendu du protocole suivant :

Nom :	**REGENT**
Prénom :	**Xavier**
Sexe :	**Homme**
Latéralité :	**Non renseigné**
Lieu d'administration du protocole :	**Non renseigné**
Etablissement :	**Non renseigné**
Nom du psychologue :	**Véronique BURBAN**
Date de naissance :	**19/03/1982**
Date de passation :	**07/06/2013**
Age chronologique :	**31 ans 2 mois 18 jour**

ANALYSE DES RESULTATS

La performance calculée à partir de toutes les notes se situe au ***99,7ème percentile*** *(seules 3 personnes /1000 présentent un tel niveau) ; elle correspond à la zone d'****intelligence « très supérieure »****.*

Le QIT, indice de fonctionnement intellectuel total, est de 142. Il apparaît une très belle homogénéité entre les notes des différents domaines. Les notes du domaine de la compréhension verbale et le domaine du raisonnement se situent à un niveau très supérieur et les 2 autres domaines à un niveau supérieur, limite niveau très supérieur.

❊

Je sais ce que vous devez vous demander. *Ça va les chevilles ?! Et quel est le rapport avec ton paradigme ?* Je me dois d'avoir une relation de confiance avec vous (même si cette relation est à sens unique). Comme je n'ai pas évolué dans le milieu universitaire, mes connaissances sont le fruit d'un travail propre, ainsi que d'enseignements reçus en marge de tout académisme. Or, notre rapport à la vérité est très complexe, et repose injustement sur des arguments d'autorité. Un test de QI tout comme un diplôme n'empêche pas d'écrire des sottises. Cela ne demeure pas moins quelque chose de personnel sur lequel vous pouvez vous appuyer. *Hein ?! N'importe quoi ! Depuis quand faut-il faire confiance à quelqu'un pour*

juger de sa pertinence ? Qu'il prouve ou démontre que ce qu'il avance est correct et l'on avisera ! Certes, vous avez raison. C'est ainsi que je fonctionnais. Or, j'ai appris à mes dépens que c'était un rapport naïf à la connaissance. Compte tenu du fait que la résolution de notre principal paradoxe nécessite l'apport de concepts novateurs, qui n'existent pas encore dans la littérature philosophique ou scientifique, il est impératif que vous saisissiez en amont certaines subtilités sur notre fonctionnement.

Imaginez que vous ayez la possibilité de voyager « dans le temps ». Vous décidez de faire un tour au Moyen-Âge, et, grâce à un traducteur électronique portatif, vous voilà à discuter avec des érudits dans une taverne. Contrairement aux idées reçues, aucun d'entre-eux ne souhaite vous attacher à un bûcher, bien au contraire ! Ils vous posent moult questions, allant de la théologie à la cosmologie. Vous tentez de répondre au mieux. Vous leur expliquez par exemple qu'il n'y a pas âme qui vive à la surface de la Lune, mais certains font preuve d'un fort esprit critique. Avez-vous des preuves de ce que vous affirmez ? Vous n'avez aucune connexion Internet, aucune photographie sur vous, de toute façon ils ne savent pas encore ce que c'est ! Vous disposez juste de votre rhétorique, et bien sûr, vous *savez* que vous avez raison. Cela doit donc être un jeu d'enfant pour leur démontrer que vous dites vrai, non ? Eh bien... Prenez le temps d'y réfléchir !

Tôt ou tard, vous serez confronté à cette troublante conclusion : *impossible !?* Existerait-il des vérités indémontrables ? Pas exactement ! La question à se poser serait plutôt : *comment savons-nous ce que nous savons ?* J'avoue, celle-là fait un peu mal à la tête ! Les implications d'une question aussi absconse en apparence sont difficiles à saisir, c'est pourquoi je vous narre un cas de figure très concret.

M. Ignác Fülöp Semmelweis était un médecin hongrois né en 1818. Spécialisé en obstétrique, il faisait alors face à une forte mortalité. En 1848, près de 18% des femmes et de leurs bébés décédaient des suites d'une fièvre puerpérale. Elle était causée par une infection utérine, sans que quiconque ne sache vraiment pourquoi. À contre-courant des mentalités de son temps, ce médecin ne se résigna pas et dressa une liste d'hypothèses plausibles. Il les testa toutes une par une, en vain ! L'explication arriva après le trépas d'un confrère. C'était un professeur d'anatomie qui, après s'être blessé au doigt avec son scalpel, décéda d'une infection. En réalisant l'autopsie, Semmelweis compris que ce dernier avait subi le même sort que ses patientes ! Il préconisa dès lors de conserver une excellente hygiène, par un lavage systématique des mains. Le taux de mortalité chuta jusqu'à 1,3% ! Ainsi, notre homme reçut les honneurs de l'académie des sciences, sa découverte fut révolutionnaire ! Hum… C'est la fin que j'aurais aimé vous écrire. Ce n'est pas ce qu'il s'est passé. Et c'est là où réside l'intérêt de cette triste histoire : ses pairs ne l'ont pas pris au sérieux. Ils se sont foutus de sa gueule ! Faire chuter une mortalité en se lavant les mains relevait pour eux de la superstition… Impensable !

Quelques années plus tard, Pasteur découvrait l'existence des germes, responsables de la transmission des pathogènes. Nous savons à quel point l'hygiène est importante, alors, que s'est-il passé avec Semmelweis ? Il disait juste. Sa méthode était scientifique. Il a compilé des données sur des années, et ? Son travail n'a pas fait l'unanimité chez ses pairs, car sa découverte impliquait un changement brutal de paradigme. Ce phénomène – l'effet Semmelweis[110] –

---

[110] Mortell, Manfred; Balkhy, Hanan H.; Tannous, Elias B.; Jong, Mei Thiee, *Physician 'defiance' towards hand hygiene compliance: Is there a theory–practice–ethics gap?* article (juillet 2013) du *Journal of the Saudi Heart Association*. DOI : 10.1016/j.jsha.2013.04.003

relève de la psychologie sociale. Il n'a que peu avoir avec l'intelligence, la communauté scientifique était loin d'être idiote, elle a initié l'émergence du positivisme ! Cependant, si vous souhaitez transmettre des informations qui balaient notre compréhension du monde, il sera difficile d'être entendu. Il faut composer avec. Les mentalités n'ont pas changé ! Est-ce que la vérité est une affaire de consensus, tout « scientifique » qu'il peut être ? Si 9 crétins sur 10 se mettent d'accord pour affirmer une connerie, même avec un tampon officiel dessus, cela n'en fera jamais une vérité ! *Même en science ?* Surtout en science !

Dans les années 50, nombre de troubles psychologiques étaient « réglés » grâce à une petite opération chirurgicale. Cela consistait à enfoncer un long pic derrière l'un de vos globes oculaires, pour briser l'os de votre boîte crânienne. Dès que le lobe frontal du cerveau était atteint, le praticien remuait tout ça jusqu'à l'obtention d'un changement de comportement. Cela se manifestait quasi systématiquement par un état déconnecté du patient, proche d'une léthargie irréversible... Que du fun ! L'auteur de cette pratique – le neurologue Egas Moniz – co-reçut le prix Nobel de médecine en 1949 pour – je cite – *sa découverte de la valeur thérapeutique de la leucotomie pour certaines psychoses*. En France, en Suisse et en Belgique, la lobotomie a été administrée principalement sur des femmes[111] jusqu'en 1985. Considérée depuis une poignée d'années comme un acte barbare, elle a fait partie d'un corpus scientifique établi, reconnu et fiable !

Autre exemple dans un registre différent avec Stefano Mancuso. Ce biologiste inventa le concept de « neurobiologie végétale ». Son hypothèse de travail était que certains végétaux pouvaient ap-

---

[111] Louis-Marie Terrier, Marc Levêque & Aymeric Amelot : *Most lobotomies were done on women*, papier publié dans *Nature* (août 2017). DOI : 10.1038/548523e

prendre[112], évoluer[113], avoir de la mémoire[114] et même... communiquer entre eux[115] ! Pour la majorité des membres de la communauté scientifique, de telles idées étaient complètement loufoques. Et pourtant ! Il a fallu aller à contre-courant pour entreprendre des recherches et faire de nouvelles découvertes. Et, elles ont bouleversé notre regard sur le monde végétal que nous *croyions* connaître.

Au-delà de notre conception de la vérité, se pose le problème de sa transmission basée sur une construction sociale. Si vous et moi accordons du crédit à notre communauté scientifique, c'est parce que nous avons un certain rapport de confiance avec. C'est la raison pour laquelle il ne sera pas facile d'être cru sur parole par vos comparses médiévaux. Eux n'ont pas ce rapport de confiance. Et ils n'ont aucune raison de l'avoir ! Vous ne pouvez pas les obliger. Cela ne se décrète pas. Sinon rien ne vous distinguerait d'un tyran qui imposerait ses croyances aux autres. Compliqué, n'est-ce pas ? Alors, imaginez lorsque ce rapport de confiance est entaché par l'incompétence ou des cas de fraudes ! Depuis des années, plusieurs papiers scientifiques publiés en bonne et due forme se sont avérés bons à je-

---

[112] Monica Gagliano, Vladyslav V. Vyazovskiy, Alexander A. Borbély, Mavra Grimonprez & Martial Depczynski, *Learning by Association in Plants*, article (2016) de *Scientific reports*. DOI : 10.1038/srep38427

[113] Monica Gagliano, Michael Renton, Martial Depczynski & Stefano Mancuso, *Experience teaches plants to learn faster and forget slower in environments where it matters*, article publié en (2014) dans le journal *Springer*. DOI : 10.1007/s00442–013–2873–7

[114] J. A. Merkle, D. Fortin, J. M. Morales, *A memory-based foraging tactic reveals an adaptive mechanism for restricted space use*, article (2014) du journal *Wiley*. DOI : 10.1111/ele.12294

[115] Martin Heil, Richard Karban, *Explaining evolution of plant communication by airborne signals*, article (2009) du journal *Cell*. DOI : 10.1016/j.tree.2009.09.010

ter ! Dès que nous tentions de refaire les expériences, c'était un échec. C'est en 2005 que Ioannidis – professeur et chercheur en médecine – découvrit l'ampleur de la douille[116]. En 2016, une vaste étude est menée sur 1500 scientifiques. Plus de 70% d'entre-eux avouent avoir été incapables de reproduire l'expérience d'un autre en suivant rigoureusement son protocole[117]. Ce phénomène a été baptisé la *crise de la reproductibilité*.

Par conséquent, à moins d'imaginer que « les gens » seraient sous-éduqués ou qu'ils n'auraient pas le « goût du vrai »[118], pourquoi s'étonner de ce désamour populaire pour la science ou de « sa » vérité ? Quand nous nous souvenons des scandales sanitaires passés, c'est une attitude plutôt saine[119]. Se posent alors d'épineuses questions dans le domaine de l'épistémologie : comment bâtir une connaissance scientifique qui soit toujours digne de confiance ? La question de la méthode est d'autant plus légitime quand nous devons nous affranchir de chemins académiques sans issue.

Il y a plusieurs années, alors que je travaillais sur divers travaux théoriques, je fus totalement bloqué sur le problème du temps. J'avais réalisé que ce n'était pas qu'un problème de langage. Non. C'était plus viscéral. Trouver des réponses impliquait de se pencher

---

116 John P. A. Ioannidis, *Why Most Published Research Findings Are False*, article (2005) de *PLOS Medicine*, vol. 2, n°8, article n° e124.

DOI : 10.1371/journal.pmed.0020124

117 Monya Baker, *1,500 scientists lift the lid on reproducibility*, article (2016) de *Nature*, vol. 533, n° 7604, p. 452–454. DOI : 10.1038/533452a

118 Petit clin d'œil taquin au livre du physicien médiatique Étienne Klein.

119 Cf. Scandales de la thalidomide (1961) ; du sang contaminé (1984 à 2002) ; des grossesses sous Dépakine (2008 et 2015) ; du Mediator (2010). Plus récemment, la crise des opioïdes aux USA (~2020).

sur les « entrailles du réel ». Normalement, si votre problème concerne de la logique, vous n'allez pas attaquer de la physique derrière. Sauf que... C'est un problème qui touche aussi la physique ! La physique quantique propose une description mathématique du réel, qui est efficace, mais qui ne permet pas de donner du sens. *Vraiment ?* Vous n'avez même pas idée !

Nous avons par exemple un modèle qui décrit le phénomène de *décohérence quantique*. C'est la transition lorsqu'une particule cesse de se comporter de façon quantique. Une particule à cette échelle traverse un mur, peut être intriquée avec une autre, etc. Comme ce type de comportements ne s'observe pas à l'échelle macroscopique, la question est de savoir ce qui expliquerait la transition. Nous avons un modèle qui décrit ce phénomène depuis 1970[120]. Il fut validé expérimentalement en 1996[121]. Cela signifie que nous pouvons le reproduire et l'anticiper. Et... ? Hé bah... Nul ne sait *pourquoi* ce modèle fonctionne ! Nous ne sommes pas plus avancés dans notre compréhension des mécanismes de la nature, précisément parce qu'un modèle mathématique *décrit*, c'est sa fonction. Or, décrire et expliquer (donner du sens) sont deux choses différentes ! Dubitatif ? Pensez à la fameuse formule « $E = MC^2$ ». Elle était connue de Poincaré bien avant la publication des papiers d'Einstein en 1905. Or, Poincaré pensait que c'était une pirouette mathématique ! Nous l'associons à Einstein car c'est le premier scientifique qui l'ait *réellement* comprise. Il a déduit des implications qui avaient échappé à ses pairs, et lui donna du sens en apportant de concepts révolutionnaires.

---

[120] Dieter Zeh , *Foundation of physics*, 1, 69 (1970)

DOI : 10.1007/BF00708656

[121] Brune, Hagley, Dreyer, Mestre, Haroche, *Observing the Progressive Decoherence of the "Meter" in a Quantum Measurement*, papier (1996) de *Physical Review Letters*, 77, 4887 DOI: 10.1103/PhysRevLett.77.4887

Aujourd'hui, c'est le problème du temps (en grande partie) qui nous bloque dans l'unification des deux grandes théories de la physique, à savoir la quantique et la relativité. Comprenez que si les outils théoriques académiques avaient suffit, les physiciens de l'ancienne génération auraient réglé le problème en deux temps trois mouvements ! Comme il reste entier en 2023, nous devons conclure que la question du temps n'est pas tant un problème mathématique ou formel ; c'est d'avantage un problème de concepts et de paradigme. Et c'est ce que la notion d'*Uchrotopia* apportera : un nouveau système de pensée.

*

Quelle est la véritable nature du temps ? J'ai eu une première épiphanie en 2013, dans un contexte assez particulier. Elle m'a été précieuse quelques années plus tard, lorsque des enseignements de nature scientifique m'ont été transmis. Il m'a fallu énormément de travail pour assimiler ces informations, avec parfois des difficultés de traduction. Certains concepts n'existent pas encore dans les langues que je parle (français, breton, anglais). Grâce à ma compagne[122], j'ai découvert un concept peu commun en maïeusthésie[123]. Il s'agit de l'*uchrotopie* (« sans espace et sans temps »), développé par Tournebise dans le cadre de la psyché[124]. Ce mot était parfait pour désigner ce que j'appelais maladroitement le *timelessness* ; faute de mieux. J'avais conscience du cheminement qu'il y avait derrière, car c'est une réalité extrêmement difficile à discerner et à décrire. Néanmoins, les interprétations issues de notre modèle ne portent pas spécifiquement sur la psychologie humaine. C'est une notion de physique portant sur une réalité physique. Voilà pourquoi j'écrirai *Uchrotopia*, afin d'éviter les quiproquos.

*

---

122 www.cosideral.fr :)

123 La maïeusthésie est une discipline qui étudie et pratique une méthode de psychothérapie brève et puissante.

124 Cf. Tournebise 2010, p. 25 à 41

À partir de propriétés contraires entre le réel primaire et le méta-réel naissait une énigmatique transcendance chez les pythagoriciens. Pour ma part, j'ai essayé de ne pas me laisser aller au mysticisme. Existerait-il des cas de figures où nous aurions un ensemble (A), possédant une caractéristique propre (B), et qui serait constitué d'éléments (C) dénués de tout caractéristique (B) ?

Imaginons un sac transparent contenant du sable vert. Le sac est notre « ensemble » qui a la propriété d'être vert parce que les éléments qu'il contient sont verts. Avec cette manière de penser, il n'est pas possible d'envisager une couleur pour le sac différente de celle de son contenu. Mais qu'est-ce que cela nous donnerait avec des objets plus abstraits ? Imaginez cette fois-ci un carré avec un « X » au milieu (ses diagonales). Nous voyons dès lors quatre éléments triangulaires, formant un ensemble qui possède quatre angles. Les propriétés de l'ensemble et de ses éléments sont différents. Et il n'y a rien de choquant. Cela est encore plus manifeste avec la lumière. Analogue à un ensemble chromatique, elle contient littéralement *toutes* les couleurs, qui se révèlent à nous lorsqu'il y a une diffraction à travers un prisme. Ce n'est pas évident de se dire qu'un ensemble blanc reflète simultanément toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Cela sonne paradoxal alors que c'est une réalité physique. Dans ces cas de figures, le problème réside dans le langage, qui est assez trompeur dans sa façon de décrire les choses.

Quid du temps ? L'être est lui aussi analogue à cette lumière blanche qui se diffracte, et toutes ses couleurs qui émergent est ce que nous appelons malhabilement « temps ». Par définition, l'être englobe *tout*, notamment notre réel primaire. L'être ne se limite pas à ça, puisqu'il est infini, mais cela implique que notre sensibilité ou nos expériences sensorielles sont une perception subjective de l'être. Vous entendez bien : ce que nos sens perçoivent comme *éphémère* et *changeant* est *immuable* et *intemporel* du point de vue de l'être. Par conséquent ? Nos réels sont une « interprétation » d'une partie des

données de l'être. Et où sont ces données ? Dans Uchrotopia, dans un « non-espace » et « non-temps ». Comme ce point est très difficile à saisir, voici trois analogies qui j'espère vous aideront.

―――――

1.

Certains artistes donnent vie aux œuvres musicales en jouant leurs partitions. Si les symphonies s'apprécient dans la durée, cette durée n'est pas pour autant contenue dans les feuillets posés sur les pupitres. Une feuille de papier ne contient pas de « temps ». C'est la même chose pour un disque vinyle sur une platine. Le saphir interprète les données gravées à la surface du disque. Et de son point de vue, ce qui est « passé », « présent » et « futur » lorsque nous écoutons la musique, sont des données qui sont *déjà* là, simultanément. Elles n'opèrent aucun mouvement, ne subissent aucun changement, et elles occupent le même espace !

―――――

2.

Imaginez une vidéo sur votre PC. Physiquement, ses données sont des octets gravés sur un disque dur. En ouvrant le fichier à l'aide d'un programme, le processeur interprétera les données. Le visionnage du film apportera une expérience durant un laps de temps. Or, les octets ne subiront aucun changement sur le disque dur. Il apparaît évident que la durée du film se situe dans l'interprétation des données, non dans les données en elles-mêmes. Un ensemble d'octets quelconque ne contient pas de « temps ». Aussi, de notre point de

vue, la réalité physique sur le disque dur nous échappe totalement, c'est sa manifestation qui apparaît. Cette réalité qui est non soumise au temps et qui n'appartient pas à notre espace est analogue à Uchrotopia.

3.

Imaginez être une codeuse ou un codeur informatique. Pour créer un logiciel, il vous faudra écrire des instructions. Les lignes de codes constitueront un code-source qui sera ensuite compilé, c'est-à-dire qu'il sera réécrit sous un format susceptible d'être compris et exécuté par une machine. Du point de vue de l'utilisateur, votre code-source n'existe plus, seul le résultat demeure. Néanmoins, si votre code est effectivement invisible, il ne reste pas moins nécessaire et inhérent au logiciel. C'est la même chose pour l'être. Du point de vue du réel, si l'être semble inexistant, il ne reste pas moins nécessaire et inhérent à tout ce qui existe. Uchrotopia représente ainsi le code-source invisible et omniprésent de *tout* ce qui existe.

*

En 1920, David Hilbert[125] se lança dans une ambitieuse entreprise : réussir à fonder les mathématiques grâce à la logique. Comme tout rationaliste, chez qui toute vérité se doit d'être à portée de la raison, il avait en horreur l'*ignoramus* (« nous ne savons pas et nous ne saurons jamais »). En 1930, dans le cadre de la *crise des fondements*[126], il déclara dans une allocution radiophonique : *Wir müssen wissen. Wir werden wissen !* [127]. Il devint le fer de lance du *formalisme*. L'année d'après, l'avancée de son projet s'acheva soudainement.

En 1931 furent publiés des travaux en logique mathématique d'un certain Gödel. Cela fit mal ! Avec ses théorèmes d'incomplétude[128], cet Autrichien bouleversa à jamais les espoirs de Hilbert : il venait de démontrer que dans tout système d'axiomes, il devait y

---

125 Un des plus grands mathématiciens du XXe s.

126 Il s'agissait de résoudre les paradoxes formels dans les tentatives d'exposer logiquement les bases de l'arithmétique, ou de théories mathématiques plus fondamentales comme la théorie des ensembles.

Cf. Joachim Lambek (mathématicien canadien, professeur émérite à l'université McGill), lire son article « foundations of mathematics », *Encyclopedia Britannica*.

127 *Nous devons savoir, nous saurons !*

Cf. David Hilberts Radioansprache (1930).

128 Kurt Gödel, *Über formal unentscheidbare Sätze der Principia Mathematica und verwandter Systeme, I.* Travaux reçus le 17 novembre 1930, publié en 1931 dans *Monatshefte für Mathematik und Physik*, p. 173–198.

avoir des axiomes dits *indécidables*. Impossible de savoir s'ils sont vrais ou faux, sans quoi nos raisonnements conduiraient à un paradoxe logique !

Dans la vulgarisation scientifique, le paradoxe du menteur, attribué à Épiménide de Knossos, est souvent cité en guise d'explication : *un Crétois écrivait dans ses vers que (tous) les Crétois étaient des menteurs*[129]. Si ce qu'il dit est vrai, c'est lui aussi un menteur, donc ses propos sont faux. Et si ce qu'il écrit est faux, alors c'est un menteur, donc ses propos sont vrais ! Afin de répondre aux sophistes d'antan, nombre de penseurs se sont attachés à apporter des arguments pour contredire les paradoxes[130]. Toutefois, les théorèmes de Gödel demeurent une épine épistémologique incomprise. Pourquoi ? En théorie, ils sont une catastrophe sur le plan épistémique et gnoséologique[131], puisqu'ils nous condamnent à ne jamais être capable de démontrer *totalement* quoi que ce soit. Comment font alors les mathématiciens face à cette situation ? Exactement comme

---

[129] Selon Diogène Laërce dans son ouvrage *Les vies des plus illustres philosophes de l'Antiquité,* Livre II, Euclide § 108, la réflexion logique sur le paradoxe d'Épiménide de Knossos reviendrait à Euboulidès de Milet, philosophe grec de l'école mégarique (IVe s. av. notre ère). Voir la synthèse proposée à la page 107 dans l'ouvrage *A history of formal logic* de Józef Maria Bochenski (philosophe et logicien), traduit par Ivo Thomas (University of Florida Librairies) et publié en 1961 par *University of Notre Dame Press* (Indiana, USA).

[130] Il serait trop laborieux d'énumérer tous les philosophes qui se sont attelés à cette tâche ! Retenons Platon avec *Le sophiste*, publié dans *Œuvres complètes* chez *Gallimard*, Bibliothèque de la Pléiade, 2 vol., Paris, 1970–1971 ; ainsi que Aristote avec ses *Réfutations sophistiques,* Livre VI de son *Organon*, dans lequel il répond au paradoxe du menteur.

[131] La gnoséologie désigne une branche historique de la philosophie dont la préoccupation principale est de chercher à justifier les bases du savoir et de la connaissance.

les physiciens face à la *théorie du tout* de feu Einstein : ils en ont rien à cirer ! Lol Ah ! Certains ricaneront peut-être ! Car, en pratique, ces théorèmes ne changent rien à la manière de faire de la mathématique. Pourquoi se prendre la tête ? Les conséquences sur le plan académique sont inexistantes, aussi parce qu'ils ne sont pas *compris*. Je pense que ce n'est pas pour *rien* si Gödel est devenu un mystique à la fin de sa vie. Il avait mis le doigt sur *quelque chose*. Le *nvnc*.

En ce qui me concerne, je n'ai pas mis les théorèmes de Gödel sous le tapis. C'est en toute humilité que j'ai tenté d'en saisir les implications sur mon travail. Se borner à comprendre le « sens » de démonstrations ultra techniques est aussi une condition *sine qua non* à toute entreprise de vulgarisation.

Que disent en substance les théorèmes de Gödel ? N'importe quelle démonstration repose sur des raisonnements. Jusque-là, tout va bien. Nous savons ce que signifie raisonner : c'est faire des liens non-contradictoires entre des données, des éléments, des objets, etc. Cette définition repose sur une subtile implication : un lien exige qu'il y ait nécessairement *deux* éléments. Donc ? Il n'est pas possible de raisonner sur la base d'un unique élément. C'est aussi simple que ça ! *Vraiment ?* Hé bien... Si vous essayez, vous vous taperez la tête contre des paradoxes !

Prenons l'élément « tomate ». En l'état, il n'est pas possible de dire si cet élément est vrai ou faux, puisque c'est un raisonnement qui permettrait de trancher, ce qui implique qu'il y ait au moins deux éléments en relation. Néanmoins, nous pouvons forcer les choses et décréter que la tomate est vraie, parce que... On a envie, c'est notre axiome ! Dès lors, nous « raisonnons » sur un seul élément, en l'associant arbitrairement à une valeur de vérité. Ouip, mais ! Il y a un petit problème !

Déjà, l'assertion « la tomate est vraie » est un peu curieuse, mais elle peut être interprétée. Nous pouvons tabler que la tomate est vraie parce qu'elle existe. Après tout, pourquoi pas ! Il n'y a rien de contradictoire dans la manœuvre. Cela donne cette équivalence logique : « la *non-tomate* est fausse ». Le terme *non-tomate* sonne quelque peu étrange à nos oreilles, mais il peut lui aussi être interprété. Cela peut être pourquoi pas un crocodile ! Un crocodile n'est pas une tomate. Or, le crocodile existe, tout comme la tomate. Il doit donc être vrai, auquel cas c'est la tomate qui devient fausse ! Nous voilà avec deux assertions correctement liées par des règles de logique et qui forment un paradoxe !

C'est la même mécanique avec « cette phrase est fausse ». Si cette phrase ment, alors son contenu est erroné, donc elle doit être vraie ; si elle dit vrai, alors son contenu est correct, donc elle est fausse. Et il n'y a rien à faire pour sortir du paradoxe, car c'est un problème de sens en amont. Voilà pourquoi il nous faut mettre la sémantique devant le formalisme. C'est la méthode à adopter pour éviter de dire tout et son contraire. Reprenons l'exemple du paradoxe du menteur. Formellement, c'est une boucle logique, mais pas d'un point de vue sémantique. Nous pouvons poser la fameuse question *pourquoi ? Pourquoi les Crétois sont des menteurs ?* S'il n'est pas possible de lister toutes les réponses, toutes vérifieront néanmoins une généralisation abusive, ce qui démontre que le raisonnement est faux. Et là où une approche strictement formelle tourne en rond, l'approche sémantique règle la question. Cela a des implications systémiques que je vais tenter de vous illustrer.

Observez cette addition : 3 + 4 = 12. Selon vous, est-elle vraie ou fausse ? Quiconque aurait répondu *faux* se serait trompé. Quiconque aurait répondu vrai – par esprit de contradiction – se serait également fourvoyé. Il s'agit d'une seule proposition : la bonne réponse est ni l'un, ni l'autre. Dans le langage de Gödel, nous disons que la proposition est *indécidable* ! N'avez-vous pas remarqué que je

précisais toujours *dans le système décimal* ? Cela peut sembler superflu, sauf que j'avais en tête le « contexte », la structure à laquelle appartiennent les choses ou les données. En l'occurrence, $3 + 4 = 12$ en base décimale est un calcul erroné, aucun doute à ce sujet. Qu'en est-il si nous options pour un autre système, comme la base quinaire ? Comme par magie, l'opération s'avère juste ! Par conséquent, si nous ne précisons pas la structure dans laquelle nous raisonnons, le calcul peut être vrai ou faux.

Ainsi, le sens d'un concept est tributaire d'un système, d'une structure ou d'un cadre[132]. Il suffit de modifier le cadre pour falsifier n'importe quelle information. Si j'écris que les omnivores correspondent à toute espèce animale se nourrissant d'aliments d'origine végétale et animale, et de rajouter « en orbite autour de la Lune », en apportant un contexte improbable, la définition de départ est aussitôt devenue fausse. Cela paraît évident, il existe cependant des cas plus subtils !

Pensez à la géométrie, discipline réputée pour ses vérités absolues. *Quoi ?! Ses vérités dépendraient-elles d'un contexte ?* Si vous êtes architecte, vous aurez besoin d'un sol droit pour que votre construction tienne la route. Vous recourrez à des points, à des lignes droites, bref ! C'est la géométrie d'Euclide que vous utiliserez. Par contre, si vous êtes cosmologue, vous aurez en tête que la structure de l'espace-temps est courbée, et opterez pour une autre géométrie, comme celle de Riemann. Nous voyons à quel point les notions de *vrai* et de *faux* n'ont aucun sens. La géométrie d'Euclide ne donnera que de faux résultats dans des travaux de cosmologie, est-ce que nous dirions pour autant que le travail de l'architecte est *faux* ? Cela est absurde. C'est pourquoi il faut un nouveau paradigme, parce que toutes les vérités ne se valent pas ! Si tout peut être vrai, sans qu'il

---

132 Victoria Welby (philosophesse), *What Is Meaning? Studies in the Development of Significance* (1903).

n'y ait de hiérarchie au sein de toutes ces vérités, nous sombrerions dans un relativisme nihiliste.

Le principe qui doit gouverner le vrai et le faux est la *pertinence*. En l'occurrence, utiliser la géométrie d'Euclide pour l'architecte est ni vrai, ni faux, c'est juste *pertinent* au regard du contexte et des objectifs fixés. Comprendre cela implique de changer sa façon de penser, et c'est extrêmement difficile. Depuis l'Antiquité, le vrai est notre boussole absolue dans notre quête du savoir, puis je vous explique OKLM que ça mène à des paradoxes ou des problèmes de sens : il y a de quoi être dérouté ! D'abord, qu'est-ce que j'entends par *pertinence* ? C'est une notion relative (*en relation à*), c'est-à-dire qu'elle s'inscrit toujours dans un cadre. Ainsi, est *pertinent* ce qui est capable de résoudre les paradoxes et les contradictions. Imaginez une structure cylindrique imposante. Une personne arrive et dit que c'est un cercle. Ce qu'elle dit est conforme à sa perception, l'affirmation est donc vraie. Une autre voit un rectangle, ce qui est aussi correct. Devant deux affirmations justes, nous sommes face à un paradoxe, ce qui signifie qu'il y a un problème de *sens*. Enfin, une troisième personne arrive, en jouissant d'un point de vue plus large, comprend qu'il s'agit d'un cylindre. Comme les deux personnes précédentes, son affirmation est vraie, mais les trois assertions ne se valent pas. La plus pertinente est celle qui a résolu le paradoxe. Voyez à quel point il faut être subtil : une chose peut être pertinente sans pour autant être vraie ou fausse (cf. l'exemple de l'architecte), tout comme une donnée peut être vraie sans qu'elle soit pertinente (cf. les deux premiers points de vue dans l'exemple du cylindre) !

*

L'être est un principe qui peut être synthétisé par la formule « tout fait sens ». Cependant, le réel tel qu'il nous apparaît peut être contradictoire, et c'est là que réside la difficulté. À l'instar de Hume,

il serait légitime de rétorquer que les êtres humains ne seraient pas rationnels dans leur comportement. Il existe des expériences de psychologie qui valideraient ce point de vue ; il faut être vigilant quant à leurs interprétations. Il n'y a rien d'inné dans la maîtrise des outils de la logique, qui sont parfois contre-intuitifs. Normalement, c'est le rôle de l'éducation que de réussir à former les jeunes esprits. Sinon, c'est comme posséder des terres cultivables, puis de les laisser à l'abandon en affirmant que ce serait leur état naturel. Une fois en friche, un terrain recouvert de ronces et de mauvaises herbes ne donnera aucun fruit ou légume, sans faire un gros labeur préalable. Les conséquences sociales d'une telle pensée seraient somme toute regrettables[133].

Comme nous l'avons vu, l'être est *structurant*. Ses lois essentielles s'observent aussi bien dans la pensée, dans le réel que dans le langage. Il ne s'agit donc pas d'une conception idéaliste, car à l'instar des éléments chimiques du tableau périodique, l'essence des choses

---

133 Cf. Les deux études :

PIAAC (2012) – Évaluation des compétences des adultes

« L'étude mesure les compétences des adultes français âgés de 16 à 65 ans dans divers domaines dont la littératie (la capacité de comprendre et de réagir de façon appropriée aux textes écrits). Seuls 7,7% des adultes français se situent aux deux niveaux les plus élevés de compétence en littératie (niveaux 4 et 5) et 34% au niveau 3, contre respectivement 11,8% et 38,2%, en moyenne, dans les pays de l'OCDE participants. »

PIRLS (2016) – Évaluation internationale des élèves de CM1 en compréhension de l'écrit – Évolution des performances sur quinze ans.

« Depuis 2001, la performance globale française baisse progressivement à chaque évaluation. En 2016, la France (511 points) se situe en deçà de la moyenne européenne (540 points) et de celle de l'OCDE (541 points). Les performances basées sur la compréhension de textes informatifs baissent davantage (-22 points) que celles des textes narratifs (-6 points). Les processus de compréhension les plus complexes (*Interpréter* et *Apprécier*) baissent davantage (-21 points) que les plus simples (*Prélever* et *Inférer*, -8 points). »

sont leur structure interne. Le carbone a une « nature » différente de celle de l'aluminium, avec des propriétés physiques différentes, et pourtant, ils ne sont composés que de protons et de neutrons. Ce qui les distingue fondamentalement, ce n'est pas leur *nature*, puisqu'ils sont composés des mêmes particules, mais bien la manière dont celles-ci sont agencées, soit leur *structure*. Formellement, nous avons vu que toute structure s'apparentait à un ensemble de liens ou d'implications logiques, ce qui en fait un analogue des programmes informatiques. De comprendre que progresser dans son entéléchie, réaliser son être ou sa « nature » revient à exécuter son propre programme interne. L'analogie fonctionne aussi avec le réel ou le temps qui est un programme exécuté par... ? Avez-vous une idée ?

Plus en profondeur, « tout fait sens » est la réponse à un problème gnoséologique concernant les fondements de la logique. *Suivez le lapin blanc, et aventurez-vous derrière le miroir !* Lewis Caroll est le pseudonyme de Charles Lutwidge Dodgson. C'était un professeur de mathématiques britannique qui s'intéressa sa vie durant aux problèmes de logique. En 1895, il publie un petit texte intitulé « What the Tortoise Said to Achilles » dans le journal philosophique *Mind*. Il s'agit d'un dialogue humoristique et allégorique entre le héros grec Achille et une tortue ! Cette dernière présente un syllogisme, et se dit prête à accepter le raisonnement *si et seulement si* Achille réussit à justifier le bien-fondé de l'implication logique. Une demande pleine de malice ! Comme je l'ai expliqué, le sunèmmenon est dans la structure même du langage, ce qui signifie que pour pouvoir le justifier, nous n'avons pas d'autres solutions que de recourir à un langage, donc à des implications logiques ! Le raisonnement ne peut pas échapper à la circularité. Heureusement, les outils de la logique offrent des solutions. Pour éviter tout diallèle, la tortue propose une méthode, qui consiste à dissocier ce qui relève du langage, du méta-langage. Le langage serait l'expression de règles

logiques, à dissocier d'un méta-langage, là où seraient établies lesdites règles. Cependant, en employant l'implication logique dans le méta-langage, il faut un méta-méta-langage pour en justifier les règles, et ainsi de suite ! Voilà le pauvre homme piégé par la tortue dans une entreprise infernale !

Ma solution afin d'éviter la circularité et la régression à l'infini, a été de démontrer que le principe de l'implication était dans la structure du langage. Il s'agit d'un principe *universel*. Pour autant, résiste-t-elle au *trilemme de Münchhausen* ? Ce problème épistémique s'inspire des cinq tropes du scepticisme d'Agrippa, niant la possibilité d'établir de certitude sur quoi que ce soit ! Baptisé *trilemme de Fries*, Popper écrivait dans son *Logik der Forschung* que ce problème était insoluble ! Reformulé en 1968 par le philosophe Hans Albert, ce *trilemme* expose l'impossibilité de justifier les fondements de toute vérité, sans tomber dans l'un de ces trois écueils : le diallèle, la régression à l'infini ou l'argument dogmatique (comme recourir à des axiomes, des concepts ultimes tels que Dieu en métaphysique, etc.)[134]. J'ai évité les deux premiers, mais comme je défends un principe ultime qui est l'être, il serait tentant de me mettre dans la case *dogmatique*. Ce serait faire un contre-sens sur le sens de ma démarche, car, jamais je ne décrète. Je dévoile les absurdités, ce qui n'est pas la même chose. Il en sera de même avec ce trilemme : si nous disons que rien ne peut justifier les fondements d'une vérité, alors nous disons par là-même que cette vérité que nous sommes en train d'énoncer ne peut avoir de justification correctement fondée, donc en quoi serait-elle vraie ? Toute vérité universelle qui ne s'appliquerait pas à elle-même serait auto-contradictoire, puisqu'elle deviendrait à elle-même son propre contre-exemple ! C'est le même problème avec des déclarations péremptoires telles que « il n'existe

---

[134] Hans Albert, *Traktat über kritische Vernunft*, publié en 1991 par *Mohr Paul Siebeck* (Tübingen), p.15

pas de vérité universelle », qui est une vérité universelle ! Toutefois, je ne néglige pas la difficulté qu'il y a à bâtir un savoir. Depuis Aristote jusqu'à l'épistémologie anarchiste de Feyerabend[135], définir ce qu'est une bonne méthode épistémique a posé tant de problèmes aux générations suivantes qu'il n'existe aucun consensus chez les épistémologues (2023) ! D'aucuns pensent que notre connaissance serait indéfinissable, à l'instar de Zagzebski[136].

En conclusion, je n'appartiens pas à un courant philosophique idéaliste. L'être est un principe concret et physique ; ses lois peuvent être observées de façon empirique. En outre, je n'appartiens pas non plus à un courant matérialiste. L'expérience seule est insuffisante pour expliquer les principes. Le concept de matière n'a de sens que dans un cadre scientifique quelque peu dépassé. Tout ce qui nous entoure sont des ondes/particules. La lumière n'est pas de la « matière », elle est aussi « physique » que le bureau en bois que je touche ! Aujourd'hui, nous savons que les interprétations de notre cerveau ne correspondent à aucune réalité physique. Le froid ou le chaud n'existe pas. Il s'agit d'ondes électromagnétiques qui émettent dans la bande de fréquences des infrarouges. C'est l'intensité de leur présence ou de leur absence que notre système nerveux interprète comme étant chaud ou froid. Si nous augmentions leur fréquence, nous verrions des couleurs. C'est-à-dire que la chose que notre toucher considérait comme chaud, notre vue la comprendrait comme du bleu, du vert, du rouge, etc. En dehors de notre sensibilité, les couleurs n'existent pas. De même, ce qui apparaît tangible est une illusion sensorielle. Mes doigts qui tapotent sur mon clavier ne touchent absolument rien ! À la surface des structures atomiques se

---

135 Paul Karl Feyerabend, *Contre la méthode*, 1975.

136 Linda Trinkaus Zagzebski est une philosophesse américaine de l'Université d'Oklahoma, née en 1946, et qui s'est spécialisée dans le domaine de l'épistémologie.

trouve un champ d'électrons qui se retrouvent en « opposition de phase » avec celui des autres structures atomiques (c'est le principe d'exclusion de Pauli). C'est un jeu de force électromagnétique, comme deux d'aimants se repoussant sans jamais se toucher. Bref, je ne suis ni idéaliste, ni matérialiste. Je suis *structuraliste*. C'est un courant non-dogmatique, son rapport au vrai est complexe, subtil, rigoureux. Jamais je n'ai écrit que le principe de l'être était *vrai*, une telle assertion n'aurait eu aucun sens. Il n'en est pas moins *pertinent*, puisqu'il nous a aidé à résoudre moult paradoxes.

Comme l'écrivait Kurt Gödel, tout théorème mathématique doit être considéré comme un élément seul. Il peut produire des vérités dans le cadre de son propre système, mais il ne peut pas être considéré comme vrai ou faux, sans quoi nous souffririons d'un paradoxe logique. Pour juger de la valeur de vérité d'une théorie, il nous faudrait la relier à d'autres dans le cadre d'une théorie plus large. Or cette nouvelle théorie n'échapperait pas à cette régression à l'infini. C'est pourquoi, nous dit le brillant mathématicien, il nous faut sortir de la théorie pour en justifier les fondements. Le philosophe comprendra qu'il lui faudra sortir de la logique et des mathématiques, pour en justifier les principes fondateurs. D'où mon recours – ô combien légitime – à l'ontologie, en renouant avec la genèse historique de la logique.

*

Par peur de vous effrayer avec du jargon trop technique, mes explications se sont bornées à l'aspect philosophique. Cependant, je dois notifier l'existence de la mathématique de *Nicolas Bourbaki*, nom donné à un groupe francophone de mathématiciens. Ils sont l'auteur de l'œuvre en plusieurs volumes – *Éléments de mathématique* – ; un travail titanesque qui repose justement sur un paradigme structuraliste.

En logique, notre philosophie peut être formalisée assez simplement. La logique classique contient deux valeurs de vérité : vrai, faux. La logique dite *floue* en possède trois : vrai, faux, ni vrai ni faux. La nôtre en possède quatre : vrai, faux, ni vrai ni faux, indécidable. Cela en fait une logique polyvalente (ou tétravalente). Les applications sont multiples et nous conduisent vers toujours plus de pertinence dans nos analyses. Voici quelques exemples :

V	**F**	**–V –F**	**I**
Blanc	Noir	Gris	Coloré
En haut	En bas	Au milieu	Nulle part
À l'extérieur	À l'intérieur	À la frontière	Ailleurs
Futur	Passé	Présent	Atemporel
Chaud	Froid	Tiède	Intangible

Cette logique singulière a été vulgarisée par le scientifique français Jean-Pierre Petit, inspiré par ses lectures ummites[137]. Même s'il n'est pas le premier à avoir proposé une autre manière de formaliser la logique, il faut saluer son courage et son avant-gardisme. En ce qui me concerne, j'ai aussi été aidé dans ma quête philosophique, raison pour laquelle je préfère rester humble. Quoiqu'il en soit, dans tout ce que j'ai pu lire autour de ce formalisme, personne ne semble en comprendre le sens profond ou les implications théoriques. Nul ne cite les théorèmes de Gödel, alors que cette logique est une réponse directe. On peut difficilement faire plus frontal ! Les premières valeurs de vérité sont liées entre elles. De ce qui est vrai se déduit le faux par la négation, et vice-versa. Ce qui est ni vrai ni faux, implique de rejeter le principe du tiers-exclus, puis de raisonner dans le cadre d'une logique *floue*. Cette valeur de vérité est comme la voie du juste milieu. Cela ne s'arrête pas là ! Cette logique anticipe que nous puissions raisonner dans un autre système, elle l'intègre dans son fonctionnement ! Elle jette les bases d'une philosophie non-dogmatique, structuraliste et évolutionniste. Je ne pense pas être le seul à avoir compris les implications. D'autres avant moi ont dû écrire dessus, dans une langue que je ne comprends pas ou dans des documents auxquels je n'ai pas pu avoir accès.

Enfin, considérez les implications épistémologiques de ce nouveau paradigme. Depuis Socrate[138], les philosophes des siècles derniers se sont accordés sur une certaine définition de la connaissance : elle est une croyance *vraie* (qui ne présente pas de contradic-

---

[137] Par manque de temps et aussi parce que ce n'est pas mon propos, je ne peux pas m'appesantir sur le dossier ufologique « UMMO ». Cependant, je me dois d'en faire allusion pour éviter les amalgames, voire les mauvaises interprétations. Je vous invite à aller directement sur son site officiel : http://jp-petit.org/ummo/index.html

[138] Platon, *Théétète*, dialogue entre Socrate et Théétète traitant de la science et de sa définition.

tion dans sa forme) et *justifiée* (par des faits). Nonobstant, bien qu'une vérité qui se doit d'être non-contradictoire ne pose pas de problème, la façon dont nous devons établir sa justification au regard des faits a longtemps été débattue chez les épistémologues. Dans mon exemple allégorique avec le cylindre, des mesures auraient pu être réalisées. Quiconque aurait épousé tel point de vue aurait constaté le bien-fondé des observations. Sur la base de *faits* objectifs, nous nous retrouverions avec une contradiction. Il faut par conséquent prendre du recul sur notre façon d'interpréter un « fait ». Un fait n'existe pas de façon absolue. Comme nous l'avons vu, il faut passer par des définitions pour donner du sens, et elles forment une toile d'araignée sémantique, un système qui forgera notre paradigme, soit notre représentation *a priori* du réel. Et j'insiste sur le *a priori* !

Dans l'Antiquité, les Égyptiens pensaient que le voyage du Soleil dans le ciel était le fait du dieu Râ, porté par une barque magique. Il s'agissait d'un *fait*. Il leur suffisait de lever la tête pour l'observer. Les calculs de leurs prêtres donnaient des cycles solaires de 365 jours répartis sur 12 mois, la conception de leur calendrier était proche de la nôtre. Comme nous le voyons, ce ne sont pas les « faits » qui posent problème, mais leur interprétation dans le cadre d'un paradigme, et qui est ici communément admis pour des raisons culturelles. C'est une véritable épine dans le pied à la démarche hypothético-déductive défendue par Popper : des hypothèses peuvent être justes dans le cadre d'un système de pensée, validées par l'expérimentation, sans que cela ne signifie que ledit système était *entièrement* pertinent. Les exemples en physique sont légion. Les hypothèses émises dans le cadre de la physique newtonienne ont été confirmées à maintes reprises par l'expérience, au point que les scientifiques du XIXe s. pensaient tout savoir des lois de la nature. La conception d'un espace et d'un temps absolus, si chère à Sir Isaac Newton, fut remise en cause avec l'arrivée de la relativité restreinte.

Cette théorie présenta plus tard des difficultés avec la mécanique quantique, ce qui implique qu'il doit exister des théories encore plus pertinentes. C'était le grand rêve d'Einstein que de pouvoir bâtir une *théorie du tout*. C'est une belle transition pour vous expliquer plus en détails le fonctionnement de l'Univers...

*   *
*

<u>Exercice n°5</u>

Nous allons poursuivre votre initiation. Repensez aux définitions que vous avez élaborées. Je vous invite à en sélectionner une de votre convenance.

Grâce à votre imagination, essayez de vous la représenter. Puis, ressentez l'ensemble des implications possibles. Essayez pourquoi pas de penser à plusieurs cas de figure, et d'en dégager un sentiment commun. Entre votre définition et l'expérience, il doit y avoir une harmonie que vous pouvez ressentir, exactement comme vous écoutez de la musique.

À partir de ce sentiment singulier, c'est tout un système d'implications qui se révélera. Analogue à une toile d'araignée, il sera votre système de pensée. Et ce système, vous allez le confronter à un ou plusieurs cas d'actualité ! En vous basant sur vos réflexions passées, vous serez suffisamment entraîné(e) pour contredire la rhétorique absurde présente dans certains médias.

Et ce n'est pas tout ! Ce qui fera votre force, ce ne sera pas tant dans le fait de vous opposer, car n'importe qui peut le faire sans avoir besoin de réfléchir. Il est même fréquent que cela trahisse de l'incompréhension lorsque deux systèmes de pensée s'affrontent sans être en mesure de se comprendre mutuellement. Votre force résidera dans votre capacité à corriger les erreurs commises et à garantir sans cesse une amélioration.

VI
. : PHRÉNOKINÉSIE : .

Quatrième synthèse

*

Au XIXe s., Auguste Comte fonda le *positivisme*. Ce courant de pensée était une révolution dans notre rapport à la science, en ce sens que celle-ci se devait d'avoir la logique et les mathématiques comme fondation[139]. Cela inspira moult travaux, notamment l'œuvre de Wittgenstein, philosophe et logicien. Dans son *Tractatus logico-philosophicus*, sont posées les bases du *positivisme logique*[140]. Le rôle de la science serait de s'occuper des *faits*, non de la *nature des choses*, explique-t-il. Ses axiomes révèlent un fort logicisme, puisqu'il est formulé implicitement que le monde obéirait aux lois de la logique[141]. Or, cela ne peut pas se décréter, il faut le justifier. Ses premiers axiomes sous-entendent que le principe de non-contradiction serait universel, chose qui ne va pas de soi en raison du problème de l'induction. Et, nous l'avons résolu en nous intéressant justement à la « nature des choses », c'est-à-dire aux définitions, aux structures, et donc au *sens*. Poussé par cette idée que le réel pouvait

---

139 Auguste Comte, *Cours de philosophie positive*, il s'agit d'un corpus de 6 tomes publiés entre 1830 et 1842.

140 Le Cercle de Vienne, *La conception scientifique du monde*, Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits (1929), publié aux *PUF* en 1985.

141 Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, publié en 1922. « 1.13 – Les faits dans l'espace logique sont le monde. » (traduction de Gilles Gaston Granger).

être traduit et formulé dans le langage de la logique, plusieurs s'attelèrent à la tâche comme Frege, Russell, Hilbert, etc. Hélas, les théorèmes de Gödel douchèrent leurs espoirs !

C'est ainsi que nous avons découvert le *structuralisme logique*. Ce nouveau paradigme s'articule autour d'un triangle métaphysique, exposant en son sein un principe universel (l'être). Sa logique tétravalente repose sur la notion de pertinence ; les difficultés philosophiques ont quant à elles donné naissance à de nouveaux concepts. Nous devinons à ce stade de notre réflexion que le temps est analogue à un programme informatique. Cependant, réussir à le hacker nécessite de comprendre qui ou quoi l'exécute, et surtout... comment ! J'ai appelé cet art étrange « phrénokinésie » (des racines grecques *phrein* – la conscience ; et *kiné* – le mouvement). Certes, cela nous place à la fois dans le champ métaphysique (en investiguant sur les lois universelles de l'Être), dans le domaine de la physique (en étudiant les mécanismes de l'Univers), mais aussi dans le domaine de la psychologie ou de la spiritualité (en étudiant notre relation avec ce « Tout »). Je ne vous parlerai pas de théories qui ont été vulgarisées maintes et maintes fois, elles ne sont pas très avancées pour notre objectif. Nous devons aller un peu plus loin *dans le futur*. Je serai comme ce curieux visiteur discutant de sciences dans cette taverne médiévale (sans vouloir vous offenser). Comme vous le savez, il ne sera pas possible de *tout* démontrer, et vous devez garder votre esprit critique. J'espère néanmoins que vous apprécierez mon aide ! ;-)

*

Dans tout paradigme structuraliste – d'où découlent les modèles cybernétiques – il n'est pas possible de fragmenter le réel, sans quoi, nous perdrions le sens de ce que nous faisons ou étudions. Pour qui se bornerait à la technique, cela ne poserait sans doute pas de problème, mais pas dans le cadre d'un travail philosophique. Ainsi, pour parfaire notre compréhension de l'Univers, je vous invite à faire un petit détour. Ce sera un chemin hérétique aux yeux de tout impétrant spécialisé dans sa branche de prédilection, mais que nous devons quand même emprunter pour développer des concepts importants pour la suite.

Qu'est-ce que l'ipséité ? L'ipséité est ce qui désigne votre véritable nature, ce que vous êtes dans toute votre singularité. Ce mot fait référence à la maxime *nosce te ipsum* (« connais-toi toi-même »), traduction latine du grec ancien Γνῶθι σεαυτόν (*Gnothi seauton*). Selon Platon, ce message énigmatique était gravé à l'entrée du temple d'Apollon de la cité delphique. Dans les courants initiatiques, la « quête de soi » a toujours été une étape cruciale. Et même si nous trouvions la démarche sans intérêt, fait est qu'elle a des implications concrètes dans le domaine de la connaissance. Si nous estimons que nous sommes imparfaits et limités, quelle crédibilité aurait le fruit de nos travaux ? Même si nous ne sommes pas versés dans le spiritualisme, il y a au moins un intérêt sur le terrain épistémologique. Or, eh bien... Quiconque a déjà entrepris cette quête a dû ressentir un malaise puisqu'elle mène à un cul de sac !

En effet, la conscience de soi est d'avantage la conscience que nous avons de notre ego. Qu'est-ce que l'ego ? Il est l'image que

l'on a de soi-même. Il est (par définition) un produit de l'imagination qui peut évoluer au fil du temps. Le « soi » est ce que nous sommes au-delà des apparences, il est le substrat qui fait la jonction entre les diverses facettes de notre personnalité, et qui rend possible son évolution. Qu'est-ce que la conscience ? Elle est un phénomène qui se nourrit des savoirs que nous expérimentons. Je m'explique. Avoir des informations stockées dans sa mémoire ne suffit pas à en être conscient. Vous *savez* par exemple qu'il peut faire « très chaud » dans certains déserts. Or, jusqu'à quel point avez-vous conscience de ce que signifie « très chaud » ? Si vous allez dans un endroit où les températures sur place avoisinent les 50°C, par la force des choses, l'expérience vous fera prendre conscience de ce que c'est et de ce que ça fait ! De même, nous *savons* que certaines drogues sont dangereuses pour la santé, sans en avoir réellement conscience, jusqu'aux premiers symptômes d'un pépin de santé ! Bien sûr, il n'est pas possible de *tout* expérimenter, d'autant plus que certaines expériences seraient fatales. C'est pourquoi des expériences de pensée sont constamment réalisées dans notre *réel virtuel*. Elles permettent d'acquérir une conscience plus ou moins précise et correcte de ce qui nous entoure. Dans la mesure où nous savons plus de choses que ce que nous en expérimentons, notre conscience des choses repose pour beaucoup sur l'imaginaire.

Aussi, tout affect[142] intensifie l'expérience, en ce sens où ce sont les affects qui stimulent notre mémoire. Un individu passionné par un domaine retiendra plus facilement les informations. Nos affects jouent un rôle central dans notre rapport au monde : ils donnent de l'importance à l'expérience, marquent la mémoire, stimulent l'imagination et développent par conséquent la conscience. L'affect constitue à lui-seul une expérience : il est l'expérience intime

---

[142] Cette notion – empruntée à Spinoza – englobe notre perception, nos émotions, nos sentiments, etc. Elle désigne tout produit ou effet de notre sensibilité.

de toute expérience ! Il représente la manière dont nous – notre individualité – vit les choses. Grâce aux affects, nous prenons conscience de ce que nous « sommes » à chaque instant T. Chacun de nos actes crée en nous des affects qui témoignent de ce que nous *étions*. Cela a des implications profondes dans le domaine de l'éthique et de la responsabilité, que nous développerons ultérieurement.

La « conscience de soi » est le phénomène qui découle de la connaissance (même imparfaite) de nous-mêmes, conjuguée à l'expérience que nous en faisons en temps réel. C'est pourquoi tout problème de santé impactant la mémoire, occasionne des troubles de l'identité (comme pour la maladie d'Alzheimer). Cependant, comme nous l'avons vu cette *conscience de soi* ne porte pas véritablement sur notre « soi » ; il est question de notre ego. Du point de vue de la connaissance, le soi ou l'ipséité représente une impasse. Toute connaissance tend à l'universalité, au conceptuel, là où le soi renvoie au particulier, au subjectif. Lorsque nous employons le mot « je », nous faisons une abstraction. Nous nous extrayons de la réalité à laquelle nous appartenons, et procédons comme nous le ferions avec n'importe quel objet : une représentation abstraite de nous-mêmes. Nous faisons de nous un concept, une image générique et réductrice. Sexe, genre, pays, langue, date de naissance, religion ou traits psychologiques : si toutes ces propriétés qui nous concernent sont présentes dans notre esprit, c'est parce qu'elles sont des constantes de notre personne. Néanmoins, ces caractéristiques ne sont pas propres à ce que nous sommes, d'autres possèdent les mêmes ! Nous appartenons aux mêmes cases, car, c'est le propre d'un concept que de dégager les caractères généraux d'un objet, pour ensuite le classifier. Or dans la quête de soi, ce sont les particularités de notre être qui nous intéressent, soit toutes ces choses qui font de nous quelqu'un d'unique et de singulier. Le rôle d'un concept est d'être un modèle

reproductible, et, dans la mesure où il n'existe aucune copie de nous-mêmes, conceptualiser ne nous sera d'aucune utilité !

Conclusion ? Comprendre notre ipséité est impossible via le mode opératoire de notre entendement. Le soi n'est pas un concept, il est une *essence* ; c'est-à-dire une « structure » singulière. Si la nature de ce que nous sommes nous échappe, nous pouvons nous interroger sur notre fonction. Se demander qui nous sommes reviendrait alors à se demander à quoi nous servons ! Imaginez une assiette, donnez-lui une conscience et faites-lui oublier ce pourquoi elle a été créée. Elle se poserait alors les mêmes questions existentielles que nous : qui suis-je ? Pourquoi suis-je là ? Si nous lui donnions une rationalité, elle s'analyserait. Elle chercherait un sens dans les motifs bleus qui entourent ses rebords, le type de matériau qui a servi à sa fabrication. Elle essaiera de trouver un rapport entre l'inox et les petits dessins qui ornent sa surface, puis ses questions resteraient au point mort. Avec encore plus de questions qu'auparavant...

Maintenant, si notre assiette écoutait ses affects, sa quête s'achèverait avec l'éveil d'une *volonté*, concept voisin de l'intuition bergsonienne[143]. J'entends par là l'expression du soi, c'est-à-dire le moteur premier de nos actes conscients. À défaut de pouvoir se définir, c'est-à-dire de délimiter sa raison d'être dans un champ des possibles restreint, elle pourrait se réinventer ! Perdue dans un abîme narcissique sans fin, tel un miroir qui se regardait à l'intérieur de lui-même, elle prendrait alors conscience qu'elle pourrait être... un frisbee ! Nous sommes tous comme cette assiette. Ce qui définit ce que nous *sommes*, ce sont nos affects, nos aspirations, notre volonté, et, qui s'expriment à travers nos actes. Attention cependant, cela ne signifie pas que la volonté n'est pas elle-même déterminée par des causes extérieures. En outre, comme le soi ne peut être défini par un

---

143 Henri Bergson (philosophe), *La Pensée et le Mouvant*, ouvrage publié en 1934 chez *Félix Alcan*.

concept, nous ne pouvons logiquement lui attribuer des propriétés telles que « limité », « imparfait », etc.

L'ego se forge dans son rapport à l'Autre. Toutes les cases et tous les courants auxquels il s'identifie ne sont que très rarement de son fait, et ces identifications sont souvent éphémères. Plus quelqu'un se conformera à un groupe, à une mode, à des codes sociaux ou culturels, plus il se sentira original ; alors qu'il s'éloignera au contraire de ce qui fait sa singularité. L'expression de l'ego est intrinsèquement stéréotypée, par définition, et c'est la raison pour laquelle la psychologie peut étudier, analyser, classifier ses comportements et ses schémas de pensée.

Le soi, et plus particulièrement la volonté qui en émane, demeure un fascinant mystère pour les neurosciences[144]. Là aussi, le serpent se mord la queue, car si notre volonté – en tant qu'impul-

---

144 Cf. *Free Will, Causality, and Neuroscience*, ouvrage collectif international des chercheurs László Bernáth (Hungarian Academy of Sciences), Loránd Eötvös (University, Institution of Philosophy, Budapest), Sofia Bonicalzi (Ludwig-Maximilians-Universität München, Fakultät für Philosophie, Wissenschaftstheorie und Religionswissenschaft), Hill Allen Corey (Georgia State University), Anna Drozdzewska, Bernard Feltz, Andrew Sims (Université catholique de Louvain, Institut supérieur de Philosophie), Bradley Loveall (Georgia State University), Alfred Mele (Florida State University), Marcus Missal (Université catholique de Louvain, Institute of Neurosciences), Eddy Nahmias (Georgia State University), Markus Schlosser (University College Dublin), Olivier Sartenaer (Universität zu Köln), publié en 2020 sous licence Creative Commons by.nc. (…)

« Neuroscientists often consider free will to be an illusion. Contrary to this hypothesis, the contributions to this volume show that recent developments in neuroscience can also support the existence of free will. Firstly, the possibility of intentional consciousness is studied. Secondly, Libet's experiments are discussed from this new perspective. Thirdly, the relationship between free will, causality and language is analyzed. This approach suggests that language grants the human brain a possibility to articulate a meaningful personal life. Therefore, human beings can escape strict biological determinism. »

sion première de notre soi – est à l'origine de nos expériences conscientes, cela signifie qu'il nous est impossible d'en prendre conscience ! Il n'est pas possible d'expérimenter ce qui se situe en amont de toute expérience... C'est un cercle vicieux : nous ne pouvons expérimenter une cause, si cette cause est ce qui nous permet d'expérimenter. Ce qui rend possible la manifestation de notre conscience est donc... une énigme ! Il n'est pas possible de l'étudier ou de lui attribuer quoi que ce soit, sans faire face à toute sorte de paradoxes et de contradictions logiques !

Fort de cette analyse, nous pouvons distinguer deux types d'expériences, que nous pourrions qualifier de *yin* et de *yang*. Toute expérience peut être symbolisée par deux mouvements distincts. Le premier concerne les affects, il est notre capacité à recevoir des données. Cela se traduit par des sensations, des émotions, des sentiments ; et notre esprit se trouve dans une certaine passivité. Il expérimente sa propre subjectivité. Dans le second mouvement, notre volonté s'exprime en retour. C'est un élan qui va de l'intérieur vers l'extérieur, notre esprit est actif. Autant il n'est pas possible de généraliser sur la base d'une expérience singulière où nous *subissons* les événements, autant nous pouvons accéder à une certaine objectivité en les analysant adéquatement et en menant des expériences. Pourquoi ? Parce que c'est l'Être qui régit la structure de la réalité et ses lois sont universelles. Imaginez plusieurs personnes éprouvant une situation, comme un violent orage. Il y aura autant de réactions différentes qu'il y a de sensibilités. Chacun le vivra à sa manière. En revanche, si elles réalisaient conjointement la même expérience, comme le fait de mélanger de la terre avec de l'eau, elles obtiendraient toutes de la boue ! L'Être ne réagit pas différemment selon les individus. Voilà pourquoi certaines expériences permettent d'accéder à une certaine objectivité. Il y a une idéalité des expériences de type *yang*. Dans le chapitre suivant, nous allons approfondir notre théorie de la connaissance.

*

Commençons par définir ce que sont un savoir, une croyance, une connaissance et une opinion.

Savoir : n'importe quelle donnée que nous aurions à l'esprit, sans préjuger de sa valeur de vérité ou de sa pertinence. Cela doit être entendu dans son sens le plus large possible. Par exemple, si vous avez lu toutes les BD des aventures de Tintin, c'est un *savoir*, et ce même si les histoires sont fictives. Cela contribue à votre culture.

Croyance : n'importe quel savoir (correct ou non) considéré comme vrai ou pertinent *par le sujet*. Cela signifie qu'il fait confiance ou donne du crédit à des informations, selon son propre système de pensée.

Connaissance : n'importe quel savoir expérimenté par le sujet, c'est-à-dire n'importe quelle information dont il aurait conscience. Toute connaissance naît ainsi de l'union de deux types d'expériences, à la fois *yin* et *yang*.

Opinion : n'importe quelle croyance qui aurait été forgée par le sujet lui-même. Si nous savons qu'il fait chaud en Inde tel jour après avoir consulté un site météo : cela n'est pas une opinion. Nous donnons du crédit à l'information, bien que nous ne soyons pas sur place pour la vérifier. En revanche, si nous pensons qu'il y a trop de corruptions dans tel milieu après avoir recueilli des données fiables : il s'agira d'une opinion. Idem, elle peut être correcte ou erronée, et elle peut devenir une connaissance s'il y a la volonté d'expérimenter

concrètement ce qu'il en est. *Nota bene* : pour tout ce qui relève de l'abstraction, « l'expérience concrète » de la chose sera dans la démonstration.

L'exercice de la définition peut sembler rébarbatif et je m'en excuse. Cependant, discerner les nuances sémantiques aide à l'acuité intellectuelle. Dorénavant, dès qu'un individu prétendra vous apporter une « connaissance », vous vous demanderez s'il s'agit de démonstrations, de concepts, ou de choses concrètes, auquel cas, sur quelle expérience reposent-elles ? Et de vous apercevoir que ce n'est peut-être qu'une croyance, en l'état. Attention, cela vaut aussi pour cet ouvrage ! C'est toute la difficulté que j'ai exposée avec le voyageur du futur discutant avec des érudits dans une taverne médiévale : ce qui est une connaissance pour les uns peut demeurer une croyance pour les autres. C'est tout le problème des « transmissions », à l'origine des religions dites révélées. Ce problème insoluble avait été compris par René Guénon ou Simone Weil, les obligeant « à sortir du cadre » pour préserver leur liberté de penser et de partager. Ainsi, je distingue trois types de connaissances.

La *connaissance de premier ordre* porte sur le réel primaire (nos expériences *yin*). Comme elle n'est pas scientifique, serait-elle négligeable ? Il serait sensé de dire oui, mais... Le faire ne découlerait pas moins sur des absurdités. Nos affects, aussi singuliers soient-ils, constituent notre tout premier rapport au monde. Ils sont en partie ce qui va modeler notre individualité. Apprendre à marcher, à parler, à être autonome, sont vécus par tous et de façon unique. N'importe qui peut apprendre la théorie musicale si les conditions se présentent à lui, toutefois rien ne permet d'enseigner la créativité et le goût pour la composition. Et fait est qu'il n'y a eu qu'un seul Beethoven. Nous pouvons singer son style et sa personnalité, cela ne nous éclairera en rien sur ce qu'auraient été ses futures inspirations.

De même, en sciences, il n'y a eu qu'un seul Einstein. Nous pouvons apprendre la théorie et la technique, cela ne nous garantira pas d'être un virtuose, car cela touche à la personnalité. C'est là une connaissance de soi, de son être, de ses capacités. Pouvons-nous dire d'un athlète de haut niveau qu'il est ignorant, sous prétexte que ce dont il est capable serait non-reproductible ? Ce serait absurde ! Historiquement, c'est une poignée d'individus originaux qui ont fait progresser les arts et les sciences. Bien sûr, cela n'empêche pas le travail d'équipe qui est légion en sciences ! Néanmoins, l'originalité – qui est la plus susceptible d'apporter de nouveaux paradigmes, puis de faire avancer les choses – est rarement le produit d'un collectif, qui se régit socialement par mimétisme et conformisme, et qui peut parfois être une source de médiocrité et de bêtise[145].

La *connaissance de second ordre* porte sur la sphère sociale et culturelle. Elle englobe les arts, les sports, la littérature, les coutumes, les religions, etc. Cela m'est désagréable de l'écrire, mais une série télévisée aura un impact psycho-social plus important qu'un bouquin de philosophie ! Ce type de connaissances est important car il est lié à celui de premier ordre. Aucun individu n'existe de manière absolue. Chacun a une histoire propre qui s'inscrit dans une autre avec un grand H. Les deux sont imbriquées.

La *connaissance de troisième ordre* porte sur le *méta-réel* : philosophie, logique, mathématiques et sciences. Ces connaissances ont un caractère d'universalité, je ne reviens pas dessus. L'effet Semmelweis témoigne du fait que toute connaissance de troisième ordre est tributaire d'un type de connaissances du deuxième ordre et de premier ordre. Une formulation plus directe consisterait à dire que

---

145 Alain Deneault (philosophe québécois), *La médiocratie*, publié en 2015 par *Lux Éditeur.*

François Bégaudeau (philosophe), *Histoire de ta bêtise*, publié en 2019 par *Les Éditions Fayard.*

plus un groupe sera con, et plus il aura du mal à considérer la pertinence d'une connaissance trop avancée. C'est ce que j'appelle la « tragédie de l'idiot », qui jugera toujours « idiot » ce qu'il n'est pas capable de comprendre...

Faites attention aux mauvaises interprétations : il serait tentant de réduire les connaissances du premier ordre au domaine de la psychologie, celles du second ordre à la sociologie, à l'Histoire, à l'anthropologie, puis mettre celles du troisième ordre dans les cases sciences et philosophie. Non ! Ce serait confondre le méta-réel avec la réalité, ou la carte avec le territoire. La psychologie ne peut être en mesure de saisir ce qui relève de votre vécu propre. Son rôle – comme toutes les sciences – est d'établir des modèles et des concepts. Vous pouvez entrer dans certaines cases, mais tout ce qui fait le caractère unique et singulier de votre expérience, échappera *de facto* à ses catégories. De même, c'est le rôle de la sociologie que d'étudier les déterminismes inhérents à la mécanique de tel groupe social ou culturel. Or, la manière dont le groupe se vit intimement lui échappera et toute conjecture à ce sujet est vaine. C'est la raison pour laquelle certains anthropologues partagent la vie de populations qu'ils étudient.

Comment déterminer la pertinence d'une connaissance ? J'avais expliqué qu'elle se mesurait à la capacité d'un système ou d'une application à résoudre certains paradoxes, ce qui est correct pour la connaissance de troisième ordre, mais quid des deux premières ? En quoi ou comment une symphonie serait-elle erronée ou contradictoire ? Cela n'a guère de sens ! La question posée est donc loin d'être facile, et je vais passer par un chemin de traverse.

Tout d'abord, un constat. Vous compreniez le sens de mes phrases quand je parlais de *connaissances*, alors que je n'avais pas encore posé de définition. Pourquoi ? Intuitivement, nous recourons à

un procédé que les logiciens et les philosophes appellent la contraposée. Si la connaissance renvoie à des choses un peu floues, nous savons très bien ce qu'est l'ignorance ! De là, ça devient assez simple : être ignorant c'est avoir la tête vide ; donc, avoir des connaissances c'est avoir une tête bien pleine ! Bien sûr, les choses sont plus subtiles et nuancées, mais le raisonnement est tout-à-fait correct. Pour les questions qui nous préoccupent, pouvons-nous analyser les effets de l'ignorance ? Si tel était le cas, nous en déduirions les effets de la connaissance, et verrions en quoi elle serait pertinente !

La thèse que je défendrai est que l'ignorance engendre de la souffrance, qui se caractérise par un manque de liberté, ou une atteinte à celle-ci. De conclure que toute connaissance est liée de près ou de loin à la liberté, et par extension, au bonheur. Cette pensée bénéficie de nombreux héritages : le védisme, le bouddhisme et Spinoza !!! Je la développera dans le cadre d'une *noologie*[146].

---

[146] La noologie est l'étude du monde de l'esprit et de la pensée ; elle englobe la philosophie, la psychologie, la sociologie, la littérature, la linguistique, la technique, l'esthétique, la pédagogie, l'ethnologie, l'Histoire et les sciences politiques. Cf. George Thinès et Agnès Lempereur, *Dictionnaire général des sciences humaines*, 1975.

*

Qu'est-ce que la liberté ? Tout d'abord, la notion englobe trois sémies distinctes. Elles sont le libre-arbitre qui est notre capacité à choisir ; la liberté politique qui est l'ensemble de nos droits en tant que citoyens ; puis notre volonté qui est l'expression de notre être.

Quid de la notion de libre-arbitre ? Souvenez-vous de cet exemple où nous nous perdions en forêt. Le choix se présentait à nous parce que nous étions dans l'ignorance. Sinon, nous aurions tourné à gauche sans même nous poser la question du choix. Imaginons cette fois-ci que nous hésitions entre aller à la plage ou partir à la montagne. Tout comme dans l'exemple précédent, le choix apparaît car nous ne savons pas ce qui est préférable dans ce contexte. Si nous n'aimions pas la montagne, le choix serait fictif, puisque notre décision serait déjà prise *a priori*. Imaginons à nouveau un petit test QCM : *Que font 7 + 9 en base 10 ? 7 – 9 – 16 – 42 – 79 ?* Si vous savez la réponse avant de lire les autres propositions, changeriez-vous d'avis ? Bien sûr que non ! Le cas échéant, cela trahirait de l'ignorance. Et c'est là-dessus que j'insiste : le choix est *toujours* un effet de l'ignorance. Une telle conception de la liberté est donc absurde. Je sais que c'est difficile à entendre tant nous avons été conditionnés. Depuis notre enfance, à penser automatiquement notre liberté comme une contrainte. Maintenant, méfiez-vous des mauvaises interprétations. Un tyran qui imposerait sa volonté nous ôterait toute possibilité d'agir autrement : l'absence de choix ne signifie pas ici que nous sommes sur le bon chemin ! Loin de là ! La question de la liberté n'est pas tant une affaire de choix que de l'expression de notre être. Le manque de liberté s'explique par le fait que notre vo-

lonté est assujettie à une autre. Hélas, il est coutumier que l'usage amalgame les notions de libre-arbitre et de volonté, ce qui est une erreur. Toute situation de choix met en exergue nos chemins inexplorés. Elle nous invite à accéder à ce qui était jusque-là inconnu. Et s'il demeure tout-à-fait possible de nous tromper, nous apprendrons (en principe) de nos erreurs.

Qu'en est-il de la problématique du déterminisme ? Si tout sujet se définit dans le temps par un certain nombre de causes, toutes ne sont pas de son fait. Par exemple, notre vie est le fruit d'un désir (ou d'un accident) qui n'est pas le nôtre. Des éléments comme le nom, le prénom, la nationalité, la langue, les patrimoines, sont tous représentatifs d'une identité, et pourtant, ils n'ont pas été décidés par leurs propriétaires. Faute de pouvoir voyager dans le passé afin d'influer sur les événements, aucun n'a de prise sur les éléments qui le constituent ; et ils le détermineront tout au long de sa vie. Si le sujet n'est pas la cause directe de ce qu'il est, comment peut-il se considérer comme libre ? Voilà en quoi consiste l'opposition classique entre « libre-arbitre » et « déterminisme ». Or, comme nous l'avons vu, le choix ne peut être associé à la notion de liberté. Il s'ensuit que cette opposition ne tient pas et qu'elle repose sur un mauvais paradigme. Regardons cela plus en détails.

Qu'est-ce qu'un conditionnement ? C'est la capacité (souvent inconsciente) à intégrer des automatismes, indépendamment de notre rationalité. Tantôt par la répétition d'une expérience, tantôt par la relation d'une expérience singulière et d'un affect important. C'est toujours l'intensité d'une expérience (dans le temps ou en amplitude) qui crée un conditionnement. Ainsi, pour apprendre à lire, quand nous avons compris le son que produisait chaque lettre, nous pouvons déchiffrer les mots sur le papier. Avec de la patience et de la pratique, nous reconstituons le sens des phrases, puis celui des textes. Nous prenons peu à peu conscience des subtilités de la

langue, et bientôt, sans même nous en rendre compte, nous devenons à même de lire tout ce qui tombe sous nos yeux. L'acquisition de la lecture est plus ou moins longue selon les individus, car elle requiert un grand nombre de conditionnements. Imaginons que nous ayons un mauvais professeur. Si nos affects associés à nos tentatives de lectures s'avéraient négatives au point de marquer notre mémoire, notre goût pour la littérature se verrait alors compromis. Le conditionnement est la base de tout apprentissage. Il est la manifestation d'un savoir acquis. C'est pourquoi tout choix s'efface devant l'acte conditionné. Toutefois, comme la conscience d'un savoir passe par son expérience (pour devenir une *connaissance*, « naître avec »), et comme nous n'avons plus conscience de nos automatismes, fait est que le conditionnement naît de la conscience, pour dépasser la conscience. Il finit par faire partie de notre inconscient cognitif, en raison de son caractère automatisé ou « mécanique ». Devons-nous en conclure que nous ne serions plus libres ? Raisonnons par l'absurde, en imaginant un être « libre », en ce sens où il serait dépourvu de tout déterminisme et de tout conditionnement. Chaque matin, il devrait réapprendre à marcher, à parler, à s'habiller, à se laver, etc. Force est de constater que sa situation s'apparente à tout sauf à de la liberté, sa condition est contraignante et invivable. Aussi, évitons les fausses dichotomies. Il est des déterminismes et des conditionnements qui aident à nous épanouir, qui élargissent notre champ d'actions. D'autres nous sont invalidants. En principe, pour les déterminismes sociaux qui plongent les individus et leurs enfants dans des situations ~~de merde~~ inconfortables, c'est par définition le rôle du politikos que d'y remédier. Quant aux conditionnements qui relèvent de la psychologie, comme peuvent l'être un traumatisme ou des phobies, nous entrons alors dans le domaine médical. La psychologie comportementale offre tout un panel de techniques relativement efficaces. Cependant, l'approche de la maïeusthésie permet une

action plus large et beaucoup plus rapide sur le mal-être. J'y reviendrai plus en détails.

Fondamentalement, le déterminisme ou le conditionnement ne s'oppose pas à la liberté. Cela dépend de leur nature. De manière générale, toute connaissance impactera notre rapport au monde. Plus elle sera importante, plus notre liberté – qui délimite le champ des possibles – deviendra conséquente. Toute forme de liberté, qu'elle soient politique ou métaphysique, est donc un *confort*, c'est-à-dire une satisfaction de l'esprit. Si nous estimons qu'un confort se doit d'être partagé par la société dans son ensemble, comme l'accès aux soins médicaux ou à l'éducation, cela deviendra un droit. Et tout droit implique des devoirs. Par exemple, si un sujet a le droit de se promener dans la rue en toute quiétude, cela implique le devoir de ne pas déranger ceux qui se promènent. Tout droit implique un devoir, car sans devoir, aucun droit n'existerait. Comme les devoirs garantissent le confort général d'une société, ils ne peuvent pas être considérés comme une contrainte, et ne sauraient être assimilés à de la tyrannie. Le corollaire est que tout devoir doit impliquer l'existence d'un droit. Le cas échéant, toute inégalité sociale s'apparenterait à de la tyrannie. Imaginons une politique qui privatiserait tous les secteurs de la vie au nom de la « liberté » : les citoyens se retrouveraient sans droits. Il n'y aurait que des produits de consommation auxquels seuls les plus fortunés auraient accès. Les précaires seraient *de facto* des sous-citoyens, privés de toute liberté politique. C'est pourquoi il convient de se méfier de l'emploi du terme « liberté » dans certains contextes (surtout en politique et dans le milieu marketing). Un minimum de réflexion nous démontre qu'il n'en est rien.

Aussi, il est une grossière erreur que d'associer la liberté aux désirs. Certes, vous êtes libres de faire ce que vous voulez avec vos cheveux (pour reprendre le slogan d'une ancienne pub), mais cela ne constitue en rien une connaissance. Ce n'est pas de la liberté. Le désir est une pensée qui fait partie d'une doxa et/ou d'un contexte so-

cial. Par exemple, si une personne a aujourd'hui le désir d'être riche, c'est parce que l'argent lui permettrait d'être à l'abri du besoin. Si cette même personne vivait au sein d'une tribu amazonienne, un tel désir n'aurait aucun sens. Le fait d'agir selon « son » désir n'est pas la preuve que l'esprit peut s'autodéterminer. D'aucuns pourraient penser qu'un fumeur est *libre* de fumer, pourquoi pas ! Il est coutumier de ramener la notion de liberté à un sentiment, à la suite d'une expérience que nous avons vécue, et qui devra être réitérée pour éprouver à nouveau cette sensation. Et bien entendu, ces usages sont antinomiques, puisque, par définition, la liberté n'est pas compatible avec l'idée de dépendance.

Enfin, toute pensée qui n'est pas adaptée au méta-réel est identifiable par ses effets. Ils diminuent le champ de notre expérience, et provoquent de manière générale de la souffrance, soit des affects qui limiteront l'expression de notre soi (notre être). Si nous pensons que le fait de boire le contenu d'un flacon magique nous changera en un Jedi, le résultat de cette expérience aura pour seul effet de réduire ce que nous pensions être notre liberté, ce qui causera des affects déplaisants. Idem pour le scientifique. S'il expérimente de fausses théories, l'échec de ses expériences constituera un frein à ses recherches, jusqu'à ce qu'il apprenne de ses erreurs et trouve une solution. Si un homme croit qu'une femme l'aime, son champ d'actions *a priori* – qui n'existe que dans son imaginaire – peut être très important, jusqu'à ce qu'elle le gifle après qu'il a essayé de l'embrasser ! Le bonheur découle de la liberté, elle-même déterminée par la connaissance. Tout système de pensées causant des effets néfastes doit être remplacé, abandonné. Cela implique que l'ignorance doit être sans cesse combattue.

D'un point de vue éthique, si le libre-arbitre est une mauvaise conception de la liberté, il ne demeure pas moins que nous sommes responsables de nos actes. Pour rappel, tout le monde a conscience de ce qu'il est via ses affects. Avoir de mauvais condition-

nements est une chose fort commune, c'est la raison pour laquelle l'erreur est excusable. Toutefois, si l'esprit est tyrannique, c'est la répétition de son erreur, ou encore, son intensité, qui le rendra condamnable. Je sais que beaucoup se pensent « au-dessus des lois » ; mais ce ne sont pas eux qui décident des Lois de l'Être[147]. Rappelez-vous : ce sont les expériences de type *yin* et *yang*, garantes de l'évolution spirituelle, qui marquent la conscience. Ainsi, quiconque n'apprend pas grâce à son intelligence apprendra par l'expérience et par la souffrance qui en résultera. Là aussi, c'est la tragédie de l'idiot qui se moque de ce qu'il n'est pas capable de voir venir...

---

[147] J'introduis cette écriture avec majuscule, qui sera justifiée ultérieurement. Elle ne doit pas être interprétée comme du platonisme, ce qui serait contraire au structuralisme de cette philosophie. Elle sert à mettre l'accent sur le *principe*.

*

D'une certaine manière, notre philosophie peut être qualifiée de spinoziste. Il y a moult ponts entre nos deux systèmes. Tous deux sont des monismes, avec une certaine équivalence sémantique entre les notions de l'Être et de la *substance*[148]. Les problèmes métaphysiques sur le temps étaient de faux problèmes pour le *prince des philosophes*[149], tandis qu'ils sont à mes yeux la clef vers une nouvelle science ! Nous avons aussi analysé le « soi », dont la nature ne peut pas être conceptuellement définie, en raison de son ipséité. Et c'est la même situation avec l'Être. En tant que principe unique et absolu, nous ne pouvons rien dire de sa nature. Il n'est donc pas étonnant que nous retrouvions des conclusions analogues dans les pensées orientales au sujet de Brahman, du Tch'an, du Zen, etc. Il s'agit de mots différents, mais qui décrivent une même réalité, absolue et totalisante, dont la nature est indicible. Dans la littérature que j'ai étudiée, il est écrit qu'elle serait étrangère à tout dualisme, au-delà du *vrai* et du *faux.* Comme nous le savons dorénavant, ces descriptions sont *logiquement* correctes et pertinentes : cette mystérieuse réalité est *indécidable* ! Il m'apparaît important de nous attarder sur la notion de Brahman, qui appartient aux *Védas.* Ces textes sacrés sont un important héritage : ils représentent les corpus religieux et philoso-

---

[148] Baruch Spinoza, *L'Éthique*, œuvre publiée *post-mortem* en 1677, *Première partie (De Dieu)*, Définition III : « J'entends par *substance* ce qui est en soi et est conçu par soi, c'est-à-dire ce dont le concept peut être formé sans avoir besoin du concept d'une autre chose. » ; traduction de M. Saisset (1842).

[149] Baruch Spinoza, Lettre XII à Louis Meyer (20 avril 1663).

phiques les plus *anciens* de l'humanité. Pour comprendre les enjeux, une contextualisation historique s'impose.

—

La datation des textes tels que le Rig-Veda – située aux alentours du XVe s. av. notre ère – fait l'objet de débats entre chercheurs européens et indiens. En raison du passé colonial de l'Inde, assujettie à la couronne britannique de 1858 à 1947 en tant que « Raj » ; l'héritage de son Histoire et de sa culture a longtemps souffert d'une dépréciation systématique. Telle fut la politique « civilisatrice » menée par Macaulay, et qui fut vivement critiquée en Inde. Heureusement, les chercheurs de Bharat se sont réappropriés leur Histoire.

Dans les hymnes du Rig-Veda se trouvent plusieurs mentions d'un fleuve appelé *Saraswati*. Il a depuis disparu, en raison d'un changement climatique ou de phénomènes géologiques. La rédaction de ces textes est donc antérieure à l'assèchement du fleuve. En 2011 est publié un papier dans le journal *Taylor & Francis*, « Utilisation d'images satellite pour révéler le cours d'une rivière éteinte sous le désert du Thar dans la région Indo-Pak ». Ces images satellite permettent de dater l'assèchement de ce fleuve mythique entre 4000 à 3500 ans avant J.-C. ! Par déduction, les textes védiques ont au minimum plus de 5500 ans[150] ! À titre de comparaison, la rédaction de la Torah est située aux alentours du VIIIe s. av. notre ère.

—

Dans ces textes sacrés, Brahman y est défini comme étant la Volonté ou la Conscience qui se (re)connaît en toute chose, en tout ce qui existe ; elle est l'Absolu et la seule Réalité. Sa manifestation – que nous considérons comme étant la « réalité » – n'est qu'une

150 A. K. Gupta, J. R. Sharma & G. Sreenivasan :

DOI : 10.1080/01431161.2010.495093

illusion nommée *Maya*[151] (d'où l'expression *voile de Maya* sous la plume de Schopenhauer[152]). Quant à Brahma, il en est une manifestation « physique », comme Démiurge-créateur de notre monde. Quel magnifique résumé des notions que je souhaite vous partager ! :)

L'idée selon laquelle la réalité serait une simulation n'est pas nouvelle. Elle ouvre la porte à des questions « métaphysiques » éloignées de nos préoccupations quotidiennes, or elles sont les plus à même de donner du sens à notre existence. LA question qui nous brûle les lèvres est sans doute celle-ci : *y a-t-il une volonté derrière cette simulation ?* Avant de me précipiter sur la réponse, existerait-il un cas de figure où nous aurions déjà tous expérimentés un réel simulé, indépendamment de notre volonté ? Quelle expérience de ce type se serait imposée à nous, sans notre bon vouloir ? Cela doit être plutôt rare ! Eh bien... :)

Je peux vous assurer que cela vous est arrivé plusieurs fois depuis votre naissance ! Cette expérience est si familière que nous n'y faisons même plus attention. Ce sont les rêves nocturnes !!! Cela peut prêter à sourire, mais cela montre que ce qui apparaissait improbable est plus banal et fréquent que nous l'imaginions. Et qui ou quoi simule ces réalités oniriques ? Dans quel but ? Il n'existe pas à ce jour de consensus scientifique. Je veux toutefois vous amener un peu plus loin. Ne vous est-il jamais arrivé de faire ces songes où vous êtes dans un contexte familier, discutant avec un ami ou un proche, et, de vous demander à votre réveil : *Mais où étais-je ? Qui était-ce ?!* Je suis étonné qu'aucun penseur n'ait écrit à ce sujet. D'aucuns se

---

151 Cf. Jean Herbert (orientaliste) et Jean Varenne (indologue, spécialiste de l'hindouisme), Vocabulaire de l'hindouisme, publié en 1985 par Dervy, p. 36.

152 Arthur Schopenhauer, *Die Welt als Wille und Vorstellun* (Le Monde comme volonté et comme représentation), publié en 1819 chez *Brockhaus*.

laisseront aller aux explications intellectuellement paresseuses, arguant que notre cerveau nous aurait joué un vilain tour, et circulez il n'y a rien à voir ! Sauf que non. Observez l'inouïe complexité de cet organe, au sein duquel chaque élément a son rôle à jouer pour le bon fonctionnement de l'organisme. Comment imaginer qu'il dysfonctionne sans raison, juste parce que *nous dormions ?!* Cela n'a aucun sens. L'occasion de citer Leibniz : *nihil est sine ratione !* Par conséquent, qu'en dirait une analyse phénoménologique ?

Qu'est ce qu'un *sentiment de familiarité* ? C'est un affect qui naît lorsque sont expérimentées des choses déjà présentes en mémoire. Plus ce sera ancien, plus la familiarité sera exacerbée. Dans ce type de rêves, ces expériences impactent nécessairement la conscience, et ce, même si nous sommes dans un cadre virtuel. Ceci étant dit, comment est-il possible de reconnaître des lieux, puis de les oublier l'instant d'après ? Comment l'interpréter ? Je déduis qu'il existe plusieurs niveaux de conscience, et que, chaque niveau n'a pas accès aux mêmes informations. En outre, moduler une conscience, sa mémoire, tout en simulant une réalité qui n'est pas de son fait, implique le concours d'une volition extérieure. Mais comment ?

En 1875, le Dr Carton inventa l'électroencéphalographe. Grâce à cette invention révolutionnaire, un groupe de chercheurs identifia les ondes électriques cérébrales correspondant à nos états de conscience[153]. Que se passe-t-il du point de vue du cerveau quand nous rêvons ? Les ondes *delta* (sommeil profond) voient subitement leurs fréquences multipliées par dix ! Il n'y a plus aucune différence avec l'état de veille. Aussi, si je me concentre sur un problème de maths, ce sont des ondes *bêta* qui apparaîtraient ; mais il est évident

---

[153] Hans Berger (1873–1941), Richard Caton (1842–1926), and electroencephalography

DOI : 10.1136/jnnp.74.1.9

que ce n'est pas l'émission de ces ondes qui est à l'origine de ma concentration. Cette cause est ma volonté. Le cerveau reçoit des informations et réagit en conséquence. Il est analogue à un transpondeur, soit un récepteur/émetteur de données ultra-sophistiqué ! Donc ?...

Accrochez-vous, ça va se corser. Il n'y a pas de différence de nature entre *réel primaire* et *rêve nocturne* : ils sont tous deux le résultat de données simulées, l'un à une échelle collective, l'autre à une échelle individuelle. Lors des rêves lucides, s'opère une transition où la volonté du dormeur prend le relais. Il peut alors simuler ce qu'il souhaite dans cet espace onirique, qui est déjà une simulation ! C'est une simulation d'une simulation, dans une simulation plus large (le monde qui nous entoure) ! Nous sommes littéralement dans le film *Inception* de Nolan !!! héhé... Cette volition qui nous passe la main et qui simule la réalité lorsque nous nous réveillons, ce n'est pas vraiment celle de l'Être. Lui a des propriétés universelles et absolues. Or, les simulations concernant nos réels primaires ou oniriques ne sont pas les mêmes pour tout le monde. C'est pourquoi les Védas ne confondent pas Brahman et Brahma, ce sont deux réalités distinctes. Et en Occident, elles sont souvent amalgamées sous l'égide d'un seul concept qui est Dieu. En théologie, les propriétés de l'Être permettent des preuves ontologiques de l'existence divine, avec des contradictions internes insolubles si nous ne dissocions pas ces deux principes[154]. Affirmer que *Dieu est (ou existe)* implique que le principe de l'Être ou de l'existence soit antérieur à Dieu. Dieu ne peut exister *ex nihilo* ! C'est pourquoi je traduirai à l'avenir *Brahman* par *Nitescence*, mot que je trouve esthétique, et sémantiquement intéressant. Il est un clin d'œil à la notion de *Zohar* (la « Splendeur ») dans la littérature juive.

---

[154] Sébastien Faure (militant anarchiste), *Les Douze Preuves de l'inexistence de Dieu*, publié en 1914.

*

Il existe selon moi deux formes de stupidité. La première caractérise le simple d'esprit. Il est incapable d'abstraction ou de se représenter des choses trop abstraites, et bien sûr, ça ne préjuge en rien de sa valeur en tant qu'être humain. Je pense fortement au personnage de Perceval dans la série Kaamelott d'Alexandre Astier, qui illustre à merveille mon propos ! Ce genre de difficultés peut se régler en travaillant l'imagination. Incontournable dans la plupart des processus cognitifs, elle donne du recul sur ce qui est envoyé à nos sens de manière brute. Cela donne toute liberté pour nous représenter le réel selon des points de vue inédits.

L'autre forme se trouve dans l'extrême opposé : elle est cette incapacité à être concret, terre à terre, effectif. Elle concerne tour à tour politiciens, érudits, intellectuels ou universitaires. Quiconque ne se baserait que sur des modèles pour expliquer le réel, sans être en mesure d'en faire une quelconque expérience, risquerait d'être « à côté ». C'est l'expérience, comme nous le verrons, qui permet d'accéder à une certaine conscience des choses et des situations.

Il en va de même pour notre rapport à la connaissance. Remplaçons *stupidité* par *ignorance*, et nous observons que chez nos savants aïeux, leur ignorance des « choses concrètes » était comblée par une abstraction totalisante susceptible de tout expliquer. Tel était le cas avec la notion de l'être, qui englobe et explique *tout*. Or, une telle notion ne semble pas sérieuse, puisqu'elle ne propose aucune application concrète. *Vraiment ?* De l'ontologie est née la logique. Les travaux d'Aristote ont donné une base à ceux de Leibniz ou de Newton, jusqu'à l'arrivée de la logique de Boole au XVIIIe s. Dans la première moitié du XIXe s, Ada Augusta King, comtesse

britannique de Lovelace, concevra le premier logiciel de l'Histoire ! Aujourd'hui, ce sont nos vies entières qui se trouvent régentées par des systèmes informatiques. Comptes en banque, téléphones, ordinateurs, n'importe quelle machine numérique : tous fonctionnent à l'aide de logiciels. Là, me semble-t-il, nous voyons la puissance d'une telle notion : elle a su transmettre les germes d'une révolution de la pensée qui a entièrement transformé nos modes de vie. Par conséquent, bien que les notions « ultra » abstraites trahissent une forme d'ignorance, elles peuvent se révéler *pertinentes* et puissantes quand nous leur donnons du corps. Or, dans le cadre de voyages intersidéraux, c'est comprendre le « corps de l'être » qui nous intéressera. Quelle est sa géométrie ?

J'ai longtemps hésité avant d'aborder cette « onto-géométrie ». J'avais peur que ça soit « trop abstrait ». C'est une manière courtoise de signifier ma crainte que vous soyez trop stupide pour suivre héhé ! Or, je sais que c'est faux, et il est impossible d'en faire l'impasse. Par conséquent, introduisons le schmilblick par une question simple : *qu'est-ce que l'espace ?* Tentez de définir ce concept comme les précédents : quel est son *sens* ? Si vous relevez le défi, vous constaterez que vous serez coincé(e). Voici une définition que je trouve pas mal : par *espace*, j'entends *toute étendue possible*. Et concrètement, c'est quoi une étendue ? C'est tout ce qui sépare deux points distincts sur un plan (histoire de poser un cadre). Or, c'est quoi un point ? C'est une position abstraite dans l'espace. Ah ! Nous l'avons enfin ! UNE BOUCLE ! La définition repose implicitement sur une erreur de logique (pétition de principe). Les mots utilisés pour donner du sens à *espace* contiennent en eux-mêmes une idée spatiale. J'imagine que c'est ce petit « désagrément » qui a fait écrire à Wittgenstein que ce n'était pas à la science et à la logique que de définir la *nature des choses*.

Il n'est pas aisé de sortir de la boucle... Le même problème se pose avec la notion de temps. Quelle est la définition de la se-

conde en physique ? Elle est une unité de temps : 60 secondes forment une minute. Mais concrètement, sur quoi se basent les scientifiques pour en déterminer la valeur ? Cs !Nos horloges atomiques comptent 1 seconde pour 9 192 631 770 oscillations liées à la fréquence de transition hyperfine de l'atome de césium (Cs). Cela semble plus que satisfaisant ! Mais... Qu'est-ce qu'une fréquence déjà ? C'est le nombre d'oscillations par seconde. Et c'est quoi une seconde ? :)

Pour sortir de ces boucles sémantiques infernales, il faut bannir toute définition qui serait trop naïve. Il faut éviter ce qui serait « intuitif », et même si « ça fonctionne ». Comme nous l'avons vu grâce au structuralisme logique, un modèle qui offre des applications n'implique pas qu'il soit entièrement correct. Pensez à l'effet photoélectrique. Le modèle proposé par Einstein lui a valu un prix Nobel en 1921. Or, l'arrivée de la mécanique quantique a mis en exergue une complexité insoupçonnée (plasmons de surface). Constatez que ça n'empêche nullement les marchands de vous vendre des panneaux solaires ! Comprendre le réel et singer des phénomènes physiques en vue de répondre à un besoin sont deux choses différentes.

Il nous faut revenir à la source, à la matrice, c'est-à-dire à l'Être ; tout en gardant à l'esprit que cette notion demeure « simpliste ». C'est juste ce que nous avons de plus fort pour l'instant. À présent, je veux vous montrer que tout Nombre se déduit de la structure de l'Être ; puis que l'idée d'espace est intrinsèque à celle du Nombre (l'un ne va pas sans l'autre). Ainsi, l'Espace est le support ontologique permettant à tout ce qui existe, d'exister. Il est l'Absolutum, qui ne doit pas être confondu avec l'espace de notre réalité. Ça va s'éclaircir, rassurez-vous !

Commençons par définir le Nombre. Il est l'expression symbolique d'une grandeur (qui n'a de sens que dans le cadre d'un système d'écriture codifié). Dès lors, la structure de l'Être présente un

curieux paradoxe, jadis relevé par Plotin. Il est à la fois UN et MULTIPLE, puisqu'il enferme la totalité de ce qui existe. Comment de l'UN justifions-nous l'existence de DEUX ? Ce qui est unique ne peut pas être additionné avec lui-même, sans quoi nous contredirions sa définition. J'avais abordé le problème au chapitre III, en vous laissant le temps d'y réfléchir. Comme vous l'avez constaté, nous ne traitons jamais les problèmes frontalement, la méthode bourrin ne mène généralement à rien. Il faut être plus malin, passer par d'autres chemins. Étant donné que l'UN est un synonyme de l'Être, et que l'Être est *nécessaire*, il n'y a pas besoin de justifier son existence. Des nuances définitionnelles sont en revanche possibles. Sur la base de (x / x = 1), est *un* tout rapport de quoi que ce soit avec lui-même. Cela justifie un caractère singulier, là où nos précédentes analyses démontraient une universalité. Et il n'y a pas de paradoxe, sinon en apparence. Tout dépend du point de vue adopté.

Le UN représente une grandeur dont le sens dépend structurellement d'une valeur neutre. Il s'agit du zéro, qui ne doit pas être confondu avec le néant (la négation de l'Être). Son rôle est de tracer la frontière entre les valeurs négatives et positives. Il sera toujours une référence *relative* entre deux pôles opposés. Je pense à la limite qui sépare les températures positives et négatives. Lorsqu’il fait zéro degré, cela ne signifie pas une absence de température ! Pour mesurer les altitudes, nous prenons comme référence le niveau de l’océan, qui est par convention à une altitude de zéro. Si nous avions pris un autre référentiel, cette valeur aurait changé. De même, zéro degré Celsius équivaut à 32 degrés Fahrenheit.

Ainsi, nous constatons que les idées de polarité et de dualité sont inhérentes à la notion de zéro, dont dépend la valeur UN. Cela débouche sur une structure ternaire (1 + 2) que nous avons précédemment vu, avec le principe du lógos. En ce sens, la sémie du DEUX est dans le lien, qui est à la base de tout raisonnement. L'écriture (1 + 0 = 1) l'illustre avec l'addition. Avec les trois nombres

(0, 1, 2), il est possible de construire une fonction qui décrira l'ensemble des nombres entiers naturels. Le 1 est unique et le 2 se dédouble : voilà notre règle ! De là, nous écrivons l'ensemble des nombres impairs : $1 + 2x$. L'addition des nombres impairs nous donne des carrés suivants :

$1 = 1$	$= \mathbf{1}^2$
$1 + 3 = 4$	$= \mathbf{2}^2$
$1 + 3 + 5 = 9$	$= \mathbf{3}^2$
$1 + 3 + 5 + 7 = 16$	$= \mathbf{4}^2$
$1 + 3 + 5 + 7 + 9 = 25$	$= \mathbf{5}^2$
$1 + 3 + 5 + 7 + 9 + 11 = 36$	$= \mathbf{6}^2$
$1 + 3 + 5 + 7 + 9 + 11 + 13 = 49$	$= \mathbf{7}^2$
$1 + 3 + 5 + 7 + 9 + 11 + 13 + 15 = 64$	$= \mathbf{8}^2$
$1 + 3 + 5 + 7 + 9 + 11 + 13 + 15 + 17 = 81$	$= \mathbf{9}^2$
…	

Tout carré implique un raisonnement dans l'espace. Bien sûr, une réflexion plus directe aurait pu être menée en amont : est-il possible de penser une grandeur indépendamment de toute idée d'espace ? Ici, tout dépendra du degré d'abstraction de notre pensée. Si nous pensons la valeur d'une grandeur en tant que principe, comme nous venons de le faire, alors un principe n'a pas d'étendue. C'est une donnée. Pour le dire autrement, nous sommes dans le code-source qui n'est pas encore manifesté. Dès que nous en sortons pour adopter un point de vue plus « anthropologique », il est évident que grandeur et espace sont les deux côtés d'une même pièce.

Au XVI[e] s., Girolamo Cardano solutionna la curieuse équation : « $x(10 - x) = 40$ ». Ce philosophe excentrique apporta deux écritures correctes que sont $(5 + \sqrt{-15})$ et $(5 - \sqrt{-15})$. La surprise fut

totale. La racine carrée ne peut porter que sur des valeurs positives. Que signifierait « l'inverse » d'un carré ? Cela n'a pas de sens ! Pourtant, c'est ce que nous appelons *nombre imaginaire*. Pour résoudre le paradoxe, il faut raisonner dans l'espace. Imaginez un plan. À la droite de l'ordonnée, dessinons un carré ; et à gauche, le même en miroir. Les valeurs du carré de droite sont positives sur l'axe des abscisses, là où elles seront négatives pour le carré de gauche. Par conséquent, la notion d'espace est non seulement contenue dans celle des grandeurs, mais il FAUT raisonner dans l'espace si nous voulons saisir les structures géométriques qui donnent sens aux équations.

Enfin, cet espace ontologique singulier ne saurait être confondu avec l'espace de notre réalité, car il possède une propriété *infinie*, là où nos réels sont quant à eux limités. Le cas échéant, ça découlerait sur des contradictions, autrefois relevées par Zénon d'Élée. Voici l'un de ses paradoxes les plus célèbres : Lançons une pierre vers un arbre. Celle-ci parcourra la moitié de la distance, devra à nouveau parcourir la moitié de la distance restante, et ce, jusqu'à l'infini ! Toute valeur divisée par deux ne donnera jamais zéro, donc la pierre n'atteindra jamais sa cible ! En réalité, l'arbre est une cible représentée implicitement par un point, qui est sur un plan une position abstraite dans l'espace. C'est juste une donnée (x, y, z). Un point n'a pas d'étendue. Voilà pourquoi vous pouvez diviser toute distance entre deux points à l'infini. Il faut en conséquence se méfier de nos interprétations naïves sur les mathématiques et la géométrie.

Voici un exemple plus parlant avec la fameuse constante π (~3,141592…). Hé bien... Accrochez-vous, car *concrètement*, elle n'existe pas ! Et ce n'est pas une façon de parler. Comme vous l'avez appris, elle représente le rapport entre la circonférence d'un cercle et son diamètre. Avec une corde et une règle, il est possible d'en mesurer une valeur approximative. Comment procéder pour calculer les valeurs de ses décimales ? Grâce aux polygones ! La méthode jadis

employée consistait à calculer le périmètre d'un très grand polygone régulier, le résultat était ensuite divisé par la valeur de son diamètre. C'est ainsi qu'au IIIe s. de notre ère, le mathématicien chinois Liu Hui obtint 4 décimales justes de π, à partir d'un polygone régulier de 192 côtés. Deux siècles plus tard, le savant Zu Chongzhi découvrait le rapport (355/113) donnant 6 décimales correctes. Sa précision sera inégalée durant près de 1000 ans.

Plus nous augmentons le nombre de côtés du polygone régulier, plus nous nous approchons de la valeur exacte de π. Par conséquent, la définition qui est implicitement donnée au cercle est la suivante : *polygone régulier possédant une infinité de côtés*. Grâce à la trigonométrie, c'est Viète (un mathématicien français du XVIe s.) qui proposa la première expression exacte de ce nombre. Il faudra attendre les solutions de Euler (XVIIIe s.) pour des calculs rapides et efficaces. Tous ces développements reposent sur une définition particulière du cercle, et qui ne peut philosophiquement s'appliquer à aucun objet dans le réel. Imaginez un polygone ayant 20 cm de diamètre et 300 milliards de côtés. À n'en pas douter, vos yeux verront bien un cercle. Si nous calculions le rapport entre le périmètre et le diamètre, le résultat serait proche de π... mais ce ne sera jamais π ! Aussi, π existe-t-il dans notre réel ? La question semble provocatrice, mais la réponse est non. Cette réalité – qui partage les propriétés de l'Être – existe dans l'Absolutum, qui ne doit pas être interprété comme un ersatz du monde intelligible de Platon. Il est l'espace *physique* de la Nitescence. C'est difficile à concevoir, néanmoins toute cosmologie et physique des particules découlent de l'Absolutum. C'est ce que nous allons découvrir.

VII

. : CYMALOGIE : .

Cinquième synthèse

*

L'écriture de cet ouvrage était pour moi comme une mission existentielle. Aider les autres dans leur évolution personnelle me rendait heureux. Cela donnait un sens à ma vie. J'existais pour une « bonne » raison. Certes, je ne réalisais pas encore la tristesse d'une telle pensée. Depuis quand faut-il une bonne raison pour exister ? La philosophie m'a aidé à garder le cap, jusqu'à l'arrivée de ces deux drames en 2022. Étant orphelin, je n'avais plus de lien avec le reste de ma famille, exceptée avec ma cousine irlandaise. Elle semblait vivre des choses difficiles, et avec du recul j'aurais aimé faire plus ou mieux. La distance entre l'Irlande du Nord et le sud de la France n'a pas aidé, et il était déjà trop tard quand j'ai appris la triste nouvelle. Ce fut brutal. Elle venait d'avoir 25 ans. Deux mois plus tard, mon ami d'enfance s'en allait lui aussi d'un arrêt cardiaque à 40 ans. Cette année-là, j'ai passé les fêtes de fin d'année seul chez moi. Et c'était décidé. Je voulais boucler mes projets avant de me trancher les veines. J'avais autrefois fait une tentative de suicide à 13 ans, à la suite de quoi je m'étais juré de ne plus recommencer. Sauf que là, j'avais eu ma dose. Tout espoir m'avait abandonné. Chaque soir, je m'excusais auprès de (appelez-Le comme vous le voulez) pour ce sinistre projet. Et cet essai était devenu un fardeau. J'étais un putain d'imposteur. Comment discourir sur la sagesse, la connaissance, les grandes lois de l'existence, alors que vous êtes au fond du trou ? Il est des moments où plus rien n'a de sens. C'est le chaos. Un comble,

n'est-ce pas ? Moi qui vous écrivais que tout faisait sens ! Où est le sens lorsqu'une maman perd son enfant ? He bien je suis incapable de vous répondre. Mais je suis là. Il s'est produit des choses importantes. Des anges sont comme descendus du ciel. Puis le destin m'a porté à bout de bras pour qu'enfin je me relève. De mon point de vue, c'est un miracle. J'ai « piraté » le cours de mon existence. Ceci étant dit, je ne vous ferai pas l'insulte de vous prendre pour un(e) con(ne). Ne comptez pas sur moi pour vous réciter la messe. Comme vous venez de le lire, je suis loin d'être parfait, je suis loin de tout comprendre, je suis comme tout le monde. Enfin presque !

Ces épreuves m'ont tellement cogné la tête que j'ai l'impression d'avoir un pète au casque ! Ce qui avait auparavant de l'importance est passé au second plan. Et parfois, je m'en fous. Il y a des sujets que je n'aurais pas abordé pour tout un tas de raisons, et aujourd'hui, je ne vois plus l'intérêt de me censurer. Notre vie est courte. Certaines vérités sont ce qu'elles sont et je n'y suis pour rien ! Pourquoi vouloir vivre en étant à côté de la plaque ? C'est absurde. Comme je vous ai garanti mon honnêteté, je dois vous dire que je passerai sous silence toute donnée scientifique susceptible d'avoir des applications militaires. C'est-à-dire ? Je tairai toute définition fonctionnelle, formules et modèles mathématiques, la technique bien sûr, en bref tout ce qui assurerait votre crédibilité en sciences. Alors, acceptons le challenge, et soyons « fun » ! Hum...

Savez-vous comment certaines personnes, en provenance de civilisations exogènes à la Terre, réussissent-elles à voyager jusqu'à nous ? Cette question n'est pas mal ! J'ai toujours préféré arracher les pansements d'un coup sec ! Si vous tenez ce livre entre vos mains, c'est que vous êtes prêt(e) à recevoir certaines informations. Encore une fois, gardez votre esprit critique. Je vous invite chaudement à étudier la physique si ce domaine vous intéresse. Je sais que dans les films de science-fiction, dès qu'il s'agit d'évoquer des procédés futu-

ristes, les scénaristes aiment à employer de la quantique à toutes les sauces. *L'ennemi approche, ouvrez immédiatement les vannes du propulseur quantique !* Héhé... C'est une façon de dire que ce qui va suivre sera magique. Sauf que non, c'est scientifique, mais comme on y comprend rien, on dit que c'est quantique, et roule ma poule ! Cela a tellement imprégné la culture populaire que j'ai vu l'apparition de choses comme des « thérapies quantiques », ce qui n'a aucun sens. Un quanta, à la base, c'est un photon. Essayez la luminothérapie ! Je ne sais pas si ce sera efficace pour ce que vous avez, mais là nul n'essaie de vous mystifier. Quoiqu'il en soit, dans la mesure où la quantique n'intègre pas la relativité générale, c'est mort pour les voyages intersidéraux. À ma connaissance, aucune civilisation avancée n'utilise de la quantique pour se déplacer. Le cas échéant, bah... Ils ne pourraient pas voyager ! C'est ce qu'affirment les scientifiques qui se basent sur le modèle standard : les distances sont trop importantes... Puis ça ricane ! Et parmi eux, des quidams qui n'arrivent pas à voir les lacunes conceptuelles de leur propre modèle...

Les nouveaux concepts que je vous partagerai sont précieux, car ils unifient conceptuellement relativité et quantique. Ce n'est pas une théorie du tout, car cela ouvre la porte à d'autres horizons de recherche. Certains points régleraient par exemple nos problèmes liés à l'énergie ; vous vous doutez qu'un vaisseau parcourant x annéelumières ne fonctionne pas avec de l'essence ou des combustibles fossiles. Hélas, c'est le même problème : les procédés ouvriraient la voie à des technologies militaires redoutables, et, la situation géopolitique en 2023 est devenue trop compliquée pour prendre le moindre risque. Cela me fait chier. J'ai retourné la question dans tous les sens, puis le film *Oppenheimer* de Christopher Nolan est sorti au cinéma. Voilà. Cela a réglé la question ! Maintenant, cela ne nous empêche pas d'accéder à une connaissance plus « intime » de l'Univers. Il n'y a pas de terme pour désigner cette science unificatrice, d'où mon néologisme *cymalogie*. Du grec *kyma* (onde) et *lógos* ; c'est la

science des ondes. Je dois commencer par vous expliquer quelques bases que vous n'avez jamais vues à l'école. J'emploierai des images afin que tout le monde puisse comprendre.

*

Imaginez que vous êtes au bord d'un lac. Vous lancez de petits cailloux de même taille dans l'eau. Des vagues se dessinent, puis, lorsque vous arrêtez vos jets, disparaissent... Si vous avez réussi à visualiser cette scène, alors vous avez – sans vous en douter – *compris* des concepts extrêmement exigeants de physique théorique.

Chaque vague qui apparaît est en réalité une *onde*. D'ailleurs, en anglais, c'est le même mot (*wave*) ! Une onde est un phénomène oscillatoire à travers lequel l'énergie circule, et qui provoque sur son passage une perturbation du milieu. Voilà en gros sa définition. Toute onde a la particularité de se propager en spirale. Et elles possèdent des propriétés comme la fréquence, la longueur d'onde, etc.

La valeur de ces propriétés dépend du milieu où elles se trouvent. Par exemple, la lumière – qui est une onde électromagnétique – se propagera dans l'océan plus lentement que dans le vide. Chaque fréquence correspond au *temps interne* de l'onde, et la longueur d'onde à *l'espace* qu'elle parcourt ou génère. Le temps et l'espace sont liés, car il ne peut pas y avoir de fréquences sans longueur d'onde, c'est impossible ! Voilà pourquoi nous parlerons parfois d'*espace-temps*, surtout en cosmologie.

Il existe trois modèles pour calculer l'énergie d'une onde à la surface du lac. Nous pouvons considérer le phénomène comme *ondulatoire*, puis multiplier la fréquence par la longueur d'onde (je simplifie). Il est également possible de considérer l'énergie comme la quantité d'eau en mouvement, auquel cas nous parlerons de *particules*. Bien sûr, l'eau ne se déplace pas vraiment horizontalement, c'est une illusion. Mais j'aime cette analogie, car d'une certaine fa-

çon, c'est la même chose pour les particules en physique. Pour l'heure, dans la vulgarisation scientifique, vous avez appris que la matière était à la fois ondulatoire et corpusculaire ; comme vous le voyez, cela n'a rien de sorcier !

En revanche, il existe une troisième façon de voir les choses, et qui n'est presque jamais relatée : nous pouvons raisonner depuis la berge ! Il est tout-à-fait possible de penser l'énergie en nous basant sur le jet des cailloux. Auquel cas, nous ne parlerons ni d'ondes, ni de particules : il sera question d'*impulsions*. Et cocorico, c'est un physicien français – Louis De Broglie – qui initia cette voie dans ses travaux !

D'un point de vue mathématique, ces trois façons de penser s'exprimeront avec trois écritures différentes, mais avec des résultats tout-à-fait identiques. Il serait tentant de s'arrêter là, sauf qu'elles ne disent pas la même chose. Les cailloux/impulsions causent l'apparition des vagues/ondes ; ils ne sont pas « dans l'onde ». Il y a là une relation causale que nos modèles actuels sont incapables d'appréhender. Pourquoi ? Vous êtes en dehors du lac ! Les espaces-temps, les fréquences et les longueurs d'onde, apparaissent à la surface de l'eau, pas à l'extérieur ! Cela signifie qu'un astrophysicien utilisant la relativité générale bossera sur la surface du lac, là où un physicien théoricien raisonnera depuis la berge. Voilà pourquoi en physique quantique l'espace et le temps sont deux variables séparées.

Les scientifiques s'arrachent la tête dessus depuis les années 70. En se bornant aux équations, nul ne semble voir qu'il y a un problème de sens. L'espace depuis la berge ou l'espace depuis la surface du lac sont deux réalités différentes. La grosse difficulté pour la physique actuelle est d'accepter que la notion d'espace est plus complexe. Comme nous l'avons vu avec l'effet Semmelweis, ce changement brutal de paradigme rend les choses compliquées pour être accepté. Et d'aucuns pourraient tout aussi bien rire de mes propos !

Une analogie, cela ne prouve rien. Vous auriez raison si la chose n'était pas déjà présente dans nos équations !

En effet, c'est la force électromagnétique qui assure la cohérence (structure) des atomes. Elle est régie par la *constante de structure fine* (α). La valeur de ce nombre est *adimensionnelle*. Cela signifie que son sens ne dépend d'aucun cadre spatio-temporel. Feynman disait que c'était l'un des plus grands mystères de la physique, un nombre magique donné à l'homme sans qu'il n'y comprenne quoi que ce soit ! Son interprétation demeure difficile, sauf si nous considérons que les ondes qui forment la matière naissent d'impulsions envoyées depuis « la berge », qui est un espace *adimensionnel* depuis la surface du lac (là où nous sommes en ce moment). Comme ces impulsions ont une fonction topologique particulière, tout en donnant la masse/énergie aux particules, nous les appellerons *chronons*.

*

Il est important que je vous explique deux ou trois choses au sujet de l'énergie. Notre compréhension de la chose n'a pas tant évoluée depuis l'homme de Cro-Magnon. Je suis provocateur, mais ça reste un fait. Pour les anciens, obtenir de l'énergie pour se chauffer consistait à ramasser du bois et à le brûler. La technique est simple : on dégrade la matière comme un bon gros bourrin ! Puis, sont arrivées les premières piles. C'est la chimie qui est employée. L'énergie est récupérée depuis un processus d'oxydoréduction des métaux, qui est aussi une façon de dégrader la matière. Plus efficace et plus polluante ! Enfin, les pays dits « développés » se sont tournés vers le nucléaire, qui est aussi une dégradation de la matière, mais à un niveau atomique. Des atomes déjà instables (uranium 235, plutonium 239)

sont utilisés dans le processus, ce qui peut potentiellement causer l'humanité à sa perte en cas de problème majeur. Que se passera-t-il le jour où il n'y aura plus assez de matière à dégrader ? Est-ce que ça incitera les gouvernements à mieux gérer leurs ressources pour mieux les partager, ou bien, assisterons-nous à une guerre généralisée ?...

Les générations à venir seront plus intelligentes. J'espère qu'elles comprendront le message : il n'y a pas besoin de dégrader la structure de la matière pour récupérer de l'énergie. Fondamentalement et conceptuellement, de quoi s'agit-il ? DE TEMPS. L'énergie, c'est littéralement du temps. Et cela peut être illustré avec le « principe de sympathie » (clin d'œil à Poséidonios).

Prenez un verre de cristal. Si vous frappez délicatement sa surface, le verre vibrera et vous entendrez une note. Si vous rejouez cette note avec un instrument, le verre se mettra en résonance. Il vibrera à l'unisson. De constater que le phénomène n'est pas « mécanique ». Si vous modifiez légèrement la fréquence, le verre ne réagira plus, peu importe l'énergie ou le volume que vous enverrez. En revanche, si vous jouez la même note dans les harmoniques supérieures, alors vous créerez une pression entre l'intérieur et l'extérieur du verre. L'énergie générée sera telle qu'il explosera !

C'est le même principe avec la dynamo de votre vélo. Dès qu'il est en mouvement, le champ magnétique génère un courant électrique. Jusque-là, vous connaissez. Imaginez que la vitesse du mouvement soit uniforme, et que vous soyez assis sur l'aimant. Vous avez beaucoup rétréci, ce qui est un problème, mais je veux attirer votre attention sur un autre phénomène qui est le principe d'inertie. Que dit-il ? La vitesse de rotation de l'aimant étant constante, vous ne ressentirez aucun mouvement. C'est comme la rotation de notre planète : nous n'en ressentons pas le mouvement car sa vitesse est toujours la même. L'aimant étant statique par rapport à vous, il n'y

aurait aucun courant, puisque le champ magnétique serait immobile. Ainsi, ce qui distingue votre référentiel d'un autre susceptible de récupérer l'énergie est une affaire de timing ! Cependant, le fait que l'énergie soit universelle et omniprésente ne signifie pas qu'il est aisé de la maîtriser ou de la stocker. Allons un peu plus loin en abordant la topologie.

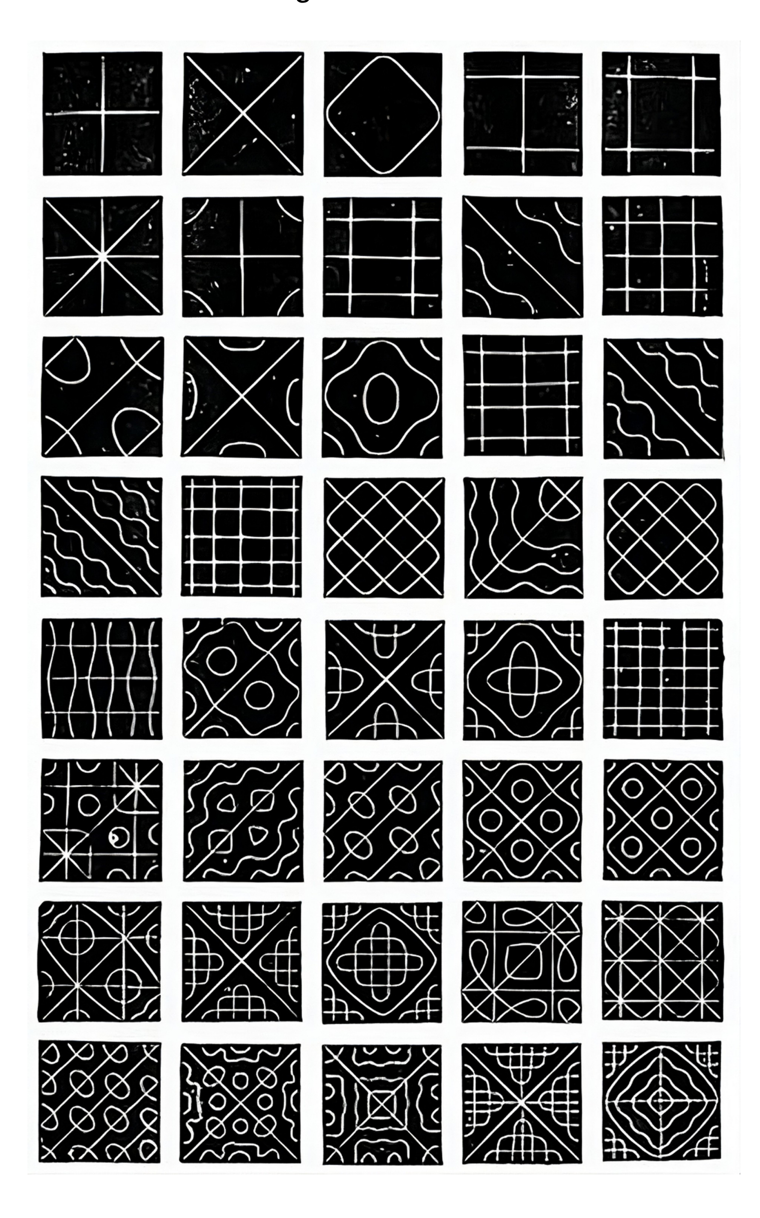
Savez-vous pourquoi votre image est inversée lorsque vous vous regardez dans un miroir ? Pourquoi notre côté droit apparaît à la gauche du miroir, et notre côté gauche à sa droite ? Pourquoi n'est-ce pas le haut qui se refléterait en bas du miroir, et le bas en haut ? Ces questions semblent un peu connes de prime abord, mais la réponse n'est pas intuitive. L'énergie se manifeste dans une topologie *énantiomorphe* (« formée en miroir »), c'est comme les deux pôles des champs magnétiques des aimants. Pour bien illustrer le phénomène, prenez une casserole d'eau et mettez-la sur un feu. Jetez-y de fines herbes et attendez que l'eau soit à ébullition. À cause des bulles et de la vapeur, nous nous attendons à ce que les herbes s'éparpillent de manière anarchique. Surprise, il n'en sera rien ! Vous verrez deux spirales en miroir, et les herbes se verront attirées, formant deux petits paquets tourbillonnants !

La force d'attraction de certaines spirales est si spectaculaire qu'elles en deviennent parfois destructrices. Pensez aux tornades qui balaient et emportent tout sur leur passage... Le phénomène de résonance appliqué aux ondes sismiques est tout aussi redoutable. Un soldat « au pas cadencé » crée une vibration au sol avec l'impact de ses chaussures. Cela peut faire sourire, car la vibration est faible. Mais que se passerait-il avec une troupe militaire de plus de 200 soldats ? Si la troupe venait à traverser un pont en pierre, à cause de la résonance générée par l'impact synchronisé des pas, il s'effondrerait sous leurs pieds ! Cela s'est déjà produit par le passé. En 1831, un pont dans la ville de Broughton (Angleterre) s'effondra sous les pas cadencés d'une troupe de 74 soldats. En France à Angers, le Pont de

la Basse-Chaîne connut un sort similaire. En 1850, il s'écroula avec la traversée d'un bataillon, causant la mort de 226 soldats !

Heureusement, ces cas sont devenus rares. La force d'attraction engendrée par le principe de sympathie est surtout source d'organisation de la matière. Une loi physique peut être déduite et formulée de la sorte : *deux particules oscillant selon la même fréquence et la même phase s'attireront*. En acoustique, la cymatique illustre en partie cette loi. Découverte par Chladni (XVIIIe s.), ce phénomène intrigue. Avec un archet de violon, en faisant vibrer une plaque de métal recouverte de sable fin, vous générerez aussitôt un mouvement : les grains de sable seront comme « attirés » par un schéma. Le sable dessinera des figures, chacune présentera des symétries, et leur complexité dépendra de la fréquence du son. C'est en exploitant ces caractéristiques ondulatoires que des insectes comme le bourdon est capable de voler. En battant des ailes jusqu'à 200 fois par seconde, il génère un son (un bourdonnement) qui crée des spirales d'air autour de lui. Ces mini-tourbillons lui servent de véhicule pour se maintenir en lévitation et se déplacer !

Figures de Chladni



Sachez que c'est ce même principe de *patterns* qui s'exerce à l'échelle des particules. Où se situe le photon sur une onde électromagnétique ? Vous savez qu'elle se propage en spirale : imaginez un petit espace arrondi embrassant une crête et un creux. Voilà le photon... ou pas ! Sa présence sera seulement *probable*. Même constat pour monsieur électron ! Imaginez un pointeur LASER rouge dirigé vers un mur blanc. Dans le cercle rouge projeté, l'électron pourrait être n'importe où. En vous approchant du mur, le cercle se réduit en un point qui déterminera la véritable position de la particule. Or, avant ce phénomène de *réduction du paquet d'ondes*, il est impossible de savoir où elle est. Cela heurte toute conception classique du déterminisme, avec des interprétations philosophiques parfois malhonnêtes sur le libre-arbitre. En l'occurrence, si vous notiez la position de la particule, et que vous répétiez l'opération encore et encore, vous constateriez qu'un schéma mathématique apparaîtrait ! Je sais que c'est contre-intuitif, mais le hasard organise[155]. Ces structures rigoureusement définies derrière l'imprévisible est ce que j'appelle des *patterns (schémas)*. Comme ce ne sont pas des patterns (abstraits) qui causent quoi que ce soit de concret, ces phénomènes quantiques sont dits *indéterministes*. Il ne faut pas s'enflammer pour autant, leur comportement stochastique obéit aux lois mathématiques. Et pour rappel, inférer quoi que ce soit dans notre monde macroscopique à partir de la quantique est idiot, en raison du phénomène de décohérence quantique. Je vais vous expliquer comment se forme la matière.

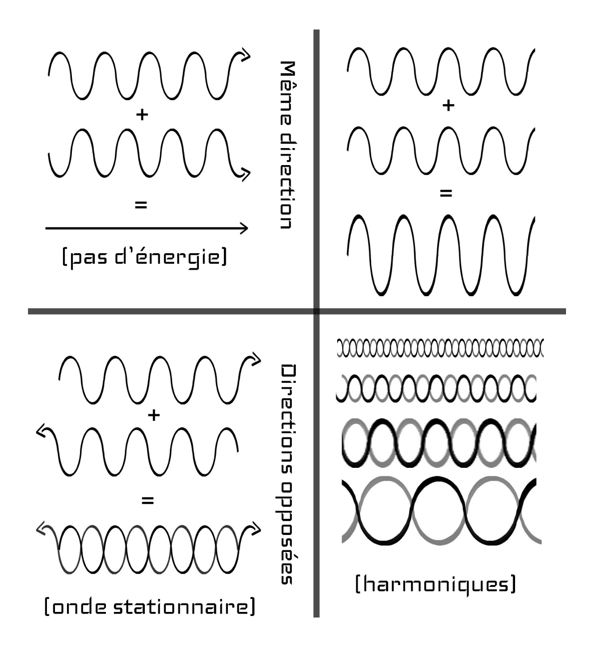
*

155 À ce sujet, découvrez le superbe travail de vulgarisation de Mickaël Launay : *La puissance organisatrice du hasard – Micmaths*

Lien : https://www.youtube.com/watch?v=2Wq6H8GMVmo

Tout d'abord, vous devez connaître les Lois cymalogiques :

Fig.1)



*

En modélisant les phénomènes physiques sur la base des chronons, la matière s'avère analogue à une projection holographique. Les impulsions (symbolisées par les jets de cailloux) créent des ondes spiralées. Toutes ces ondes forment une grande Spirale, mais qui ne se bornent pas à notre espace physique. Chaque étage de la Spirale peut correspondre à d'autres espaces-temps. Je sais que cela sonne douteux, mais c'est une implication directe des interactions nécessaires à la formation des particules.

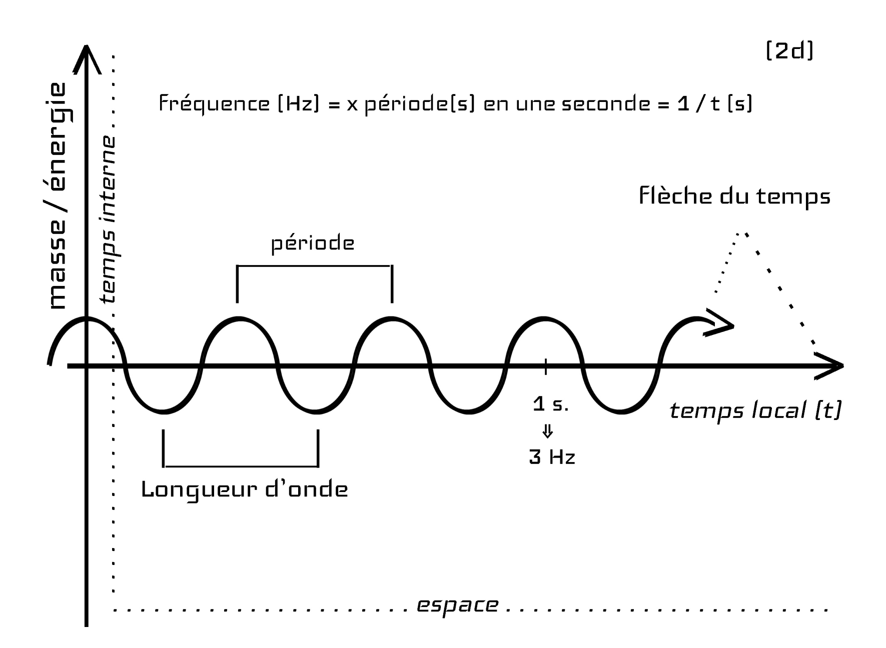
À la surface du lac, les ondes sont à la fois « élastiques » et « relatives » (*relativistes*). L'espace et le temps peuvent se contracter et se dilater. Imaginez une voiture avec de la musique à fond. Les basses résonnent sur des centaines de mètres, et en s'approchant, les sons aigus commencent peu à peu à être perçus. Toute onde sonore se propage à une vitesse d'environ 340 mètres par seconde, peu importe sa fréquence. Pourquoi les basses vont-elles plus loin que les aigus ? Comme leur fréquence est faible, leur longueur d'onde est plus importante. Inversement, les aigus ont une fréquence plus élevée, leur espace est donc plus restreint. Selon *leurs* points de vue, les basses sont plus rapides qu'elles, puisqu'en une *unité de temps* que représente une de leurs oscillations, elles ont parcouru une distance plus importante. Selon *notre* point de vue, elles vont à la même vitesse, comment résoudre ce paradoxe ? Vous avez la solution : *espace* et *temps* sont élastiques, et surtout, leur valeur est *relative*. Elle ne sera pas la même selon les points de vue. Ainsi, méfiez-vous des mauvaises interprétations : une fréquence élevée impliquera de la « lenteur » pour un observateur extérieur (elles vont « moins loin ») !

Si vous préférez, un corps très massif dans le Cosmos contient « beaucoup d'énergie », exactement comme une onde qui aurait une fréquence élevée. En restant à sa surface, vous ressentiriez un fort champ gravitationnel, vous auriez l'impression d'être écrasé(e) au sol, comme si l'espace voulait se contracter toujours plus. Côté timing, vous ne verriez aucun changement, jusqu'à votre retour sur la planète bleue. Vous réaliseriez que vous avez fait un bond dans le futur ! Pourquoi ? Car le temps sur un corps massif s'écoule plus « lentement ». Plus vous augmentez en masse ou en énergie, plus vous ralentissez votre temps propre ! Attention, cela ne signifie pas que les obèses vivraient plus longtemps en faisant des bonds dans le futur ! :)

Quelques illustrations didactiques

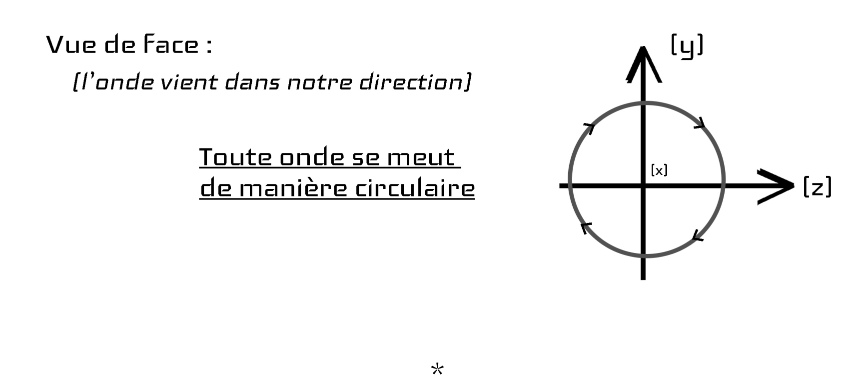
*

Fig.2) Illustration d'une onde à l'échelle locale :



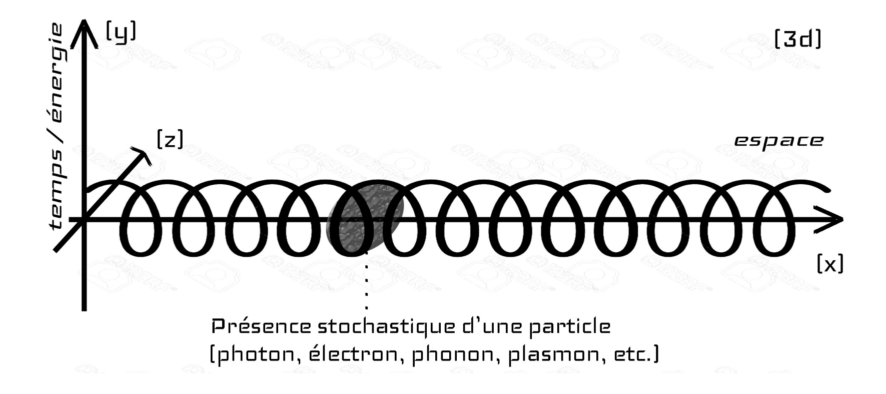
*

Fig.3) Même onde que Fig1) vue selon un autre angle :



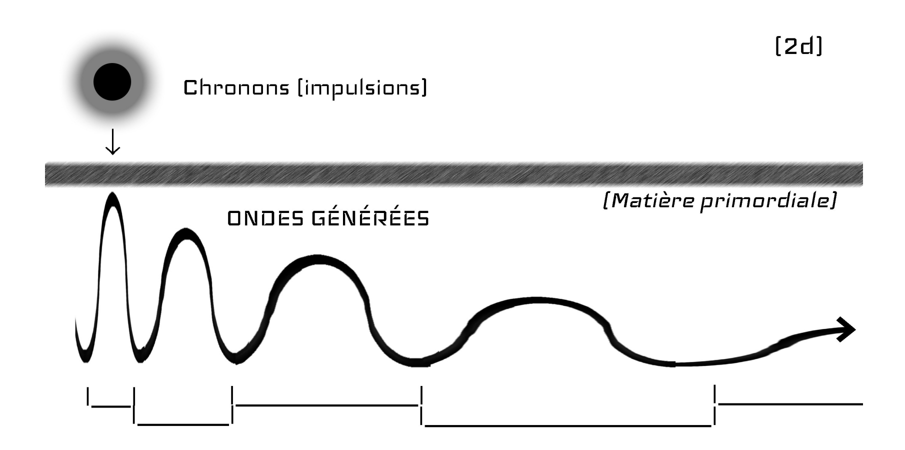
*

Fig.4) Illustration d'une « particule » à l'échelle quantique :



*

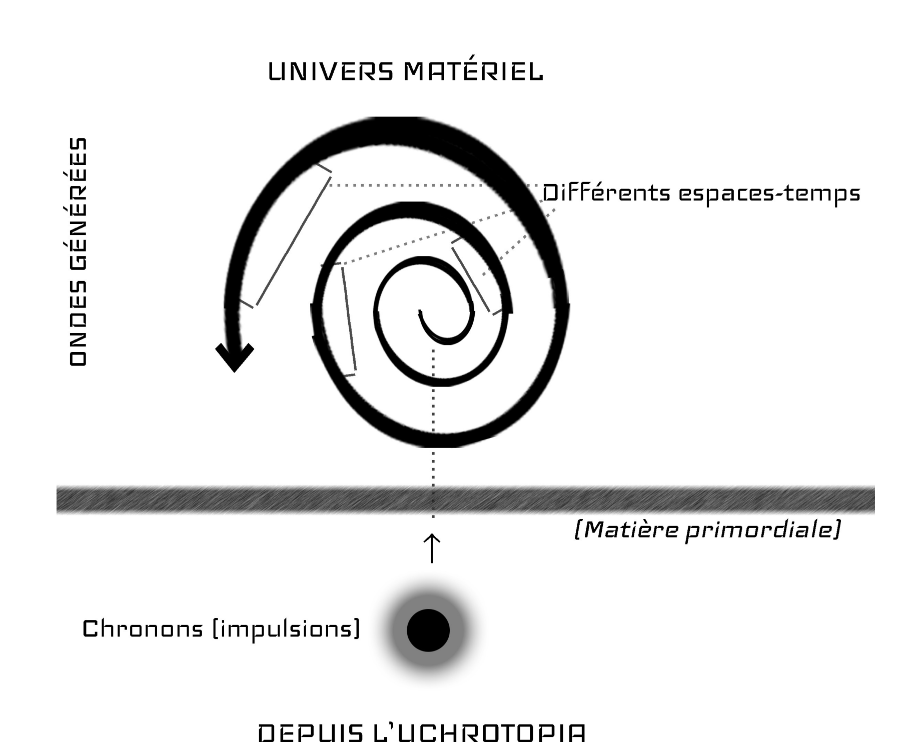
Fig.5) Représentation d'un chronon générant les ondes depuis « la berge du lac » (pour reprendre les termes de notre allégorie) :



D'où la création de plusieurs échelles d'espaces-temps

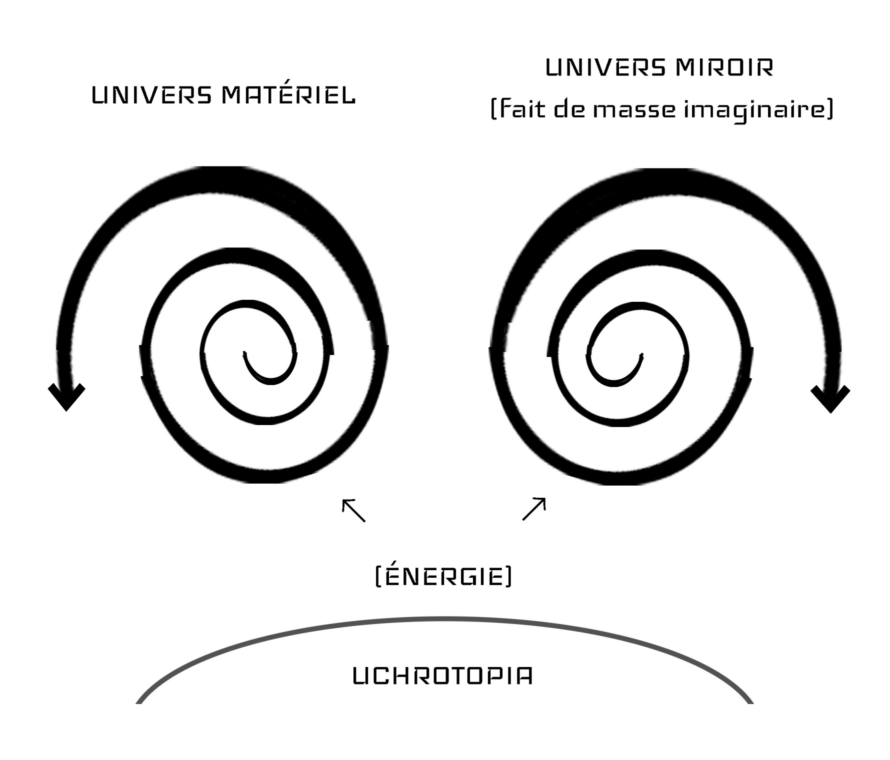
*

Fig.6) Illustration de l'ensemble des espaces-temps générés, vu depuis la « berge » (*Uchrotopia*) – ils forment « l'Univers Matériel » :



*

Fig.7) Illustration (très schématisée) de l'Univers Matériel et de son « double » de masse imaginaire :



*

Il n'existe pas (novembre 2023) de concept pour décrire ou désigner l'eau du lac de notre analogie. Celui qui s'en rapproche le plus serait peut-être la *matière noire* en cosmologie, puis il y a le magique *vide quantique* en physique des particules. Parlons un peu d'épistémologie. À l'époque d'Einstein, tout apport conceptuel impliquait une vision cohérente des phénomènes étudiés. S'ensuivaient des modélisations mathématiques pour tenter des prédictions et des expérimentations. C'est à partir de la relativité restreinte que Minkowski modélisa l'espace-temps. Cette manière de faire de la science était si efficace que nous avons détecté les premières ondes gravitationnelles grâce au faramineux projet LIGO en 2016, un siècle après la prédiction d'Einstein. Avec l'arrivée de la quantique, il suffisait de « faire des maths » pour décrire ce qui allait se produire à l'échelle des particules. C'était efficace sut le plan expérimental, et à la portée de n'importe quel étudiant. Pas besoin de philosopher ! Cependant, dès que les premiers bosons massifs (W, Z) ont été découvert alors que la théorie prédisait une masse nulle (comme le photon), il a fallu tout revoir. Que dire d'une méthode scientifique qui est incapable d'anticiper ? En 1964, survint un problème de *violation CP*, suite à des désintégrations de kaons. Cela choqua la communauté scientifique car cette découverte remettait en cause la super-symétrie (entre matière et anti-matière) défendue par le modèle standard. Qu'en est-il aujourd'hui ? Ça fait 55 ans que ce problème est non-résolu. De même, ce modèle décrit la gravitation à l'échelle quantique sur la base d'une particule hypothétique nommée *graviton*. C'est aussi con que d'inventer la particule *magnéton* pour expliquer l'électromagnétisme ! Se borner à « faire des maths » n'aide tellement pas à donner du sens que chaque physicien y va de sa propre interprétation. Certains affirment que le temps n'existe pas (cf. Carlo Rovelli, l'un des fondateurs de la théorie de la gravitation quantique à boucles) et il y a ceux qui soutiennent qu'il est de nature fractale (cf. la théorie de la relativité d'échelle de Laurent Nottale). Ainsi sont apparus les ré-

cents concepts de la physique : non pas parce qu'il y avait une vision cohérente derrière, mais pour colmater les fissures théoriques que les équations mettaient en exergue. Cela s'est généralisée jusqu'en cosmologie ! Pensez à l'*énergie noire* pour rendre compte de l'accélération de l'expansion de l'Univers observable. Cette énergie est dite « noire » car elle est mystérieuse et indétectable. En clair ? Personne n'a d'explications. Il faudra attendre plusieurs siècles avant que les physiciens ne comprennent que... notre Univers tout entier tourne sur lui-même ! Pensez aux planètes, aux étoiles et aux galaxies qui tournent sur elles-mêmes... Il s'ensuit une force qui n'est pas du tout mystérieuse : la force centrifuge ! Cette force est dite *fictive*. Il n'est pas possible de la détecter, puisqu'elle n'a pas d'origine physique. Et elle décrit une accélération, comme l'expansion de notre Univers observable... Que dit le rasoir d'Ockham ?

Revenons à notre eau du lac ! Le concept derrière cette allégorie est la *Matière primordiale*. Toutes les particules ne sont que des déformations de cette matière. Les outils actuels ne peuvent pas encore la détecter, elle demeurera pour l'heure abstraite. Cependant, nous pouvons y voir une implication directe : l'Univers se compose de plusieurs « couches ». Déjà, qu'en est-il de l'Être ? Vous avez tous les concepts pour saisir ce qui va suivre. Il est le « Tout », son énergie (ou sa masse) est *infinie*. Si nous le dessinions comme une onde, sa fréquence serait *infiniment* élevée et sa longueur d'onde serait contractée à l'infini. Par conséquent, de notre point de vue, l'Être est topologiquement *néant* , et son temps interne est tellement ralenti qu'il en devient atemporel ! Cela ne contredit pas son principe, car de son point de vue, il est topologiquement omniprésent et le temps est comme une illusion : nous vivons dans un espace virtuel. C'est un peu comme si nous étions le héros d'un jeu vidéo qui sonderait son environnement fictif. À partir de là, c'est mort pour essayer de com-

prendre ce qu'il y a « à l'extérieur » ; là où se trouve depuis le début la berge, que nous avons baptisé *Uchrotopia* !

De là, sont encodés des patterns, responsables de la formation de la matière, selon un procédé cymatique/cymalogique (cf. *figures de Chladni*). C'est bien sûr une explication simpliste. Une particule n'est pas en soi une onde. Pourtant, des fonctions d'onde décrivent le comportement de la matière en mécanique quantique. Comment ça se fait ? Chaque onde cause une perturbation du milieu. Une particule comme un proton est composé de vide à 99,999999... % ; sa forme n'est qu'une déformation de l'eau du lac, pour reprendre notre analogie. Pour créer une particule en 3D, il faut au moins trois ondes (x, y, z). En vibrant selon la même fréquence et la même phase, nous savons qu'elles s'attireront (leur force d'attraction sera responsable de l'apparition du « gluon », particule virtuelle transitoire). Et pour rester dans un mode stationnaire (un proton ne se propage pas comme un photon), il faut trois ondes supplémentaires, en miroir ! Toute onde stationnaire se décompose en deux signaux contraires, comme une corde de guitare que nous ferions vibrer.

Dans notre espace, la section ou la portion de ces ondes responsable de la formation du proton ou du neutron est appelée *quark*. Comme nos ondes continuent leur course dans d'autres espaces de la Spirale, l'apparition des quarks est extrêmement courte ; ce sont des particules *ponctuelles*. Cependant, tout comme repeindre une voiture ne la transformera pas en mobylette, la diversité des propriétés des particules ne change pas leur « nature ». Elles sont toutes des photons à des vitesses différentes, situés dans des emplacements distincts sur la Spirale. Et à ce stade, vous devez avoir compris que sans la présence d'un Anti-Cosmos, il n'y aurait pas d'interactions suffisantes pour créer certains flux et former la matière.

*

Les scientifiques de mon époque (2023) se moquent de la possibilité d'un voyage intersidéral, car ils se représentent les distances un peu comme si nous allions faire Paris – Marseille en TGV. En plus loin et dans une fusée, mais c'est la mentalité ! Les civilisations avancées ne raisonnent pas ainsi : si la variable *distance* pose problème, agissons sur la variable *temps* ! Et pour ce faire, il faut d'abord comprendre ce qu'est la masse. Cela est loin d'être aisé, car il faut maîtriser la topologie.

Allons dans le vif du sujet. Imaginons un LA 440 Hz, d'une amplitude de 2 dB. Pour les non-musiciens, cette note était jouée par défaut par les anciens téléphones avant que vous ne composiez le numéro (le fameux *tuuuuuuu...*). Avec un logiciel de traitement audio, dupliquons-la, puis mixons les 2 signaux. Quel est le résultat ? La note est toujours un LA 440 Hz, mais le niveau sonore a augmenté (~5dB). Maintenant, décalons un des deux signaux de 180°, de telle sorte que les ondes soient « en miroir ». Si nous les mixons, nous devrions à nouveau obtenir un signal aux alentours de 5dB. *Rien ne se perd, tout se transforme !* (Héhé) Sauf que non ! Pas là ! Vous n'entendrez rien. Vous avez créé du silence !!! Les ondes « s'écraseront » en raison de leur configuration énantiomorphe. Ce phénomène physique est exploité par des casques audios à *réduction de bruit active* pour gommer le son ambiant. Ils sont équipés d'un micro qui capte le son extérieur, et, toutes les fréquences sont inversées par un module avant d'être envoyées dans les écouteurs. Magique ! C'est un silence (quasi) absolu ! De votre point de vue, les ondes ne transportent plus aucune énergie. En décalant légèrement un des deux signaux, c'est comme si vous ouvriez le robinet, le son jaillit...

Toute onde stationnaire se décompose en signaux miroirs qui ne s'annulent pas. Pourquoi ? C'est une affaire de flèche du temps. Dans le cas où deux signaux s'annulent, leur flèche du temps est identique. En revanche, dans le cas où ils se retrouvent en mode stationnaire, leurs flèches vont dans des directions opposées. Il est important de saisir la subtilité, car le même principe s'applique à l'échelle des particules. Lorsqu'un électron et un positron (son anti-particule) se rencontrent dans le même espace, leurs flèches du temps se retrouvent dans la même direction, et ils s'annihilent en formant un photon (de masse nulle). Par contre, dans son espace d'origine, le positron conserve sa flèche du temps en opposition. Et selon la loi que nous avons expliquée, comme positron et électron sont des particules oscillant selon la même fréquence et la même phase, elles s'attireront. Elles se retrouveront dans un mode stationnaire, tout en subissant une pression l'une sur l'autre. C'est la même relation qu'il y a entre les quarks (formant les protons et les neutrons), avec les anti-quarks (qui forment les anti-protons et les anti-neutrons). Cette « pression » est ce que les scientifiques interprètent comme la « masse ». Comme ils peinent à accepter l'idée qu'il existerait d'autres types d'espace en interaction avec le nôtre, ils n'en comprennent pas l'origine. Ils la modélisent en imaginant l'action d'un hypothétique « champ de Higgs ».

Mon explication de la masse demeure incomplète, car chaque particule existe en plusieurs versions dans la Spirale, chacune est liée à sa sœur jumelle. Et il y a plusieurs types de masse ! Tout ce qui a une flèche du temps inversée par rapport à nous correspond à l'anti-matière. Elle est topologiquement associée à l'Anti-Cosmos ; mais elle peut désigner des versions de la matière dans notre Spirale à d'autres niveaux d'énergie. Il y a également les masses négatives, comme nous l'avons vu, elles n'ont rien d'exotique. Cela correspond à toute version de la matière « en miroir ». Enfin, il y a les *masses imaginaires*, et qui peuvent aussi être négatives ou d'anti-matière.

Kézako ? L'adjectif *imaginaire* a le même sens que pour les nombres imaginaires : c'est surtout une affaire de topologie ! Elles ne correspondent à rien de connu dans nos modèles actuels. Depuis la berge, vous générez leurs ondes en modifiant la taille de vos cailloux ! Lorsqu'un corps dans le Cosmos atteint une masse critique, il fait pression sur la masse imaginaire de l'Univers Miroir, qui envoie en retour une « force opposée », qui est la force *gravitationnelle (liée à la masse).*

Lorsqu'un corps est *très massif*, les particules qui le constituent subissent une forte interaction avec leurs particules jumelles. J'avais écrit que les particules étaient des photons à des vitesses et des emplacements différents sur la Spirale. Elles-mêmes se déplacent en spirale, de sorte que si vous dessiniez une onde électromagnétique de face sur une feuille de papier, vous obtiendriez un cercle. À partir de là, c'est de la trigonométrie ! La fonction sinus décrit le champ électrique, et la fonction cosinus le champ magnétique. Pour les particules élémentaires comme les quarks, c'est la même chose. Elles ont un champ électrique (des tiers de charge) et un moment magnétique appelé « spin ». Quand la structure atomique d'un matériau est cristalline, les spins peuvent être alignés, ce qui crée par effet de résonance un champ magnétique. Eh bien pour ce qui est de la force de gravitation, c'est le même principe ! Les particules sont topologiquement alignées (comme les spins sur un matériau cristallin) avec leurs autres versions sur la Spirale, leurs énergies respectives représentent des harmoniques, ce qui crée par effet de résonance un « champ ». C'est la même chose pour leur antiparticules. L'interaction de ces deux champs en miroir crée la masse, exactement comme deux pôles d'aimant qui se repoussent.

Si vous pouviez supprimer artificiellement l'influence de la masse imaginaire de l'Univers Miroir sur le nôtre, tout en augmentant l'interaction des champs à l'origine de la masse, alors vous gagneriez de la masse « relativiste », sans jamais être écrasé(e) par la

force gravitationnelle. Et surtout, vous ralentiriez votre temps propre ! Que se passerait-il si vous étiez dans un vaisseau spatial ? Tout d'abord, votre perception psychologique des durées serait toujours la même. Vous pourriez augmenter la vitesse en agissant sur le temps, sans subir d'accélérations. Aussi, ralentir votre temps aurait pour effet de contracter les distances ! Les astres autour de vous apparaîtraient rapprochés. Enfin, imaginez que 10 secondes dans votre référentiel équivaudrait à 10 minutes pour un observateur sur Terre. Si vous atteigniez les 200 000 km/h, quelle serait votre vitesse selon un observateur sur Terre ? ~12 000 000 km/h. Vous « disparaîtriez » comme par magie !

Si vous faites quelques calculs, vous verrez qu'il est possible d'atteindre des vitesses relativistes dépassant la vitesse de la lumière, ce qui n'est pas en contradiction avec la relativité puisque de votre point de vue, vous ne dépasseriez pas la vitesse C ! Comment résoudre ce paradoxe ? Eh bien... Vous feriez un saut dans une sous-dimension ! Vous atterririez dans un espace-temps de la Spirale avec un espace plus contracté, légèrement décalé vers le « passé », et la vitesse de la lumière y serait légèrement supérieure. Et si vous augmentiez en énergie, il serait possible d'atteindre physiquement Uchrotopia, avant de rejoindre une destination en un clin d'œil dans notre Cosmos après avoir généré une « pensée » (un *pattern*) ! Une telle technologie est impensable aujourd’hui. Mais qui sait !... ;)

*

J'ai considérablement simplifié mes explications pour être accessible au plus grand nombre. Néanmoins, conceptuellement, vous avez de quoi faire. Vous savez qu'il n'y a pas une si grande différence entre un chronon et un photon d'un rayonnement gamma, si ce n'est que le chronon est pulsé et qu'il *projette* sur plusieurs espaces de la Spirale. Que se passerait-il si nous tentions d'en générer en émettant des impulsions de rayon gamma très rapprochées ? Eh bien... Vous générerez une vague d'énergie susceptible de détruire tout appareil électronique sur un rayon de quelques mètres à plusieurs kilomètres ! Voilà concrètement ce que signifie « projeter »...

Dès lors que nous commençons à saisir les grands principes et la topologie de l'Univers, il devient aisé de générer de l'énergie, aussi simplement que lorsque nous décalions une des deux ondes sonores en opposition de phase. Nous faisions littéralement jaillir le son ! Avec ces procédés qui offriraient une abondance durable à l'humanité, vous pouvez également causer une réaction en chaîne et obtenir une arme si destructrice, qu'elle ferait pâlir la plus puissante des armes atomiques. Sa version la plus modeste pourrait transformer un pays de la superficie de la France – c'est-à-dire tout ce qui se trouve sur son territoire et sur une hauteur d'une dizaine de kilomètres – en du plasma ! En l'instant d'un clin d'œil, l'Enfer apparaîtrait avec des tourbillons de feu qui embraseraient peu à peu le reste de notre planète bleue. Nul ne prendrait le risque d'avoir ça sur la conscience. Il faut cependant en parler pour mettre la lumière sur le véritable problème : ce qui bloque notre émancipation n'est pas tant la connaissance. C'est le politique et le social. C'est notre évolution spirituelle ou encore notre éthique qui déterminent si tel savoir est pertinent ou non à transmettre.

*

Qu'est-ce que la *spiritualité* ? Ce terme est devenu banal, et au regard de ses usages, il y a à boire et à manger. Selon les uns, vous seriez « spirituel » si vous croyez en Dieu. Pour les autres, nul besoin d'être religieux, cela passe par la pratique : méditation, prière, voire des rituels sacrés ! Puis, si vous n'avez pas le temps, vous pouvez consommer des produits ésotériques. Qui oserait affirmer que brûler de l'encens, chercher à « ressentir les énergies » ou réciter un mantra ne serait pas spirituel ? Hum... Si c'est ce que vous pensez, désolé de vous décevoir...

Dans les temps anciens, la grandeur d'âme d'une personne était mesurée par son savoir et par son expérience. Cela se traduisait dans les actes par un comportement éthique, noble ou vertueux. À quoi bon s'asseoir pour faire zazen si votre compréhension du monde et votre manière d'être demeurent inchangés ? Les marchands du temple n'ont jamais été aussi influents sur les réseaux sociaux. Ne soyez pas dupes. Les vérités les plus pertinentes sont souvent les plus difficiles à entendre. Elles impliquent des remises en question, elles ne caressent que rarement dans le sens du poil.

En étant structuraliste, la première question qui vient à l'esprit est la suivante : *dans quel cadre raisonnons-nous ?* Et généralement, la spiritualité implique un *spiritualisme*, c'est-à-dire un paradigme qui acte une séparation entre l'esprit et la matière. Or, le concept de « matière » n'a pas de sens. Les particules n'ont pas d'existence propre. Il n'y a pas de dualisme ou d'opposition. Tout est *esprit* ou *mental*. Tout naît de la Nitescence. Cependant, il y a des Lois, comme nous l'avons vu. En ce sens, notre paradigme peut être qualifié de « physicaliste » ; à la différence majeure que notre Uni-

vers n'est pas considéré comme une « machine » : il est un *être* pensant, peu importe comment vous désirez le nommer. Et je tiens à préciser que c'est un apostat qui écrit ces lignes, je n'appartiens à aucune religion. Il n'est pas ici question de croyances mais bien de *connaissances*. Selon moi, l'argument le plus fort contre les conceptions *mécanistes* ou *matérialistes* est celui de l'entropie. Énoncé pour la première fois par Carnot au XIXe s. ; ce deuxième principe de la thermodynamique stipule que lorsqu'un système physique subit une transformation, s'ensuit alors une augmentation irréversible et inéluctable du désordre[156]. Imaginez du lait versé dans une tasse de café. Des formes blanchâtres spiralées se dessinent, devenant de plus en plus chaotiques, avant de se mélanger complètement au café. De là, il ne sera plus possible d'inverser le phénomène et de dé-mélanger le lait du café. Les processus d'entropie sont régis par des lois statistiques, ce qui signifie qu'ils sont *contingents*, tandis que si nous vivions dans une machine, tout serait *nécessaire* et systématique. Avant moi, l'argument de la contingence fut développé par Leibniz[157]. Aujourd'hui, la posture académique tend à défendre un paradigme mécaniste, et critique vivement toute téléologie de peur de se voir assimilée à de l'obscurantisme religieux ou à de la « pensée magique ». Sauf que c'est hypocrite. Quid des *fonctions* dont est tributaire notre sens de la déduction ? Tout scientifique comprend le sens des choses en étudiant justement leur finalité, leur raison d'être, le ce pourquoi elles sont là. Regardez le corps humain. Qui prétendrait que ses organes sont là « par hasard » et que le hasard fait bien les choses ? Ce serait grotesque. Plus fondamentalement, la notion d'infini que nous retrouvons dans les modèles mathématiques EST une

---

[156] Lire à cet effet le livre de David Elbaz (astrophysicien), *La plus belle ruse de la lumière*, publié le 27 octobre 2021 par les éditions *Odile Jacob*.

[157] Cet argument a souvent été évoqué par Alexis Masson, professeur de philosophie, sur sa chaîne Youtube : https://www.youtube.com/@MassonAlexis

notion métaphysique. Les interprétations ne font que décaler le problème sur le terrain sémantique, sans jamais rendre compte des faits qui dérangent. Car ouip, le hasard organise. Ouip, il y a des *patterns*, soit des structures stochastiques non-déterministes qui régissent notre réalité ; peu importe que l'infini soit entendu comme une propriété de l'Être ou seulement comme un concept mathématique. Par contre, en se bornant à l'interprétation mathématique, il en découle des implications en cascade. Et *in fine*, il ne sera plus possible de justifier les principes de la raison, car nous nous heurterons à des diallèles, comme dans le petit conte de Lewis Caroll. Ce n'est pas que pour le plaisir s'il y a eu six chapitres avant celui-là : ils posent LES bases ! Et ils démontrent indirectement l'absurdité des théories paresseuses sur le champ philosophique.

Donc ? Après avoir vu ce que n'était pas de la spiritualité, quelle définition lui donner ? La théorie de l'évolution en biologie nous enseigne que les espèces évoluent, subissant avec le temps des modifications morphologiques et génétiques. Le sens de la spiritualité repose sur une théorie analogue, mais concernant notre « âme ». De quoi s'agit-il ? J'avais expliqué que notre soi ne pouvait appartenir au réel sensoriel ou empirique, sans quoi nous ferions face à un paradoxe. Comme nous évoluons « intérieurement », le support physique du soi serait ce que certaines religions appellent l'âme ou le corps astral. Nous avions vu que l'approche mécaniste ne tenait pas toujours la route, et de plus en plus de scientifiques s'ouvrent à d'autres hypothèses[158]. Or, nul instrument n'a jamais été en mesure de détecter quoi que ce soit de « spirituel ». C'est un argument fort

---

[158] Pim Van Lommel (cardiologue), *Mort ou pas ? Les dernières découvertes médicales sur les EMI*, ouvrage publié en 2012 chez *InterEditions*.

Olivier Chambon (psychiatre), Marie-Odile Riffard (psychologue), *La vie après la mort : pourquoi il faut y croire : les preuves scientifiques pour la survie de la conscience* ; ouvrage publié en 2020 chez *Larousse*.

pour ceux qui « n'y croient pas ». Sauf si l'âme est faite d'un autre type de matière, comme de la *masse imaginaire*. Autrement dit, si l'âme évolue en parallèle dans un autre type d'espace, il est normal de ne pas pas pouvoir la détecter aussi facilement !

Je sais que c'est étrange, mais comme toute particule existe en plusieurs versions dans d'autres espaces, il en serait de même pour « nos » corps. À l'instar des spins des aimants, ces copies sont alignées, tout en produisant un champ d'attraction subtil. C'est la raison pour laquelle notre âme reste « attachée » à notre corps biologique. Dans certaines traditions bouddhistes, cette force est nommée *Corde d'Argent*. La « résonance » engendrée par ce champ subtil crée une signature spirituelle unique. Notre âme, étant « conçue » par la Nitescence, partage les propriétés de l'Être. Elle est éternelle et indestructible, quelque part dans Uchrotopia, le code-source de notre Univers. Il est impératif de saisir la chose suivante : cela implique que TOUT ce que vous pensez, dites ou faites, existent aussi, sous forme d'ondes, dans Uchrotopia. Cela donne naissance à des patterns, qui moduleront les événements et les rencontres « ici-bas ». Ce processus « multi-causal » est enseigné dans plusieurs traditions. Les bouddhistes l'appellent « karma » ; mais la meilleure description qu'il m'a été donné de lire se trouve dans *La Rose aux treize pétales* du rabbin Adin Steinsaltz, ouvrage clef de la littérature mystique juive. J'ai récemment découvert que le physicien français Philippe Guillemant[159] tentait de vulgariser ces concepts de son côté. Je vais vous expliquer en quoi ce processus aide à notre évolution spirituelle.

Comme nous le savons, la conscience naît de la complémentarité des expériences *yin* et *yang*. Ce qui ira dans un sens « positif » contribuera à votre évolution, ce qui sera « négatif » la freinera. Or,

---

[159] Site officiel : www.guillemant.net

que signifie « positif » ou « négatif » ? S'agit-il de bien et de mal ? Oui et non. C'est plus subtil. Depuis votre timeline, les choses « positives » seront orientées « vers le futur », là où les choses « négatives » demeureront « vers le passé ». Par exemple, ressasser un problème sera une posture « négative », en ce sens où cela nous bloquera dans un point du passé ; alors que chercher des solutions sera un état d'esprit « positif », tourné vers l'avenir. Je mets bien sûr des guillemets, car de nos erreurs il est toujours possible d'apprendre. Ainsi, ce qui est « négatif » d'un certain point de vue, ne le sera pas nécessairement depuis un autre. D'une manière générale, tout ce qui aidera à l'épanouissement de notre volonté, de notre liberté, contribuera à notre évolution spirituelle.

Dans Uchrotopia, les ondes positives auront des fréquences élevées, les ondes négatives auront des fréquences basses. Cela déterminera le timing et le cycle des patterns. Les patterns positifs seront plus rapides, avec des effets souvent immédiats. Quant aux mauvais patterns, ils mettront plus de temps à apparaître, leur action durera aussi plus longtemps. À notre niveau, cela peut être perçu comme de l'injustice. Plus les méfaits seront grands, plus les événements en retour seront lents à venir, ce qui laisse une marge de manœuvre pour éventuellement se racheter. En outre, il n'y a pas de systématisme ou de fatalité : les ondes positives peuvent annihiler les négatives, il est toujours possible d'annuler ou d'amoindrir l'action de mauvais patterns. La « rédemption » est toujours possible. Car quel est le rôle de ces patterns ? Ce n'est pas de punir ou de féliciter, non ! C'est de nous confronter à nos actes, afin que nous prenions conscience de ce que nous sommes ou avons été. Sans quoi, nous continuerions à nous comporter comme des imbéciles sans jamais nous remettre en question. Quant aux patterns positifs, ils nous donnent l'opportunité d'expérimenter l'Amour, la Joie, la Créativité, et, à des différents degrés. Et attention à ne pas juger ! Les épreuves existentielles sont universelles. Pensez à Jésus mort sur la Croix ! Cela ne signifie pas

qu'il avait de mauvais patterns causés par de mauvaises actions. Loin de là ! Son évolution personnelle fut telle qu'il a pu attirer une partie des sombres patterns de l'humanité pour les « laver ». Cela s'est traduit par des épreuves terribles, mais qui ont eu un impact spirituel sans égal pour des générations. Ne jugez jamais une personne aux épreuves qu'elle subit, vous n'êtes pas la Nitescence ou encore Dieu. Les apparences sont souvent trompeuses, les mauvaises interprétations – quel qu'en soit le domaine – sont légion.

En raison du principe d'entropie, il n'est pas possible de modifier notre passé. Durant notre enfance, notre condition de vie est déterminée par des patterns que nous avons déjà créés. Plus ils seront mauvais, plus notre liberté sera restreinte. Et parfois, un chemin de vie tout tracé se trouve devant nous. J'aimerais vous écrire que nous sommes tous spirituellement égaux et que tout est possible, hélas je vous mentirais. Je m'en excuse. Les choses sont plutôt « politiquement incorrectes ». Cependant, dans la majorité des cas, je *crois savoir* qu'il est une méthode infaillible pour « hacker » notre futur. En ayant conscience des Lois spirituelles qui régissent nos existences, si nous nous retrouvions dans une situation où nous n'aurions plus aucun moyen d'action, comment faire pour s'en libérer ? Il faut espérer l'action d'une aide extérieure. Comment être sûr(e) qu'elle se manifestera ? En aidant notre prochain ! Comment s'assurer de vivre des événements et des rencontres positives ? En aimant en retour, avec de la compréhension, ce qui devrait être facilité grâce au structuralisme logique. Je sais que c'est très « Jésus style », et si vous m'aviez dit que j'aurais un jour écrit ce genre de choses, mon cynisme aurait été à son paroxysme. Et pourtant... L'Amour ouvre les portes d'un meilleur avenir. Et ce n'est pas pour être gnangnan. Des personnes se taillent les veines après avoir perdu leur moitié. C'est très violent. C'est puissant. Et ça peut transfigurer des vies...

Bien sûr, après de telles déclarations, reste à savoir pourquoi il n'est pas toujours aisé d'aimer tout le monde. Pourquoi l'Amour, cette énergie de la Nitescence, ne circule pas toujours partout dans nos cœurs ? Ce sera l'objet de notre prochain chapitre. Avant de conclure celui-ci, il me faut aborder l'Après-Vie.

Notre planète possède également plusieurs « corps subtils », ainsi qu'une signature spirituelle propre, qui correspond aux « résonances de Schumann ». Toutes les planètes habitées posséderaient une ceinture de Van Allen, qui est une couche de radiations à haute énergie. Du point de vue de l'Univers Miroir, ces ondes dessinent une autre réalité pour les âmes des défunts. Cet espace parallèle se déplace à sept fois la vitesse de la lumière autour de notre planète. Il est une sorte de portail sacré qu'il ne nous est pas possible de détecter avec nos appareils de mesure actuels. Cela signifie également un « décalage temporel ». Lorsque dix ans s'écoulent de l'Autre-Côté, c'est soixante-dix ans sur Terre ! Cela vous garantit de revoir les êtres disparus avant leur prochaine incarnation !

Notre cerveau est une sorte de transpondeur biologique, ce qui signifie que notre mémoire n'y est pas localisée, c'est une mauvaise interprétation. Ceux qui étudient sérieusement les NDE arrivent généralement à cette conclusion : nos souvenirs sont stockés « ailleurs ». Pour faire simple, ils seraient « imprimés » sur une couche du corps astral. C'est un corps éthérique auquel notre volonté a accès durant son incarnation. À la mort biologique, les données sont transférées dans une autre base de données, appelée « Annales Akashiques ». En réintégrant ces annales, nous recouvrerions la totalité de notre mémoire. De ce que nous avons été. Quant au corps éthérique, il reste sur Terre, avant d'être « recyclé ». En cas de mort brutale, il peut « marquer » les lieux de sa présence, causant des « bizarreries ». Lors de séances de spiritisme, il est possible d'entrer en contact avec quelque chose qui nous répond, qui a une personnalité et un vécu, mais ce ne sera pas pour autant un esprit ! Le contact

se fait avec une « base de données » que la volonté des spirites peut « émuler ». Ce sont là des expériences inhabituelles, mais passionnantes !

Que se passe-t-il concrètement après notre mort biologique ? C'est difficile à expliquer, car ça dépend d'un individu à un autre. Ce qui sera commun à tous est la manière de se déplacer. En effet, vous vous verrez en train de « flotter », comme un point de vue capable de tout percevoir en 360 degrés ! Tout sera baigné d'une lumière mystérieuse provenant de nulle part et irradiant. C'est l'Amour de la Nitescence : l'Origine et la Destinée de tous. Question : comment faites-vous pour vous déplacer ? Cela a l'air con dit comme ça, mais j'ai été jadis confronté à ce petit problème ! Je « poussais » pour aller de l'avant, et en dépit de mes efforts, je faisais du sur-place. Je tanguais comme si j'étais dans un bateau ! Réponse ? Il faut envoyer du « code » dans Uchrotopia, il faut générer un « pattern » ; autrement dit ? Il faut PENSER. Et la réaction est automatique ! C'est impressionnant. Vous pensez à la maison de vos parents, et « pouf ». Vous y êtes. Instantanément. Vous voulez visiter un pays ou un endroit ? Il suffit de *penser* et vous êtes téléporté ! Notre pensée est une onde émise par notre corps astral, c'est ce que nous avons de plus puissant, même si à notre niveau c'est difficile de s'en rendre compte.

Ensuite, que se passe-t-il ? Selon les individus, il peut y avoir une lumière, un tunnel, c'est la route vers le fameux portail sacré. Lors du transfert de données, votre vie défile devant vous en un instant, et vous ressentirez les conséquences de vos actes sur les autres. Cela peut être une expérience plus ou moins agréable. Puis, vous retrouverez peu à peu l'intégralité de votre mémoire. Après quoi, c'est comme le dit l'enseignement des prêtres égyptiens : « ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, ce qui est en haut est comme ce qui est en bas ». Vous habiterez à nouveau un corps, qui sera plus léger que sur Terre. Vous retrouverez votre famille spirituelle, et

continuerez d'apprendre. Une bonne personne est autorisée à rester durant à peu près 75 ans, ce qui correspond à 525 années sur Terre. Cela dépend de votre évolution spirituelle. Mais cela ne se passe pas toujours ainsi. Un meurtrier ne passera pas le portail, il sera « dégagé ». Désolé si le terme est un peu fort, c'est celui-là qui m'a été donné. Il reste 15 jours de l'Autre-Côté, avant d'être renvoyé sur Terre, avec un mauvais karma, souvent dans un pays pauvre... C'est pourquoi je ne comprendrai jamais les riches de ce monde ou encore les hommes politiques, car c'est dans leur intérêt *personnel*, que tous aient de bonnes conditions de vie « ici-bas ». Certains font la loi, impose leur tyrannie, mais ils ne savent pas où ils seront envoyés durant leur prochaine existence. Et la suivante... Il n'y a pas d'Enfer comme le décrivent certaines religions, mais il y a comme des « spirales de souffrance » qui pourraient y ressemblent fortement.

Si vous avez appris toutes vos leçons, vous pourrez vous réincarner dans une planète plus évoluée que la Terre, avec un système social plus avancé. Puis, arrivera le moment où vous n'aurez plus besoin de vous réincarner. Cela ne me semble pas pertinent d'entrer dans les détails, il y aura beaucoup de taff à réaliser entre temps ! :)

*

Normalement, à ce stade de votre lecture, votre conscience a de quoi faire pour travailler sur son rapport au monde, aux autres, et commencer à changer le cours des événements. Cependant, expérimenter certains types de connaissances nécessite le concours d'une technique. C'est ce que nous allons voir à présent.

Tout d'abord, quelques principes de base. Qu'est-ce que le principe de projection ? Il est une conséquence du fonctionnement de notre entendement, lorsque ce dernier se trouve en pilotage automatique. Je m'explique. L'entendement est notre capacité à conceptualiser. Pour ce dernier, l'image que nous avons de nous-mêmes, c'est-à-dire notre ego, est un *concept*. Il est un modèle (inconscient) qui nous servira de base pour juger notre entourage. Car c'est de la sorte que procède notre entendement ! Si j'ai en moi la définition d'arbre, je n'ai pas besoin de m'attarder sur tel arbre en particulier pour reconnaître que c'est un arbre ! Ce processus est si familier qu'il relève du conditionnement : nous n'en avons pas ou plus conscience. Et l'ego fonctionne de la même façon avec ses semblables : l'Autre devient notre copie conceptuelle. Cela facilite grandement les choses ! Sauf que c'est faux... Lorsque l'ego empêche de voir les diversités et les singularités, il arrive alors un curieux phénomène : l'Autre devient une sorte de miroir psychologique. Par exemple, l'avare ne verra que le côté pingre de son voisin, c'est cela qui attirera son intention, jusqu'à ce qu'il prenne conscience qu'il est lui-même radin. Ce jugement est subjectif, motivé par les affects. C'est un message du soi qui ne souhaite que se libérer de sa prison égotiste. Il ne faut pas le confondre avec le *discernement*, qui est également un jugement mais qui se base sur l'analyse (*yang*).

Ainsi, notre ego projette son modèle dans son rapport à l'Autre. À cela, s'ensuivent plusieurs conséquences, comme la *compensation*. En faisant face à ses propres faiblesses, l'ego cherchera à rétablir un équilibre. Par exemple, il n'est pas rare que l'égotiste, celui qui consacre sa vie à sa personne et à l'introspection, se présente comme quelqu'un de spirituel. Celui qui se sent limité sur le terrain de la raison, insistera sans doute sur son intelligence. Bien sûr, l'homme politique aux pratiques crapuleuses aura grand besoin de se présenter comme quelqu'un d'intègre ! Le soi, quant à lui, se définira par ses actes, non par ce qu'il croit être, ou par l'image qu'il souhaite renvoyer.

Tout décalage entre le *moi* (l'ego) et le *soi* s'exprimera par un décalage entre le discours et les actes. La sphère de l'ego est celle de l'image, de la représentation. La volonté qui s'exprime et agit émane du soi. Une volonté piégée par l'ego causera des affects négatifs, comme un manque d'harmonie et de liberté. Prenons l'exemple de celui qui souffrirait d'alcoolisme. Cette addiction naît d'un « mal-être ». L'alcoolique ne sera pas à l'écoute de ses affects négatifs. Du point de vue de son ego, il pensera n'avoir aucun problème. Et pour prendre conscience de ce mal qui le ronge, il devra dans un premier temps considérer ce qu'il *fait*, c'est-à-dire boire ; puis dans un second temps, revoir l'opinion ou l'image qu'il avait de lui-même. Même si cela dérange notre ego, nous sommes bel et bien ce que nous faisons. Heureusement, il n'y a aucune fatalité à cela, notre nature profonde peut toujours se libérer de ses chaînes. Néanmoins, le chemin ne sera pas aisé, tout dépendra de nos conditionnements et de la puissance de notre volonté (*nvnc*).

*

Dès que nous avons saisi que nous étions tous reliés par nos patterns dans Uchrotopia, cela nous dévoile un « réseau spirituel » qui est parfois appelé *Conscience Collective* ou *noosphère*[160]. Ce réseau posséderait sa propre autonomie volitive ; ce qui est là aussi difficile à entendre. Ce paradigme n'est pas moins incroyable de pertinence, car, du point de vue de la Nitescence ou de l'Être, tous nos problèmes (individuels ou collectifs) peuvent être décrits comme une « cassure » au niveau du réseau. L'énergie de la Nitescence ou l'Amour ne circule plus. La clef est d'écouter ses affects, ses ressentis – ce qui ne suffit pas si nous n'avons pas une bonne carte pour savoir où aller – mais avec une connaissance avancée comme celle que j'essaie de vous transmettre, vous pouvez faire quelques miracles ! UN seul être, s'il est suffisamment évolué spirituellement, peut faire la différence et changer le cours des événements. Je sais que mes propos seraient surprenants pour qui ne saurait pas raisonner de façon systémique, alors pensez à un ordinateur. La noosphère ou la CC est infiniment plus complexe qu'un PC, mais prenons un élément assez basique, dont la conception ne serait pas aussi complexe qu'un composant électronique. Comme le câble d'alimentation ! Que se passerait-il si nous décidions de ne couper qu'un seul fil ? Ouep, tout le système serait down. C'est exactement la même chose pour la CC. Chacun est important. Et rappelez-vous : tout *est* sens. Même les pires atrocités, sans pour autant justifier quoi que ce soit sur le plan éthique, ont une *raison*. En tentant de retrouver l'unité et l'harmonie, nous réparons le Réseau. Et en le réparant, nous nous réparons, nous soignons nos blessures spirituelles. La CC devient comme une sorte de « thérapeute intérieure ».

C'est ainsi que je vous présente la *maïeusthésie*. Il s'agit d'une méthode thérapeutique brève, développée par T. Tournebise. Quant

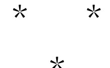
---

[160]Pierre Teilhard de Chardin (philosophe, théologien), *Le Phénomène humain*, ouvrage publié en 1955.

à sa version en auto-thérapie, je dois sa découverte à ma compagne R. Pedraza. Le corpus dédié à cette pratique est conséquent, je n'ai pas la prétention de pouvoir le synthétiser en quelques pages. Il sera plus question d'une propédeutique, comme chaque domaine que j'ai abordé avec vous. Et c'est avec les concepts que j'ai développés que je compte vous l'expliquer.

Notre soi fait partie de la Conscience Collective, qui est un réseau « a-temporel » (de notre point de vue). Vous le savez, notre pensée est d'une puissance insoupçonnée, et notre imagination est une porte sur la conscience. Quant à nos affects, ils dessinent ce que nous sommes ou avons été. Il y a là aussi des phénomènes de résonance avec notre mémoire. Lorsque les affects sont négatifs au point de créer une « cassure » sur le Réseau, des effets se feront ressentir sur notre psychologie ou notre humeur. Que faire ? Il faut commencer par écouter ce que nous ressentons. C'est la première étape. Puis, il vous faut sonder votre esprit et investiguer. Pas avec « votre tête », mais avec « votre cœur » (pour reprendre le langage de Pascal). À qui ces ressentis appartiennent ? À quel moment de votre être ? Du point de vue du Réseau, « passé, présent et futur » ne sont qu'une seule et même Réalité. La structure du temps est fractale. Il en est de même pour vous et moi. Si vous avez vécu une épreuve douloureuse à tel âge, à tel moment de votre timeline, votre soi a pu initier une « cassure ». Ce mécanisme de préservation éloigne de la personne que vous avez été et qui a souffert, pour permettre d'aller de l'avant. Or, cette personne est (en) VOUS. C'est pourquoi cette méthode préconise de l'écouter, de l'accepter, et ce, sans juger. Il ne s'agit pas de nier ce qu'il s'est passé, comme c'est le cas avec l'hypnose, en créant des réalités alternatives. Le but n'est pas de consolider la fracture, mais bien de retrouver une complétude, une harmonie dans son être. Dans les cas où il y aurait un bourreau, comprendre les raisons de son acte permet de retrouver la paix intérieure.

Dans certaines traditions, il existe des méditations qui ont d'excellentes vertus sur le mental ou l'état d'esprit. En « faisant le vide », en réussissant à ne plus alimenter le flux de ses pensées, une connexion spirituelle peut s'ouvrir avec le *nvnc.* En étant juste « *là* », nous entrons en résonance avec. Envahi d'un puissant sentiment d'amour, d'unité, nous expérimentons une compréhension profonde et intuitive sur tout ce qui nous entoure. Nous ressentons la présence de la Nitescence. Pour l'expliquer, j'aimais cette allégorie du lac. L'esprit est un lac, et si nous n'arrêtons pas de penser, l'eau du lac s'agite et s'obscurcit. Avec la sagesse et la connaissance, nous retrouvons alors la quiétude nécessaire pour contrôler nos pensées et nos émotions ; l'eau du lac redevient claire comme du cristal. Et pour ma part, cela a été efficace. J'avais compris ce que j'expérimentais, j'expérimentais ce que j'avais compris, sauf que... Une variable m'avait échappé. J'en ai pris conscience après le suicide de ma cousine. Il y a vous et votre esprit, puis le reste du monde que vous ne contrôlez pas. L'eau du lac était alors devenue noire comme du pétrole. Pourquoi ? Car la tristesse avait fait remonter toute la boue accumulée au fond de ce lac depuis toutes ces années. La maïeusthésie évite cela, car elle travaille sur le Réseau, elle raisonne depuis l'Être, dans son Unité. Elle implique une *re-connaissance* des parts oubliées de notre ipséité.



*

Le Kybalion est un héritage transmis par les prêtres égyptiens de l'Antiquité. Il s'agit de sept clefs de la pensée d'Hermès Trismégiste. Je vous les partage à mon tour, avec mes commentaires.

* * *

I. Principe de mentalisme
phrénokinésie

« Tout est Esprit ; l'Univers est mental »

Sur ce principe, vous lirez des interprétations psychologisantes, ce qui est absurde. « Tout est Esprit » implique de raisonner dans un monisme ; les conjectures dualistes n'ont aucun sens. « L'Univers est mental » doit être entendu au pied de la lettre : nous vivons dans la « pensée de Dieu ».

* * *

II. Principe de correspondance

« Ce qui est en Haut est comme ce qui est en Bas ; ce qui est en Bas est comme ce qui est en Haut. »

L'énoncé est on ne peut plus clair : Notre monde matériel « ici-bas » a sa copie spirituelle « en haut ».

***

III. Principe de vibration

« Rien ne repose ; tout remue ; tout vibre »

Tout est formé par des ondes, tout bouge en spirale, *littéralement*. De me demander pourquoi certains auteurs n'ont pas aussi opté pour des interprétations littérales pour les deux premiers principes, cela aurait été plus cohérent.

***

IV. Principe de polarité

« Tout est double ; tout a des pôles ; tout a sa paire d'opposés ; les semblables et les différents sont les mêmes ; les opposés sont identiques en nature, mais différents en degré ; les extrêmes se rencontrent ; toutes les vérités ne sont que des demi-vérités ; tous les paradoxes peuvent être réconciliés. »

Ce principe synthétise des clefs de compréhension sur la topologie ou la physique de notre Univers ; et ce qui est dit au sujet des vérités fait sens au regard de notre structuralisme logique. Ce principe est extrêmement riche et condensé.

***

V. Principe de rythme

« Tout coule, dehors et dedans ; tout a ses marées ; toutes choses montent et descendent ; le balancement du pendule se manifeste en

tout ; la mesure du balancement vers la droite est la mesure du balancement vers la gauche ; le rythme compense »

Ce principe est une conséquence du troisième : il n'y a pas de fréquences ou de cycles sans rythme. À l'échelle des particules, ce sont les chronons qui donnent le tempo ou le rythme des ondes qui formeront les particules. Et à l'échelle de l'Univers, il existe aussi des saisons !

***

VI. Principe de cause et d'effet

« Chaque cause a son effet ; chaque effet a sa cause ; tout se passe conformément à la Loi ; le hasard n'est qu'un nom pour une loi méconnue ; il existe de nombreux plans de causalité, mais rien n'échappe à la Loi. »

Ce principe m'impressionne : il fait allusion à la topologie multi-couche de l'Univers, ainsi qu'au processus des « patterns » (multi-causalité), qui relève aussi bien de la cymalogie que de la phrénokinésie. Ce sont des savoirs quelque peu en avance sur notre temps (en 2023).

***

VII. Principe du genre

« Le genre est dans tout ; tout a ses principes masculins et féminins ; le genre se manifeste sur tous les plans »

Ce dernier principe n'est pas très dans « l'air du temps » (lol). Il fait notamment allusion aux parties féminine et masculine de l'Univers. Aussi, d'une incarnation à une autre, nous pouvons naître homme ou femme. Cela complète le principe de polarité.

***

PostFace

*

Notre voyage touche à sa fin. Si vous avez des questions, n'hésitez pas à m'envoyer un mail à :

xr@carylun.com

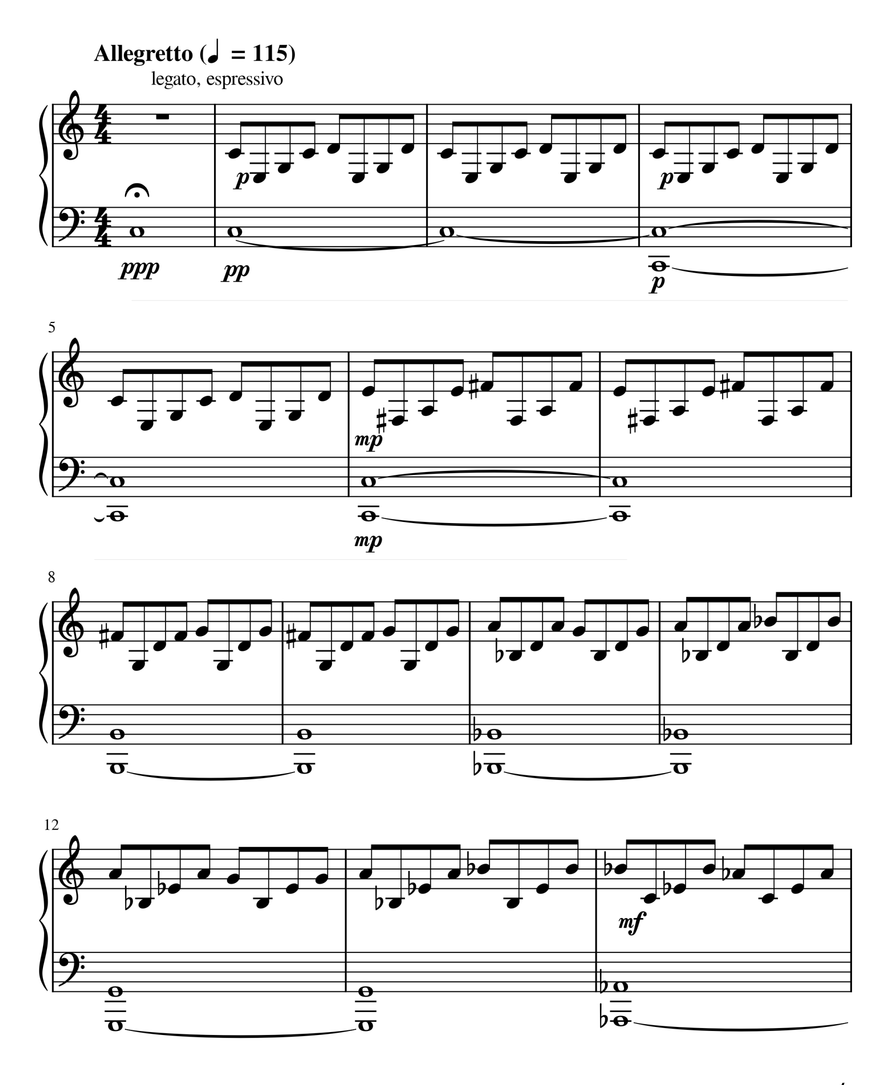
Selon votre accord, cela donnera lieu à une suite de « questions / réponses ». Je n'ai pas pu tout aborder ici, j'ai fait au mieux pour rester accessible au plus grand nombre. Il y a aussi des sujets que j'ai préféré éviter, mais qui seront peut-être développés ultérieurement. Il en va sans dire que je prends l'entière responsabilité des informations que j'ai partagées, en espérant avoir été le plus transparent possible sur mes intentions.

À bientôt !

See ya ! :)

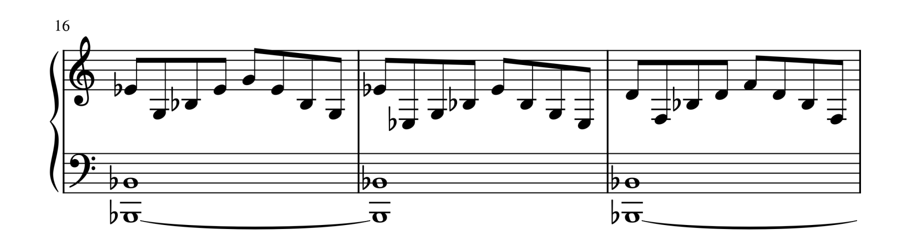
Toulouse, le 16 janvier 2024

Opus for Piano

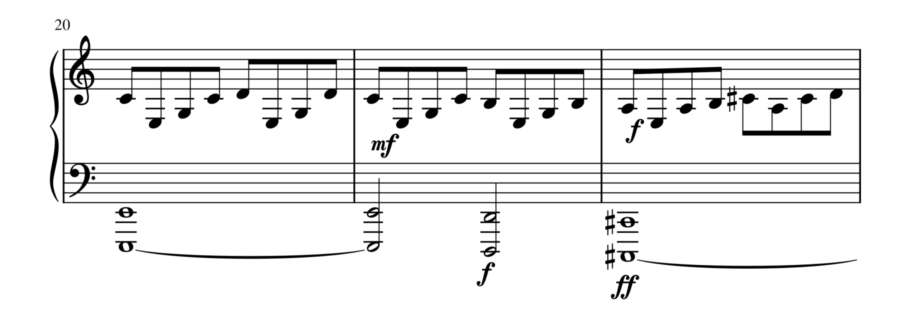


.1/4.

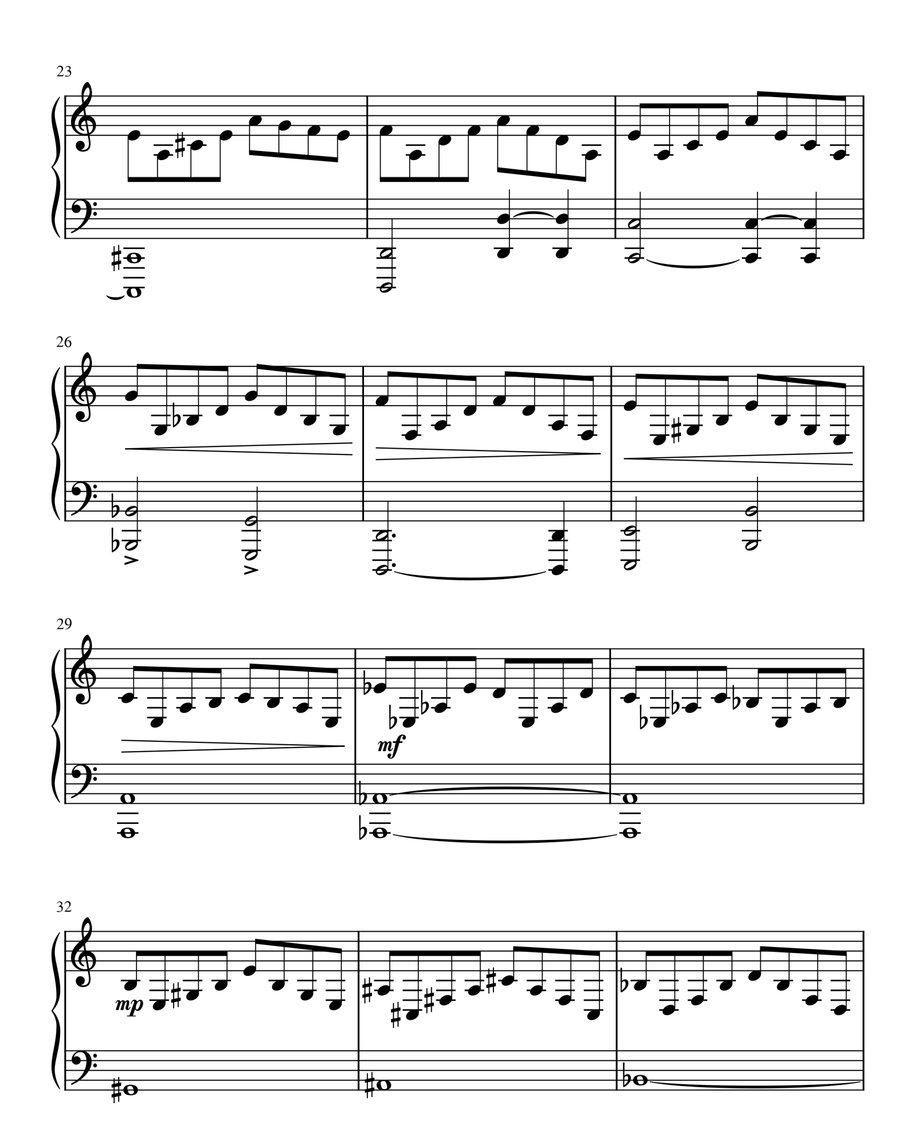




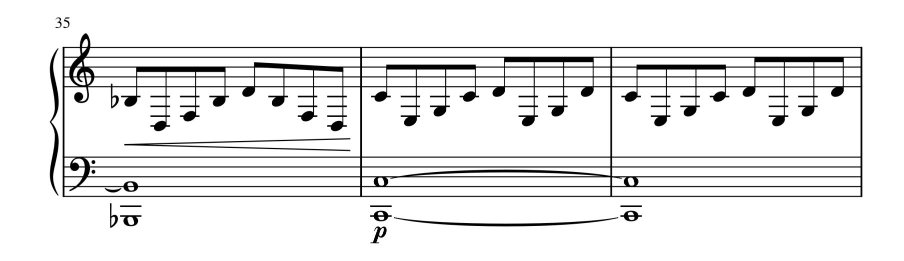


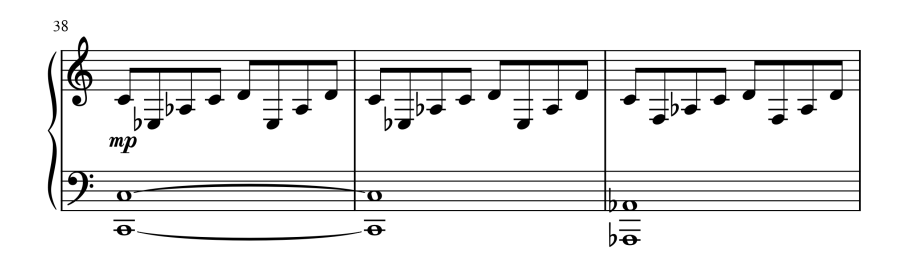


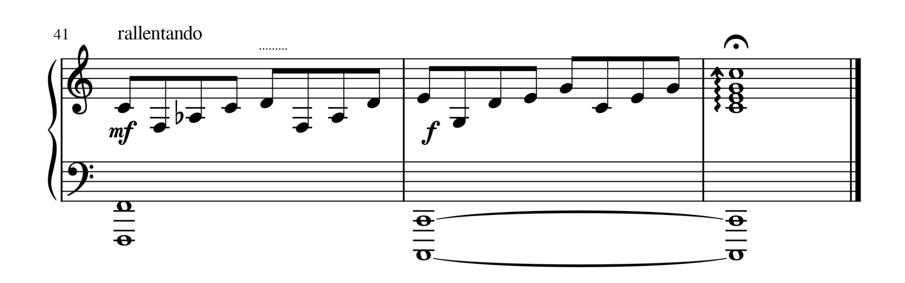
.2/4.



.3/4.







.4/4.

Un grand merci à Betty et à Rachel pour leur relecture
et leurs corrections.

